

1R
981

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

L 106

L 188

Line de colportage
édité entre 1642 et
1711-

10R
981

HISTOIRE
DES NOBLES
PROUESSES
ET VAILLANCES
DE
GALLIEN
RESTAURÉ

FILS DU NOBLE OLIVIER LE MARQUIS, ET DE LA
Belle Jaqueline, Fille du Roi Hugon, Empereur de Constantinople.



A TROYES.
chez JACQUES OUDOT, Imprimeur-Libraire, rue du Temple
AVEC PERMISSION.

PROLOGUE.



faits de Gallien. Cependant j'ai tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies chroniques Françoises, lesquelles étoient à Saint Denis en France, & en ai composé ce beau Livre selon le vrai sens que j'ai trouvé. Ledit Roman est appelé Gallien Restauré à cause qu'il restaure toute la Chrétienté après la mort des douze Pairs de France, & fut celui Gallien engendré de Jacqueline, fille du Roi Hugon, Empereur de Constantinople, comme plus amplement pourrez voir. Pourquoi si vous trouvez quelques fautes à la Translation veuillez excuser le Traducteur, parce qu'il n'y a personne qui soit exempt d'en faire. J'ai traduit ce Roman de rimes en prose, afin que plusieurs y prennent plaisir, & à cause que les entendemens sont de divers opinions & sentimens.

Pour éviter oisiveté, & pour mettre plusieurs mémoires hors de vos cœurs & de vos mains, & livrés à plusieurs folies par faute d'application, & n'avoir aucun passage après vos rêveries, considérez que le temps passé vous vous êtes occupés à plusieurs jeux & divers battemens, à cause que vous n'aviez pas abondance de Livre, par quoi vous pourrez voir en ce présent Livre appelé Gallien Restauré, lequel fut fils du Comte Olivier, Marquis, qui par ces belles prouesses & merveilles faits d'armes a réduit toute la Sainte foi Chrétienne. Pour vous en parler plus amplement je vous dirai la pure vérité, car autrefois en a été fait un Roman auquel n'y avoit pas le quart des

HISTOIRE DE GALLIEN RESTAURÉ

CHAPITRE PREMIER.

Après que l'Empereur Charlemagne eut défait beaucoup de Turcs & de Payens, & mis aussi plusieurs Royaumes en sa puissance, se mit en chemin pour aller visiter le saint Sépulchre de notre Seigneur Jesus-Christ en Jérusalem.

Près que l'Empereur Charlemagne eut conquis plusieurs Cités, Villes & Royaumes, & qu'il se vit en paix, en reconnaissance des grandes graces que notre Seigneur lui avoit fait, fit vœu d'aller visiter le Saint Sépulchre en Jérusalem, environ la Fête de l'Ascension, Charlemagne tint Cour Plénier à Paris, à laquelle étoit Roland, Neveu de Charlemagne, Olivier le Marquis & plusieurs grands Seigneurs & Barons, comme Allemands, Flamans, Grisons, Biernois, Limosins & plusieurs autres Nations étrangères, lesquelles seroient longues à raconter, & la fut en grand Festin.

Charlemagne dit à haute voix devant tous les assistans qui étoient assemblés en sa présence, vous savez qu'avons la merci du Sauveur du monde, conquis à force d'armes jusques de la Lepre Noiron, & maints pays & places avons fait plusieurs grandes destructions. Outre plus, vous savez qu'il n'est homme sur terre plus puissant que moi, ni qui a tant d'amis. La Reine qui étoit là présente, oyant les paroles de Charlemagne, comença à dire: Sire Empereur, entendez ma parole; vous dites que vous êtes le plus puissant & le plus riche qui soit au monde, sachez qu'il y a un Roi, lequel est plus puissant sans comparaison, quand Charlemagne entendit par

4
ler la Reine, en son cœur fut courroucé, & dit: Dame je vous prie que disiez quel est ce Roi qui est plus puissant que moi, car je promets à Dieu que quand je ferai de retour du voyage que j'ai entrepris, je suis délibéré de l'aller visiter pour savoir sa puissance. La Reine voyant le courroux de Charlemagne, lui dit: Sire, je vous prie que ne preniez à déplaisir ce que je vous ai dit, mais sachez que j'ai toujours oui parler du Roi Hugon, Empereur de Constantinople, le plus puissant qui soit en tout le monde. Et après ces paroles dites Charlemagne appella son neveu Roland, le Comte Olivier & tous les autres Pairs de France, & leur dit: Seigneurs, je vous recommande mon pays; car j'ai résolu d'aller visiter le Saint Sépulcre de notre Seigneur Jesus-Christ. Et pourtant, s'il y a aucun de vous qui veuille faire le voyage avec moi, il me fera plaisir, & je le récompenserai. Roland & Olivier oyant la volonté de Charlemagne, lui dirent: Sire, nous ne vous quitterons pas, & tous les autres Pairs dirent de même, dont il les remercia; il fit préparer son équipage, & aussi chacun des douze Pairs se prépara, lesquels prirent congé des Dames & Demoiselles. Pensez que maints pleures & lamentations furent faits, lesquels seroient longs à raconter. Après le congé pris, ils se mirent en chemin; Et tant exploiterent par leurs journées qu'ils passerent tout le pays d'Hongrie, & le Mont d'Aspremont, qui est très-fort passage, & tant firent qu'ils arriverent à Jérusalem.

Charlemagne & les douze Pairs de France étant en Jérusalem, connurent que notre Seigneur les avoit bien gardés, vus les passages, lesquels ils avoient passés sans avoir aucune contradiction. Ils furent droit au Temple, où étoit le saint Sépulcre de Notre-Seigneur, & croyant entrer dans le Temple, trouverent les portes fermées de gros & merveilleux verroux de fer. Charlemagne voyant qu'ils ne pouvoient entrer dedans, adressa sa parole vers la Mere de Jesus-Christ, en disant, Glorieuse Mere du Sauveur du monde, vous savez que j'ai laissé le pays de France, d'Allemagne, de Flandres, & plusieurs autres contrées, pour venir visiter le lieu où fut posé le précieux corps de votre doux Enfant Jesus, je vous prie qu'il vous plaise me faire la grace que dedans ce Temple je puisse entrer avec tous mes gens, afin que nous puissions honorer ce précieux Sépulcre. Et incontinent que Charlemagne eut achevé son Oraison, les portes de l'Eglise s'ouvrirent sans que nul y mît les mains. Lui connoissant le beau miracle entra dévotement, lui & tous ses gens dedans le Temple, & trouverent douze chaises fort précieuses, & au milieu des douze chaises il y en avoit une qui faisoit la treizième, qui en beauté passoit toutes les autres, c'étoit celle où Jesus-Christ s'assit, lorsqu'il ressuscita de mort à vie: Chacun des douze Pairs, après qu'il eut honoré ce saint lieu, se mirent en cha-

5
eune des douze chaises, & le Roi s'assit en celle qui étoit au milieu. Puis tous ensemble remercièrent notre Seigneur Jesus-Christ de la grace qu'il leur avoit faite d'être venus en ce saint lieu. En ce Temple, entra un Chrétien, lequel demouroit en Jérusalem, ce Chrétien regardoit très-volontiers Charlemagne, & ainsi comme il l'admiroit, il vit sortir de son visage une clarté reluisante, laquelle ressembloit à un rayon de Soleil: & lui sembloit que ladite clarté illuminoit tout le Temple. Ce Chrétien voyant cette belle clarté qui sortoit de la bouche de ce noble Empereur Charlemagne, plus il s'appliquoit à le considérer. Lors comme il l'admiroit fut aucunement épouvanté, car il lui sembloit qu'il fut transpotté de son entendement, il sortit vîtement hors du Temple, & courant vers le Patriarche de Jérusalem pour lui dire ce qu'il avoit vu au Temple, de laquelle chose le Patriarche fut fort étonné, & fit appeler tous les gens d'Eglise, & les fit vêtir très-honorablement d'ornemens très-riches, puis se mirent tous dévotement en procession, approchant vers ledit Temple, auquel étoit le noble Empereur Charlemagne, & les douze Pairs de France.

Charlemagne voyant l'honnêteté du Patriarche, & voyant aussi venir la belle procession, se leva de sa chaise où il étoit assis, & en s'humiliant vint au-devant, accompagné des douze Pairs. Quand le Patriarche vit la grande humilité du noble Empereur Charlemagne, il le prit par la main & le leva amiablement. Comme il regardoit Charlemagne il vit une clarté qui étoit en maniere de raye de Soleil, qui sortoit de sa bouche: Charlemagne leva les yeux vers le Ciel, remerciant notre Seigneur de la grace qu'il lui avoit donnée d'être venu en ce saint lieu. Après que le Patriarche eut vu cette clarté, & qu'il eut relevé le noble Empereur Charlemagne, il lui demanda ce qu'il cherchoit & d'où il étoit, & quels gens il menoit avec lui à quoi répondit Charlemagne qui étoit Roi de France, & qui avoit avec lui son neveu Roland, le Comte Olivier & plusieurs autres Barons, & qu'ils étoient venus en ce pays pour honorer le saint Sépulcre où fut posé le Corps de Jesus-Christ. Quand le Patriarche l'entendit ainsi parler, très-honorablement le reçut & les régala environ l'espace de quinze jours, dedans Jérusalem, puis Charlemagne fit requête au Patriarche qu'il lui plût de lui donner des saintes Reliques, & qu'en l'honneur d'icelles il feroit fonder de belies Eglises & Monasteres s'il pouvoit retourner en France. A quoy le Patriarche répondit, que très-volontiers le feroit, car bien savoit que s'il ne lui donnoit pas de bon gré, que par force en prendroit, & qu'il n'y avoit Roi, n'y Duc en tout le monde à qu'il en voulût donner, sinon à lui; dont l'Empereur Charlemagne le remercia grandement du don qu'il lui avoit offert.

CHAPITRE II.

Comme le Patriarche après qu'il eut reçu Charlemagne & les douze Pairs de France, lui donna plusieurs saintes Reliques, lesquelles furent mises en un petit coffre très-honorablement. Et comme ledit Charlemagne prit congé dudit Patriarche.

Après que le noble Empereur Charlemagne se fut reposé & rafraîchi environ l'espace de quinze jours avec le Patriarche, il lui dit amiablement qu'il lui plût lui donner des saintes Reliques : A quoi le Patriarche consentit, car plusieurs fois avoit ouï parler de lui & des douze Pairs, & qu'ils étoient gens qui mettoient peine d'exaucer la Foi Catholique. Pourquoi considérant le bien qui étoit en eux, les mena au Temple où étoient les saintes Reliques & donna à Charlemagne du saint Suaire de notre Seigneur & de sa chemise, avec le plat où il mangea du poisson, la ceinture de la Vierge & de son précieux lait, du bras de St. Siméon, & du glorieux ami de Dieu St. Ladre, & plusieurs autres belles & précieuses Reliques, lesquelles furent posées très-honorablement en un petit coffre, dont Charlemagne le remercia grandement, puis pris congé de lui & se mit en chemin pour s'en retourner en France. Avant son département le Patriarche dit à Charlemagne ; Très-noble Empereur, vous savez que long-temps vous avez prétendu d'exalter & augmenter la sainte foi Catholique, je vous prie que vous soyiez sur vos gardes ; car les Payens sont malicieux. Outre plus vous êtes hors de votre pays, & ne connoissez pas les passages comme il faut. Si ainsi étoit qu'il vous fissent mal, j'en ferois fâché. Charlemagne voyant le bon amour du Patriarche, il le remercia, lui disant qu'il plaîtoit au Sauveur du monde, qu'il lui plût faire cette grâce de retourner sans danger, que si-tôt qui y seroit, jamais ne cesseroit qu'il ne les eût mis à mort, ou qu'ils renonceroient à leur Loi & tiendroient la Foi de Jesus-Christ : Desquelles paroles le Patriarche fut joyeux.

Charlemagne se mit en chemin, & plus ne séjourna en Jérusalem. Le Patriarche lui donna sa bénédiction, & à Dieu le recommanda, qu'il le voulût garder de tous dangers.

Charlemagne trouva plusieurs fleuves à passer, mais notre Seigneur & les saintes Reliques qu'il portoit, monroient telle vertu & puissance, que lui & sa suite pouvoient passer sans danger ni sans avoir navires ni galères ; en tous lieux où ils passaient étoient les aveugles illuminés, les bossus & contrefaits en belle stature, & plusieurs autres beaux miracles lesquels seroient longs à raconter.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne & les douze Pairs de France furent assaillis dans un bois, lequel contenoit deux journées à passer, par un Turc nommé Bremont, lequel avoit bien vingt mille Turcs avec lui.

Charlemagne exploitoit pays au plus bref qu'il pouvoit, & tant chevaucha qu'il arriva en un bois, lequel duroit environ deux journées à passer. Dans ce bois s'étoit embusqué un Turc nommé Bremont, qui étoit le plus puissant qui fut en Cour Payenne. Il avoit avec lui bien vingt mille Turcs, & étoient embusqués dans le bois pour tâcher de défaire Charlemagne & les douze Pairs. Et comme Charlemagne fut environ la moitié du bois, il regarda un peu à quartier & apperçu lesdits Turcs dont il fut fort étonné, il commença à parler à Roland son Neveu & lui dit, mon Neveu, regardez que de Turcs voilà devant nous : Hélas ! maintenant je vois que la Noblesse de France sera mise à mort. Roland voyant le deuil de son Oncle, fut courroucé en son cœur & lui dit, mon Oncle, ne vous déconfortez de rien, car tant que je tendrai mon Durandal en main, & que mon compagnon Olivier ne sera mis à mort, je ne craindrai les Payens fussent-ils encore cent fois autant. Quand le Duc Naimés de Bavière entendit ainsi parler Roland, il dit à Charlemagne : Sire Empereur, si vous croyez votre Neveu, je crois qu'aujourd'hui nous mourrons tous, car il faut qu'il ait le diable au corps ; mais je conseille que nous devrions prier le Sauveur qu'il lui plaise donner puissance aux saintes Reliques que nous portons, que ces maudits infideles ne nous puisse nuire : lequel conseil fut fait, & tous se mirent en prières & oraisons ; Quand Roland entendit le conseil il dit, ainsi, priez tant que vous voudrez ; car je ne veux prier que Durandal mon épée qu'elle fasse tel meurtre de ces mécréans, qu'on en parle à jamais. Les Payens, pensant à déconfire, les douze Pairs croyans approcher ; mais notre Seigneur montra un beau miracle ; car quand ils voulurent tirer leurs épées ils devinrent comme pierres & rochers. Quand Roland qui étoit tout prêt de frapper sur eux, vit que ce n'étoit que pierres & rochers, il pensa qu'il étoit enchanté dont il fut étonné, & en se tournant vit Charlemagne & le Baron, lesquels étoient tous dévotement à genoux devant les saintes Reliques en prières & oraisons. Alors le noble Duc Roland apperçut que Jesus-Christ le Sauveur du monde avoit fait ce beau miracle, dont humblement se mit en prière & oraison, remerciant notre Seigneur de bon cœur.

CHAPITRE VI.

Comme charlemagne & les douze Pairs de France, après le miracle fait, sortirent du bois & descendirent en un pré auquel ils trouverent un Pavillon qui étoit au Roi Hugon.

Charlemagne & les douze Pairs de France, après ce beau miracle fait, marcherent tant qu'ils sortirent du bois & vinrent dedans un pré où étoit un Pavillon tout peint de couleurs très-riches, au-dessus il y avoit une pomme d'or grosse & massive, sur laquelle étoit attachée une Escarboucle qui étoit fort précieuse, car depuis elle rendoit une clarté éblouissante. Dans ce Pavillon ne demouroit que porcher & vachers; lesquels avoient grande quantité de pourceaux & vaches à garder, ce beau Pavillon étoit au Roi Hugon, Empereur de Constantinople, l'un des plus riches & puissans qui fût en tout le monde.

Ce Roi Hugon n'aimoit pas le déduit de la chasse des chiens ni des oiseaux; mais mieux aimoit un bon porcher ou vacher, quand avoient de gras bœufs & gras pourceaux, qu'il ne faisoit toute autre plaisance. Ses porchers & vachers avoient plus grande audace en la Cour que n'avoient les Gentilsgommes. Il étoit aimé de ses sujets.

Il faisoit tenir bonne justice; il alloit labourer les terres à la charrue; car il étoit instruit dès sa jeunesse à ce faire; il tenoit son pays en bonne paix, & à cause de sa grande richesse, toutes & quantes fois qu'il vouloit il avoit du monde à grand nombre; il étoit doux à chacun. Or vous laisserai à parler du Roi Hugon, & retournerai à parler de Charlemagne & des douze Pairs de France qui étoient hors de ce bois, & regardoient ce beau Pavillon.

Le noble Charlemagne & les douze Pairs de France étant hors de ce bois arriverent en un pré, auquel avoit un beau Pavillon comme dessus avez oui. Charlemagne le regarda volontiers, à cause de la beauté qui étoit audit Pavillon. Après qu'il eut long-tems regardé il le montra à Roland & aux autres Pairs, disant: Seigneurs: voici une grande richesse, mais je promets à Dieu que si c'est aux payens, ce sera à nous sans nulle contradiction. A quoi répondirent les Barons, qu'en France porteroient tout ce trésor. Incontinent Charlemagne quitta son cheval & se mit en chemin droit vers ledit Pavillon & demanda à qui il étoit. Alors sortit un des porchers & vint à la porte dudit Pavillon & aperçut Charlemagne, lequel lui demanda quels gens ils étoient, qui étoit ce riche Pavillon. Le porcher lui dit qu'il étoit au Roi Hugon, Empereur de Constantinople, & que dedans étoient les porchers qui avoient porcs à milliers à garder, & quand

ce venoit

Ce venoit au mois d'Août ils avoient chacun cent septiers de froment. Quand Charlemagne entendit parler le porcher il fut fort étonné & incontinent l'interrogea du domaine du Roi Hugon, lequel lui dit volontiers. Après ces paroles dites, Charlemagne lui demanda s'il le Pourroit loger cette nuit en ce Pavillon, car la nuit approchoit. Le porcher lui dit qu'il le logeroit volontiers & tout son bagage, & fussent-ils cent fois autant ils auroient pain, vin & viande de toute sorte à son plaisir. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler il le remercia, puis mit pied à terre & aussi les douze Pairs. Ce porcher les reçut honnêtement, car il avoit assez de biens audit Pavillon: quand Roland vit ceci il dit à Charlemagne, certes mon Oncle, s'il étoit fu en France que nousussions logé en la maison d'un porcher, il nous pourroit être reproché. Quand Charlemagne eut écouté Roland, il lui dit; mon Neveu, n'en parlerez plus, car la maison d'un riche porcher vaut bien celle d'un pauvre Chevalier. Incontinent le porcher pria Oger le Danois qu'il voulu être le Maître-d'Hôtel, on prépara les tables, pain, vin & viandes de plusieurs sortes furent apportés, puis chacun pris sa réfection bien honorablement. Et quand Roland vit qu'Oger servoit, il commença à rire en disant aux autres Barons: Seigneurs, Dieu a fait aujourd'hui un beau miracle; Oger a été Maître-d'Hôtel de la maison d'un porcher, & tous les Pairs se prirent à rire; ils furent bien servi, Charlemagne ainsi que les douze Pairs. Après le repas chacun remercia notre Seigneur de la bonne fortune qui leur étoit venue, puis le porcher dit à Charlemagne, Sire, je vous prie qu'il vous plaise me dire de qu'elle contrée vous êtes, car vous semblés tous être de noble lignage.

Vous êtes tous beaux hommes, puissans & de belle corpulence, quand Charlemagne entendit le porcher & qu'il avoit grande volonté de savoir le pays & contrée d'ou ils étoient & qu'il lui demandoit de si bon & ardent desir, d'un zèle d'amour lui dit: Mon ami, croyez fermement que nous sommes tous François, & m'appelle Charlemagne, je tiens en ma sujection la troisième partie du monde, & celui que vous voyez est mon Neveu Roland, l'un des forts & puissans qui soit en tout le monde, & les autres que vous voyez sont Pairs de France, tous grands Princes & Seigneurs. Quand le porcher entendit ainsi parler Charlemagne, en son cœur fut fort étonné, puis doucement dit à Charlemagne qu'il ne lui déplût s'il n'avoit été si bien servi comme lui appartenoit. Les lits furent préparés, chacun alla prendre son repos jusques au lendemain qu'il fut jour, puis Charlemagne monta à Cheval, & pris congé du porcher qui l'avoit très-honorablement reçu, puis se mit en chemin.

CHAPITRE V.

Comme Charlemagne & les douze Pairs de France trouvèrent le Pavillon du vacher, lequel étoit au Roi Hugon.

Charlemagne & les douze Pairs de France firent si grande diligence ; qu'ils trouverent un autre pavillon, où étoit le vacher, lequel avoit gras bœufs & vaches qui étoient au Roi Hugon ; car ce Roi mettoit toute son affection à avoir grande provision de bétail pour l'entretien de son Domaine. Quand Charlemagne vit ce beau pavillon il approcha près, puis appella ceux qui étoient dedans, lesquels sortirent vîtement pour savoir ce que c'étoit, & incontinent demanderent à Charlemagne ce qu'il cherchoit & demandoit. A quoi il répondit, qu'il cherchoit le Roi Hugon, lequel avoit tant oui priser & honorer, & aussi qu'il demandoit s'il pourroit être logé, lui & toute sa compagnie cette nuit. Quand le Maître des vachers entendit que Charlemagne cherchoit le Roi Hugon, & qu'il demandoit logis pour la nuit, il lui dit : Seigneur qui que vous soyiez, vous semblez être gens de grand Noblesse, & pour cause que vous cherchez mon Maître le Roi Hugon, lequel est le plus riche Roi qui soit en tout le monde, céans serez logez fussiez-vous dix mille, mettez, s'il vous plaît, tous pieds à terre, car serez servi tous de bon pain, bon vin & bonne viandes : Charlemagne entendant les paroles du vacher, & sans nul délai mit pied à terre & le vacher lui vint tenir l'étrier, dont Roland comença fort à rire ; puis tous les Pairs descendirent de leurs chevaux, lesquels furent mis à l'écurie & bien pansés. Charlemagne & tous ses gens furent servis à coupes d'or & d'argent qui lui furent apportées pour le servir honorablement. Le vacher vint servir Charlemagne, & lui présenta deux gras chapons devant lui appareillés ainsi qu'il appartenait.

Quand Roland vit le vacher qui servoit ainsi Charlemagne, il comença à dire ; Dieu a fait aujourd'hui grande grâces à mon Oncle d'avoir tant vécu qu'un vacher l'ait servi ; de laquelle parole Charlemagne & les douze Pairs commencèrent à rire. Quand chacun eut pris sa réfection ils furent se coucher. Le lendemain se levèrent, montèrent à cheval, puis se mirent en chemin. Auprès d'un bocage ont trouvé un berger qui gardoit grande quantité de moutons, & avoit avec lui quarante garçons lesquels étoient dans un riche Pavillon. Et quand les douze Pairs eurent tout vus, Roland dit à Charlemagne, si le Roi Hugon étoit aussi bien fourni de toutes armes de guerre, comme heaume, écus, lances & autres bâtons comme il a de bétail ainsi que vous voyez, tous les Princes du monde ne le

pourroient grever d'un bouton, pour ce je vous prie marcher tant que nous le trouvions. Certes, dit Charlemagne, j'ai grand desir de le voir, & ce disant, piqua son cheval & vint au berger, auquel il demanda s'il le logeroit en son Pavillon : Le berger lui dit qu'oui, très-volontiers pour l'amour du Roi Hugon, & aussi que vous me semblez être de noble maison : Quand Roland vit que Charlemagne interrogeoit le berger, il dit à haute voix, jamais nous ne retournerons en France, que mon Oncle Charlemagne ne sache comme sont gardés les vaches, pourceaux & moutons. Lorsque Charlemagne & les douze Pairs furent descendus de cheval, sans longuement attendre la table fut mise, & honnêtement furent servis. Quand Roland vit que le berger servoit Charlemagne, il se prit à rire, disant ; Seigneurs, il n'est homme qui à grand peine pût servir mon Oncle ni jouir de lui, mais ces vachers, porchers & bergers en font à leur déplaîr, je crois certainement qu'il veut apprendre leur métier, & tous commencèrent à rire ; après que chacun eut soupe le sommeil les prit, ils se couchèrent & reposèrent toute la nuit, le matin se disposèrent à partir du pavillon & cheminèrent en descendant une montagne en laquelle ils trouvèrent un jeune messager qui marchoit vîtement. Charlemagne desirant savoir qui il étoit, piqua son cheval, quand il fut près lui dit ; messager : Dieu vous garde, dites-moi s'il vous plaît qui vous êtes : Sire, dit le messager, je suis au Roi Hugon, voici à ma ceinture une boîte d'or où je porte les Lettres quand je fais quelque message pour lui. Charlemagne fut joyeux d'ouïr telles nouvelles, il dit au messager, dites-moi où est le Roi Hugon, car je desire le voir : Le messager dit à Charlemagne : Sire, il est en une vallée par deçà Constantin, où il mène la charrue, laquelle est toute d'or & d'argent, & émaillée de pierries, qui est une chose très-riche, car je crois que jamais homme ne vît chose de si grandes richesses, puis se mit à partir, le messager dit à Charlemagne que le Roi Hugon avoit été instruit des sa jeunesse à conduire la charrue. Lors Charlemagne dit aux Pairs de France, jamais je n'ai entendu dire qu'un Roi fût charrrier, j'en ai grand deuil je vous le certifie, Bien pensifs Charlemagne & les douze Pairs, tellement qu'ils trouvèrent le Roi Hugon qui menoit la charrue aux champs, laquelle étoit d'or & d'argent, les bœufs qui la menoient avoient des colliers artus de fin or & couverts de perles. Quand Roland vit la richesse, il dit à Olivier, Allons-y, tôt je vous en supplie, si cette charrue étoit en France, je vous jure ma foi que je la romprois & en ferois battre monnoie pour avoir de l'argent, afin que nous allâssions en Espagne conquérir les mécréans & convertir le peuple à la Foi que nous professons, car quelque richesse qu'on ait, si on ne la fait valoir elle est perdue.

CHAPITRE VI.

Comme après que Charlemagne eut trouvé le Roi Hugon, il fut honorablement reçu & séjourna en son riche Palais.

CE Roi Hugon menoit la charrue aux champs, laquelle étoit ornée très-richement; il avoit à son chapeau une perle; laquelle rendoit grande clarté parce que le Soleil flamboit dessus; cette perle étoit si grande qu'elle lui couvroit la tête, & avoit un beau mulet richement harnaché. Si-tôt que Charlemagne & les Pairs le virent en tel état ils le saluerent, & quand le Roi Hugon les vit il s'inclina vers eux: après toutes les salutations faites le Roi Hugon demanda à Charlemagne qui il étoit, & d'où il venoit.

A quoi Charlemagne répondit: Je suis Charlemagne Roi de France, & n'y a homme au monde, soit Roi ou Empereur qui ne me redoute. Nous venons du saint Sépulcre où Jesus-Christ fut mis, nous ne cherchons que des hôtes pour nous loger; quand le Roi Hugon eut entendu Charlemagne, il dit: Doux ami, ne vous souciez; car aujourd'hui je vous logerai royalement. Alors Roland dit à Olivier, je voudrois tenir cette charrue & monta dessus un mulet richement orné, puis mena Charlemagne & les douze Pairs en son Palais, lequel étoit si riche, qu'il n'est langue qui puisse raconter la beauté ni la richesse de ce château; car les murs étoient d'albâtre, & les pillers d'ivoire, à l'alentour dudit château il y avoit bien cinq cens tours, & pour sa grande beauté, il fut de Constantin appelé Constantinople: quand les douze Pairs virent cette richesse ils furent bien étonnés; lors Roland se prit à dire je voudrois que nous tinssions à Paris cette charrue & ce charretier, je vous promets que je ferois forger de bons florins. Charlemagne & les douze Pairs monterent au Château, auquel le Roi Hugon les reçus honorablement. Le Roi Hugon avoit deux enfans mâles & une fille, les plus beaux qu'on puisse voir, l'un des enfans avoit nom Tibers, & l'autre Henry, la fille avoit nom Jacqueline, comme il est trouvé dans l'Histoire. Les enfans vinrent au-devant des François, Charlemagne & le Roi Hugon entrèrent au Palais, & les Barons après, & quand ils furent dedans, Charlemagne s'assit sur un marbre, & auprès de lui le Roi Hugon, sa femme & sa fille Jacqueline. Quand Olivier vit cette belle fille auprès de lui, il ne pouvoit se lasser d'en admirer la beauté & fut bien amoureux d'elle. Le Roi Hugon fit honnêtement servir à table Charlemagne & les douze Pairs. Mais Olivier ne mangeoit point & étoit tout pensif & rêveur, parquoi Roland lui demanda s'il étoit courroucé contre quelqu'un Olivier, répondit non, je vous dirai vérité,

sachez que quand je vois la fille du Roi Hugon, je suis ravi de son amour, car elle est si belle, si aimable & gracieuse, que j'ai beaucoup d'amitié, pour elle, Roland se mit à rire, disant, vous êtes un vrai pèlerin qui venez du saint Sépulcre, & cependant vous vous attachez au sexe. Quand ils eurent pris leur réfection, le Roi Hugon fit préparer treize lits en une chambre & leurs fit mettre à tous des sandal, au milieu de la chambre il y avoit un lit fort solennel, lequel étoit préparé pour Charlemagne; quand ils furent tous couchés Charlemagne ne pouvoit dormir, appella les douze Pairs & leur dit: Seigneurs, je vous prie de dire quelque chose pour rive, car je ne puis dormir, alors Roland répondit, Sire, c'est à vous à commencer quelques discours joyeux.

En cette salle il y avoit un pillier de marbre qui étoit creux, & dedans il y avoit un homme qui écoutoit ce que les François diroient pour le raconter au Roi Hugon. Charlemagne commença à parler le premier & dit: Nous venons du saint Sépulcre où nous avons vu la couronne & les cloux de notre Seigneur, le Roi Hugon est très riche & redouté, nous sommes en sa Cour, où nous avons été honnêtement reçus, jamais ne sera heure que je ne lui en sache bon gré, il a le plus riche Palais qui soit en toute la Chrétienté; mais il n'y a homme en sa Cour que s'il avoit vécu son hautbert & qu'il eût le chef armé de deux heaumes de fin acier, je les coupe-rois d'un coup de mon épée. Quand l'espion l'ouit ainsi parler, il dit en lui-même: Ah; Charles, on a bien dit au Roi Hugon que vous aviez un hardi courage, & que nul ne vous fit jamais guerre que vous ne vainquissiez, mais le Roi Hugon fit grande folie de vous loger. Après que Charlemagne eut parlé, il dit à Roland qu'il parlât, & Roland dit; je prendrai au matin mon cor & en donnerai de si grande force, que je ferai tomber toute la Cité en un tas, & si le Roi Hugon venoit au-devant, je lui brûlerois la barbe; quand l'Espion l'entendit il eut grand peur & dit en soi-même: Hélas! si Roland fait ce qu'il dit il me faudra mourir, maudite soit l'heure qu'il fut né de mere, quand par lui la Cité tombera.

Après que Roland eut parlé, Olivier dit: Seigneurs, je ne me vante pas, mais si je tenois en ce lit la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, je la caresserois quinze fois. L'Espion pensa en son cœur qu'Olivier étoit homme pour enlever la fille du Roi, quelque pèlerinage qu'il eût fait. Après qu'Olivier eut achevé son propos, Oger se prit à dire: Seigneurs je vous promets que demain je romprai ce gros pillier qui est en cette salle & ferai branler toute cette maison; quand l'Espion qui étoit dans ledit pillier entendit Oger, il se prit à pleurer, disant: Hélas! vrai Dieu, que dois-je faire? je crois que tous les diables m'ont mis en ce pillier; si je pouvais échaper, pour tout l'or du monde je n'y reviendrois plus, Si-tôt

bu'Oger eut fini de parler, Bernard commença à dire, demain matin si je veux j'abattrai ce Palais, & quand je le verrai tomber je ferai un beau saut, que sans mal avoir je partirai de céans. Quand il eut entendu cela, il se prit à rire, en son même : Hélas ! vrai Dieu, me faut-il mourir misérablement ? si les François se peuvent endormir je sortirai de ce pillier, & m'en irai si loin qu'ils ne me tiendront pas. Après que Bernard eut parlé, Emery dit, & moi demain matin je leverai d'une main cette grosse pierre qui est en la cour, & par dépit je la jetterai contre le mur du Palais de si grande force que j'en abattrais trente toises. L'Espion qui trembloit de peur dit, à Dieu ne plaise que j'aye la puissance d'endommager un tel Palais, qui est si fort & si plein de richesses, certes, auroit grand métier d'hôtes, qui vous logeroit plus d'une nuit. Et lorsqu'Emery eut fini son propos, Gannes se mit à parler & dit : Demain quand nous serons au Palais & que le Roi Hugon boira & mangera, je lui donnerai tel coup sur le col que je lui romprai la gorge. Quand l'Espion entendit Gannes si fierement parler il se prit à dire tout bas : Oh ! que tu es traître de courage, tu es homme pour faire un jour quelque grand outrage, je n'ai point encore oui dire aux autres si cruelle parole, mon Dieu, je suis bien malheureux d'être né ; & je crois certainement que par toi seront faits maux innumérables. Incontinent que Gannes eut proposé son dit : Naines commença à parler & dit : Si le Roi Hugon me donnoit trois hauberts menus, incontinent que je les aurois vêtus, quoique je sois vieux & rompu, je sautera quinze toises plus haut que les murs qui sont autour du Palais, puis, me coucherai sur la terre & m'étendrai & me retournerai si fort que les trois hauberts se rompront comme la paille est rompue aux pieds. Quand l'Espion eut oui Naines ainsi parler, il dit en lui-même : Hélas ! or vois-je bien que le Palais, du Roi Hugon est perdu quand il a logé tels gens, mais par tous les diables d'enfer, qui eut pensé que ce vieillard auroit tant de force, vu qu'il a bien six-vingts-ans, je crois que sur la terre il n'y a gens pareils à ceux-ci, ni qui sache faire de si terribles choses qu'ils disent qu'ils feront. Après que Naines eut fini l'Archevêque Turpin comme ça à parler, disant : Je viderai demain toute l'eau de cette rivière qui passe contre le Palais, je le ferai venir dedans Constantin, & n'y aura homme, soit Noble, Bourgeois, Marchands, Dames, Demoiselles ni autres gens qu'en leurs maisons je ne fasse flotter en l'eau. L'Espion se prit à dire : O Dieu ! qui êtes mort en l'Arbre de la Croix ! ne veuillez permettre qu'un tel outrage soit fait. Mauvais conseil eut le Roi Hugon quand il amena tel gens loger en son Palais, qui maintenant lui veulent faire tant dommage. Quand l'Archevêque Turpin eut achevé son propos ; Gerard de Modidier se prit à dire : Si le Roi Hugon me donnoit trois chevaux & qu'il les mit en un

sentier pas loin l'un de l'autre, & que mon corps fût armé de trois har-nois aussi pesant que trois forts & puissans Chevalliers portant hauberts en guerre, je sauterais du premier jusqu'au tiers sans toucher au second & du grand saut que je ferai dessus ce cheval, je lui romprai les os fut-il le plus puissant qui soit en tous le pays du Roi Hugon. Quand l'Espion eut entendu ainsi parler Gerard de Mondidier, il fut si pensif & émerveillé d'avoir oui telles paroles qu'il dit en son cœur, glorieux Dieu, le Roi Hugon n'a pas besoin d'avoir un tel Page, jamais je n'ai vu ni oui parler d'homme qui fut plus léger que celui-ci. Après que Gerard de Mondidier eut tout dit, Richard de Normandie commença en cette manière : Si le Roi Hugon prenoit six hommes les plus forts & puissans de toute la Cité & les fassent armer à son plaisir & volonté en telle façon qu'il voudra, puis après qu'il mette un grand cuvier sur la terre, & qu'il soit plein de plomb bouillant, & puis que je sois tout nud, & que les six hommes tous armés soient tous six trouffés dessus mon col, je sauterais dans le cuvier, & & sortirai dehors, si bien que les six hommes seront étonnés, & auront le cœur crevé dans le corps de la chute que je ferai sans que le plomb m'ait échaudé. L'Espion fit cette exclamation : Je crois mon Dieu ! que ces gens-ci sont composés d'acier. Après Garain se prit à parler, disant, devant qu'il soit demain matin je mettrai toutes les pierres du Palais en la forêt, de sorte qu'il ne demeurera cerfs, sangliers, ni autres bêtes sauvages que je ne mette à mort ; l'Espion dit tout bas ; Que puisse mourir de mille mort celui qui vous montra le chemin de céans. Ensuite Beranger parla & dit : Que le Roi Hugon prenne demain six espèces d'acier les meilleures qu'il pourra trouver, puis les fiche à demi en terre, & sera tout nud avec mes braves, je sauterais dessus les pointes, de telle façon que je les romprai sans me blesser. Alors Roland & Oger lui dirent : Nous ne vous donnerons pas nos épées pour les gâter & rompre.

CHAPITRE VII.

Comme les douze Pairs s'endormirent après qu'ils eurent parlé, & comme l'Espion sortit du pillier & raconta au Roi Hugon, les Conférences que les Pairs avoient faites, & comme il fut en grand danger.

Après que les Pairs eurent fini de parler le sommeil les prit & s'endormirent, puis l'Espion sortit du pillier creux qui étoit en la salle, si secrettement que nul ne l'ouït, & raconta au Roi Hugon les conférences qui avoient été faites par les Pairs de France, tellement qu'il en fut fort courroucé en son cœur, & les eût tous fait mourir si ce n'eût été que Dieu aimoit Charlemagne, pour ses beaux faits & vertus dont il étoit rempli,

Mais nonobstant il dit qu'il les feroit pendre s'ils n'accomplissoient leurs desseins, avant qu'il fut demain matin. Quand il fut jour le Roi Hugon vint en la chambre de Charlemagne, disant : Roi de France, qui êtes si hardi de vous vanter de rompre mon Palais, sachez que j'en suis courroucé. Je vous jure Dieu, que si vous n'exécutez ce que vous avez dit, je vous ferai trancher la tête à tous. Quand Charlemagne l'entendit si fièrement parler ; il le regarda, parquoi Hugon eut grand'peur, puis se retourna, disant tout bas : Vierge Marie, quel Pelerin est-ce ici ? maudite soit l'heure que je l'ai vû, car je suis presque mort du regard qu'il m'a fait, j'en ait le cœur si ému que de six mois je n'en ferai rétabli. En la Cour du Roi Hugon il y avoit un riche Baron qui avoit servi Charlemagne, lequel avoit nom Isabas de Bourdeaux, il fut banni de France pour une faute qu'il avoit faite, le Roi Hugon le vouloit faire Sénéchal de sa maison. Et quand il vit le Roi si courroucé il lui demanda ce qu'il avoit, il lui répondit, j'ai le cœur rempli de courroux & de tristesse de ce que les François se sont vantés, ils disent qu'ils mettront mon Palais par terre, enleveront ma fille & me feront plusieurs autres maux. Sire, dit Isabas, je connois bien Charlemagne, & fais que jusqu'à Bonatus il n'y a homme si fort, & Roland, car lui seul déferoit bien mille Chevaliers & tous les autres sont de même ; mais pour les mettre à mort je n'ai point de meilleur conseil à vous donner ; sinon que vous fassiez sonner par toute la Cité, qu'incontinent la publication faite, petits & grands soient armés, puis les aller prendre au pied levé. Le Roi Hugon dit qu'il seroit fait, & s'il les pouvoit tenir qu'il les feroit tous occire. Il y avoit à la Cour du Roi Hugon un jeune garçon qui étoit banni du Château de Laon en Picardie, aussi-tôt, qu'il entendit la trahison il se prit à dire tout bas : Si on m'a banni de France, ce n'est que par mon mal-fait, jamais je ne haïrai ceux de ma Nation, certes je les avertirai, afin que chacun pense à soi, pour ce dit-on communément, jamais bon cœur ne peut mentir,

CHAPITRE VIII.

Comme le Roi Hugon eût fait tuer les Pairs de France, si ce n'eût été un jeune homme qui le servoit, & s'étoit assemblés environ trente mille contre treize, lesquels furent presque tous tués par les Pairs.

ENVIRON l'heure que le Roi Hugon fit armer tous ces gens pour mettre à mort les douze Pairs de France, un jeune homme vint parler au Roi Charlemagne, & lui raconta toute la trahison que le Roi Hugon lui vouloit faire & lui dit : Sachez que je suis natif de la Ville de Laon en Picardie, en laquelle il y avoit un Chanoine qui me vouloit maltraïter, mais

mais j'eus le malheur de le tuer, parquoi je suis banni du Royaume de France & suis venu en ce pays, quoiqu'on m'ait chassé & banni de ce Royaume, toutefois je nepourrois endurer ni souffrir que votre Majesté Royale fût trahie. Sachez Sire, que pour les paroles que vous dites hier après souper. le Roi Hugon vous fera tous mourir ; allez vous-en de céans si vous voulez échapper. Alors Charlemagne lui promit de le faire rappeler de son bannissement & lui pardonna. Le jeune homme s'en alla, puis Charlemagne appella ses Chevaliers & leur dit : Sachez, Seigneurs, que tous les habitans de la Ville nous veulent faire mourir pour les paroles que nous avons dites, il faut vaillamment nous défendre, afin que nous puissions tous retourner en France. Roland dit devant tous : Je fais bien que les Bourgeois viennent sur nous, mais je vous promets que de Durandal mon épée, vous me verrez bien frapper, & en telle façon les escarmoucherai, que je ferai rougir tout le palais de sang ; & plus il en viendra & plus j'en ferai mourir. Olivier dit tout haut, de Haute-claire mon épée, j'en tuerai plus de mille. Alors dit le Duc Naimés, je ne m'enfuirai pas quoique je sois vieil ; mais je frapperai tant que mon épée en tetentira, nonobstant si je puis, je ferai tant par mon parler que nous partirons de céans ; chacun dit ce qu'il pensoit. Pendant qu'ils devoient le Roi Hugon qui étoit courroucé assembla ses gens, tellement qu'il s'en trouva plus de trente mille, contre les Pairs de France qui n'étoient que douze, & Charlemagne faisoit le treizième. Le Roi Hugon alla vers le Palais, y mena ces gens en criant, où sont ces faux & outrageux ? Quand Roland les entendit, il se leva disant : Soyons aujourd'hui vaillans. Alors le Duc Naimés dit à Roland ; par le Dieu glorieux vous êtes trop ardent. A quoi Roland répondit ; à tout perdre il n'y a qu'un coup périlleux : En disant cela il faillit sur leurs ennemis, Charlemagne le suivoit, & se mirent à tuer & tailler en pièces les habitans de Constantinople. Charlemagne avoit Joyeuse son épée, de laquelle il coupoit & tranchoit tout. Roland étoit de l'autre côté qui faisoit grandes merveilles, en bref, tous se portèrent si vaillamment, que jamais gens ne furent si bien secoués, car il en mourut plus de deux mille, & si ce n'eût été que le Roi avoit fait publier que tous ceux qui fueroient seroient pendus, ils se fussent tous sauvés du commencement de l'assaut ; car ils disoient que les François étoient des diables venus d'enfer, tant ils avoient de vaillances. Quand le Roi Hugon se vit ainsi battu, il renforça ses gens croyant mettre à mort les douze Pairs. Il y avoit un bourgeois qui conseilloit au Roi Hugon d'appointer avec Charlemagne, & qu'il devoit considérer que treize hommes en avoient mis à mort plus de deux mille, & que le sang des morts couroit à grands ruisseaux ; je crois, dit-il, que nous

avons le tort, car autrement treize hommes ne sauroient faire telle résistance, nonobstant ils sont très-adroits de l'épée, & nous mettroient tous à mort; car nous n'avons pas accoutumé de faire la guerre contre les François, pource parlons à eux. Le Roi Hugon fit sonner la retraite, puis alla vers Charlemagne & lui dit: Roi François, Dieu vous donne salut, vous savez que je vous ai logé en mon Palais, & quand vous fûtes couchez vous fîtes vos entretiens de moi. Sire, dit Charlemagne, ne vous courroucé pas, car c'est notre coutume entre nous François de nous ébattre pour passer le temps. Le Roi Hugon plus fâché que devant dit à Charlemagne: Je vous jure ma foi, que vous n'aurez paix avec moi si vous n'accomplissez vos desseins, sinon je vous ferai à tous trancher la tête. Quand Charlemagne entendit cette parole, le visage lui rougit de colere, & dit fierement à Hugon: Sire, nous n'avons rien dit par malice, & je vous jure que nous n'avons dit cela que pour nous divertir; mais puisque vous en parlez si avant, les paroles seront accomplies. Alors Roland dit, je vous promets que je ne faillirai point: Olivier dit, je vous jure que je serai le mien ou on me donnera la belle Jacqueline, & au cas que j'y manque que l'on me coupe la tête. Chacun dit qu'il accompliroit ce qu'il avoit avancé. Après cela les gens du Roi Hugon se retirèrent, & Charles se retira en une chambre avec les douze Pairs, lesquels prirent conseil les uns aux autres comme il pourroient venir à bout des paroles qu'ils avoient dites. Roland dit à Charlemagne; mon Oncle, comment nous seroit-il possible de faire ce que nous avons dit: & si nous ne le faisons, nous sommes en danger de mort? Charlemagne dit, ne vous souciez Dieu nous aidera, car céans & en autres lieux il ne nous a point abandonné. Après ils furent tous entendre la Messe. Charles se mit en priere, invoquant notre Seigneur qu'il leur voulût donner secours; Incontinent sa priere fut faite, un Ange du Ciel lui apparut, & lui dit, Charles, sois assuré, car Dieu te mande par moi que les paroles dites seront accomplies; mais qu'il ne t'arrive jamais de dire telles paroles. Lorsque Charles entendit la voix de l'Ange, il se mit à pleurer tendrement & rendit grace à Notre Seigneur; puis vint aux douze Pairs disant: Nobles Barons, prenez réjouissance, car Dieu m'a fait savoir que nos paroles seroient accomplies. Quand les Barons entendirent ces nouvelles, ils remercièrent dévotement notre Seigneur & sa bénite Mere.



CHAPITRE IX.

comme les paroles qu'avoient dites les douze Pairs furent accomplies, & comme Olivier coucha avec la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, de laquelle fut engendré Gallien Restauré.

LE Roi Hugon fort courroucé s'en vint à Charlemagne & aux douze Pairs pour leur faire accomplir leurs paroles en disant. Venez, Olivier, vous savez ce que vous vous êtes vanté si vous teniez ma fille, allons mettez à exécution ce que vous avez dit, ou autrement je vous ferai trancher la tête. Alors Olivier dit, si vous voulez que je l'accomplisse donnez-moi votre fille & je tiendrai ma parole; incontinent le Roi Hugon lui fit préparer un lit richement garni auquel coucherent la belle Jacqueline & Olivier. Le matin la belle Jacqueline dit à Olivier: mon ami, je vous promets la foi que j'assurerai mon Pere de l'exécution de vos paroles. Le noble Olivier la remercia grandement. Quand ce vint au matin, le Roi demanda à sa fille Jacqueline, comment elle avoit passé la nuit: Certes mon Pere, je vous assure que ce jeune Chevalier s'est acquitté de ses paroles de point en point; le Roi se prit à rire. Après il dit qu'il vouloit qu'Emery fît ce qu'il avoit dit le soir, savoir; qu'il enverroit une pierre d'une main, laquelle étoit en la Cour du Palais, & qu'il en donneroit un tel coup contre le mur qu'il en abattroit trente toises. Cette pierre étoit si pesante que trente chevaux ne la pouvoient remuer de terre. Alors Emery se prit à dire: Certes je l'ai dit & le ferai, & en parlant il la prit par le milieu & la lança si fort contre le mur qu'il en abatit trente toises, (non par sa force; mais par la volonté de Dieu.) Quand le Roi Hugon vit cela il fut bien étonné, & dit; tous Maçons doivent bien aimer un tel homme qui en un moment en a rompu autant qu'ils en pourroient faire en un an & demi, je crois que les diables l'ont fait venir en ce pays pour me faire dommage. Sire, dit-il au Roi Charlemagne, ce n'est pas là un fait Royal; je vous ai logé honorablement en mon Palais, & vous me rendez le mal pour le bien. Charlemagne lui répondit; je ne vous fais nul déplaisir, car vous voulez que nos paroles soient accomplies, & encore si vous jugez à propos elles seront toutes exécutées. Il répondit qu'oui. Incontinent Turpin dit; je le ferai mais si vous ne voulez être noyés sortez tous de la Ville; dans le moment Turpin monta dans un grénier du Palais; puis seigna la riviere (par la vertu & puissance de Dieu,) & la fit sortir & courir par la Ville, tellement qu'il n'y eut chambre & autre lieu qui ne fût plein d'eau. Si vous eussiez vu le peuple de la Ville crier à haute voix: Vrai Dieu, veuillez nous aider,

car je crois que les François sont venus à Constantin pour nous faire périr. Quand le Roi Hugon vit la Cité pleine d'eau, il s'en vint à Charles, disant : Sire, je vous demande pardon en vous priant qu'il vous plaise que cette rivière retourne en son lieu, car tous les gens de Constantin sont presque noyés ; de tous les hommes du monde vous êtes le plus puissant ; je veux vous être soumis moi & tous mes gens. Quand Charlemagne l'entendit il se prit à rire, & lui dit : Voulez-vous que l'on fasse encore ce que les autres ont dit, car ils sont tous prêts de les accomplir ? Certes non, dit le Roi, car tant que je vivrai je n'oublierai de pareils faits, & dès maintenant je me soumetts à votre service. Incontinent la Couronne Impériale fut mise sur le Chef de Charlemagne. Alors le Roi Hugon lui fit hommage & tint son pays de lui, puis Charlemagne fut proclamé premier Seigneur devant tous les habitans de Constantin. Ils séjournerent huit jours au Palais du Roi Hugon, puis s'en allerent & prirent congé de la belle Jacqueline, laquelle marqua beaucoup de regret pour l'amour de son ami Olivier. Le neuvième jour Charlemagne & les douze Pairs partirent & firent tant par leurs journées qu'en peu de temps ils arriverent en France, disant adieu au Roi Hugon : Mais quand la belle Jacqueline les vit venir montés à cheval elle regardoit Olivier bien tendrement, disant : Hélas ! dites-moi, s'il vous plaît, vous ne me voulez point emmener avec vous, certes je crois être grosse. Aussi-tôt Charlemagne & les douze Pairs de France se mirent en chemin, & la belle Jacqueline se prit à pleurer & dit : comment, Olivier mon ami, me laisserez-vous ? Hélas ! menez-moi en France, au moins si je suis grosse d'un beau fils, vous le ferez nourrir avec vos amis. Certes, dit Olivier, douce amie, je vous promets que que je vais conduire ma compagnie jusques en France, & puis je reviendrai & vous épouserai, s'il plaît à votre Pere. Olivier la quitta donc en jettant de grands soupirs & depuis ne se virent ; car Olivier mourut à Roncevaux par la trahison du traître Ganelon. Neuf mois après la belle Jacqueline accoucha d'un beau fils qui fut nommé Gallien, lequel en son temps fut vaillant, & extermina plusieurs Payens.

CHAPITRE X.

Comme le Roi Charlemagne tint conseil avec les François pour aller en Espagne.

Quand l'Empereur Charlemagne fut arrivé en France, il ne se soucioit guere de chasser aux lièvres, cerfs & biches, ni sangliers, il fit faire beaucoup de harnois à forger & forgerent des instrumens de guerre. Après ces choses il assembla tous les nobles Seigneurs & Barons de France, Allemands, Picards, Champenois & plusieurs autres Nations, il les fit

venir à Paris en son Palais Royal, & lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit : Seigneurs, il m'est venu un messager qui m'a averti que nos adversaires sont arrivés du côté d'Espagne, lesquels sont mourir tous les Chrétiens. Vous mes Barons & mes chers amis, à cette cause je me veux conseiller avec vous. Sire, dirent les Barons, nous irons où vous voudrez, mais vous avez tant fait la guerre que nos équipages sont tous brisés, nous n'avons haubets ni écus qui ne soient rompus, tous nos chevaux sont morts. Quand Charlemagne entendit ainsi parler ses Barons, il leur dit : Ne vous mettez point en peine, il vous sera fourni tout ce qui vous sera nécessaire, & si vos chevaux sont morts, nous en gagnerons en Espagne. Après ces paroles dites ; il fit préparer tout son bagage, & alla droit en Espagne pour donner bataille aux payens. Incontinent qu'il fut en Espagne, il dit par Roland & les autres Pairs, que Ganelon iroit en Ambassade vers le Roi Marsille, lequel faisoit beaucoup de mal aux Chrétiens, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XI.

Comme Ganelon fut envoyé en Saragosse en Ambassade vers le Soudan Marsille, par le consentement de Roland, où il trahit les douze pairs de France, & vingt mille hommes.

IL fut conclu par le consentement de Roland & des Pairs de France, que Ganelon iroit en Ambassade vers le Roi Marsille, qui étoit en Saragosse, & lui porta des Lettres de Charlemagne ; dont Ganelon fut courroucé contre Roland qui étoit cause qu'il y alloit : il jura qu'il s'en vengeroit. Quand le traître Ganelon fut arrivé vers le Roi Marsille en Saragosse, il monta en son Palais, qui étoit très-beau & richement paré ; il dit au Roi : Sire, entendez ce que je vais vous dire, le Roi Charlemagne très-Chrétien vous mande que vous quittiez votre Dieu Mahomet pour croire en Jesus Christ, & que vous vous rendiez à lui, ainsi que la Ville de Saragosse & tout le pays des environs. Mais écoutez bien mon conseil, car je vous ferai sans faute Roi de France devant qu'il soit quatre mois, & si vous tiendrez toujours votre foi & détruirez Charlemagne & tous ces gens, & avec ce je vous promets ma foi, que je croirai en votre Dieu, moyennant que vous fassiez mon commandement. Quand le Roi Marsille l'eut dit il embrassa le traître Ganelon, & lui fit la plus grande chere du monde, il lui dit en riant : Dites-moi donc, bel ami, s'il vous plaît, comment dois-je faire ?

Alors Ganelon dit au Roi : Sire, je vous prie de garder le secret en toutes choses ; je hai à un tel point Roland neveu de Charlemagne, que je ne cherche que l'occasion de le faire mourir, c'est pourquoi je suis tout prêt

de quitter ma femme, mes enfans, & perdre toutes mes Seigneuries, & même quitter ma Religion pour demeurer avec vous, pourvu que je puisse venir à bout de faire mourir Roland, & si tu me veux aider, je ferai mourir plus de vingt mille Chrétiens des plus vaillans qui soient en France, lesquels sont avec lui. Quand le Roi Marsille entendit ainsi parler Ganelon, il fut fort réjoui, car Roland étoit le plus grand ennemi qu'il eût, parce qu'il lui avoit coupé un bras devant la Cité d'Angers, puis il dit à Ganelon, Noble Chevalier, dis-moi comment je pourrai avoir Roland? Sire, dit Ganelon, vous devez savoir que Charlemagne m'aime fort & se fie beaucoup en moi, je lui dirai que vous êtes prêt de vous rendre à lui & aussi la Ville de Saragosse; que vous croirez en Dieu tout puissant, lui donnerez cent beaux palfrois, cent perles orientales, cent lièvres, cent brasselets, & deux éperviers avec quatre cens chevaux richement ornés, & deux milles marcs d'or pour payer son armée. Et quand Charlemagne entendra ces propositions, il fera bien joyeux. Puis après lui dirai qu'il décampe, & qu'il laisse Roland & Olivier pour faire l'arrière-garde, afin de recevoir tous ces dons: Et si-tôt qu'il sera passé outre les ponts avec son armée, vous ferez armer tous vos gens, & puis vous les ferez frapper sur Roland & sur les siens vers la minuit; car il ne pourra avoir nul secours, & je serai avec lui où je l'amuserai tant que je pourrai, afin qu'ils ne puissent donner de secours aux Chrétiens, & alors vous pourrez défaire Roland & les autres François. Par Mahon, dit Marsille, j'en y manquerai pas, car mon frere Bellicant doit venir demain à mon secours & amenera avec lui cent mille Sarrafins, & quand ils seront arrivés, ils iront avec mes gens bien secrètement de nuit, afin qu'ils ne les aperçoivent point. Alors Ganelon lui dit: vous parlez sagement, mais quand vous viendrez attaquer Roland, il faut bien prendre vos mesures; car il a avec lui vingt mille bons combattans, les meilleurs du Royaume de France, & il a aussi avec lui dix Pairs de France, lesquels sont de noble courage, c'est à savoir le Comte Olivier, l'Archevêque Turpin, le Duc Naimés, Beranger, qui est mon proche parent, Etou le fils d'Edon, Godefroy, Inon, Ivoir, Richard & Vincent. Il est nécessaire que votre armée soit bien disposée, & qu'il y ait de bons Commandans pour les conduire; car tous ceux que j'ai nommé seront devant & les premiers en bataille, c'est la fleur de la France, les meilleurs Chevaliers & les plus redoutés de toute la Chrétienté. Quand Marsille eut écouté Ganelon, il eut le cœur joyeux & jura par Mahon qu'il feroit mourir Roland & mettroit en peine & tourment les Barons qui étoient avec lui. Après les paroles dites: Ganelon prit congé du Roi, puis s'en retourna à l'armée de Charlemagne avec plusieurs riches dons que Marsille lui avoit fait présent.

Lorsqu'il fut arrivé au camp de Charlemagne, comment il pensa s'incliner pour le saluer, le traître tomba évanoui par terre, de quoi les Barons furent étonnés, après qu'il fut relevé, il dit à Charlemagne, que Marsille croiroit en Jesus-Christ, & qu'il devoit envoyer quantité d'or & d'argent, & lui rendroit les Villes & Cités qu'il lui avoit demandé, & que vers la saint Jean il viendrait à Paris avec mille hommes pour le servir, & qu'ensuite il se feroit baptiser. Quand Charles l'entendit ainsi parler il vint embrasser le maudit Ganelon, pensant que ce qu'il disoit fût vrai. Tous les Barons commencerent à mener grand'joie dans la rante du Roi Charlemagne, puis Ganelon dit: Noble Roi, qu'il vous plaise de m'entendre, faites marcher vos harnois & bagages, & vous en allez coucher à trois lieues d'ici devant Soleil couchant, & laisserez Roland & Olivier avec vingt mille hommes pour l'arrière-garde, lesquels attendront l'or, l'argent & les richesses que le Roi Marsille doit envoyer, puis demain matin ils viendront après nous, où quand il vous plaira. Charlemagne crut Ganelon & lui dit qu'il parloit bien, incontinent il fit marcher tous ses harnois, puis appella Roland & les autres Barons & leur dit: Seigneurs, vous attendrez les richesses que le Roi Marsille doit envoyer, & je m'en vais toujours devant. Alors Roland répondit à Charles, que très-volontiers ils feroient son commandement: car ils ne se doutoient point de la trahison. Charlemagne s'en alla & laissa vingt mille hommes avec Roland, lesquels furent tués; dont fut grande perte pour le Royaume de France, comme vous ouïrez ci-après. Nous laisserons à parler de la trahison de Ganelon, & reprendrons à dire de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, laquelle on fit sortir de Constantinople par les ordres de son Pere, & ses Freres, à cause quelle étoit grosse, & fut loger secrètement en la maison d'une pauvre femme, où elle accoucha d'un beau fils, lequel fut appelé Gallien.

CHAPITRE XII.

Comme la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appelé Gallien Restauré, lequel nom fut imposé par deux Fées, dont l'une se nommoit Galliene, & l'autre Esflantine.

LA belle Jacqueline, étant en la maison d'une pauvre femme, se leva un matin & alla derriere cette maison, où elle trouva une belle fontaine à laquelle elle alloit fort souvent pour dissiper sa mélancolie: Il arriva un jour qu'étant auprès de cette fontaine le mal d'enfant la prit, & elle se mit à crier, & aussi-tôt (par le vouloir de Dieu,) deux Fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir, & quand elles virent l'enfant qui étoit un beau fils, elles furent fort réjouiés & reçurent l'en-

fant honnêtement. L'une des Fées s'appelloit Gallienne, & l'autre Esclantine, laquelle avoit tenu autrefois la Terre de Ponthieu au pays de Picardie, & fut long-temps compagne de Morgue. Quand elle vit l'enfant elle sentit sa douce halaine, alors elle dit à la belle Jaqueline : Cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don. Gallienne dit à Esclantine : Dame, donnez-lui votre don ; certes dit Gallienne, puisqu'il vous plaît je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un Lion, & qu'il ne puisse mourir par trahison, s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il en soit guéri en trois jours, & veux qu'il soit Roi de Constantinople sans que ses Oncles s'y puissent opposer, afin que sa Mere se souviene de nous, il aura nom Gallien & portera mon nom. Esclantine dit, vous avez donné de beaux dons à cet Enfant, & moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne fera ni las ni blessé aux joutes & tournois & par nul ne sera défait ni poussé d'un demi pied de long, & tant fera mourir de payens que toute la Chrétienté sera en repos, avant qu'il meure il sera couronné Roi, & quand les douze Pairs seront morts, cet Enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne : alors Gallienne dit ; vous avez bien parlé, puisqu'ainsi est qu'il restaurera le Roi Charlemagne, il sera appelé Gallien Restauré. La belle Jaqueline n'oublia pas le nom de son enfant que les deux Fées lui avoient donné : Ensuite on manda l'Archevêque pour baptiser l'enfant, la belle Jaqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les Fées lui avoient donné ledit nom. On baptisa l'enfant & fut nommé Gallien Restauré. Un Messager alla promptement à la Reine femme du Roi Hugon, & lui dit : Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jaqueline a un beau fils, on ne vit jamais un plus bel Enfant. Quand la Reine fut qu'Olivier l'avoit engendré elle se prit à soupirer tendrement, hélas ! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplu lui & sa compagnie ; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le Roi mon mari, lequel par dépit d'Olivier a chassé de son pays ma fille Jaqueline. La belle Jaqueline étoit en la maison de cette pauvre femme très-mal servie, incontinent sa Mere lui envoya courtines, oreillers, couvertures, or & argent à foison. Le troisième jour qu'on la vouloit baigner, sa Mere la vint visiter ; mais quand Jaqueline la vit elle dit : hélas ! ma très-honorée Mere ! je vous prie ne vous mettez point en peine pour moi, vous savez que mon Pere m'a fait chasser de son Palais parce que j'étois grosse ; sa Mere lui dit, ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée je vous donnerai or, argent pour mener votre train, outre cela, je donnerai carrosse pour vous mener & deux Ecuyers qui vous conduiront jusqu'à l'Hôtel de votre cousin le Comte de

Damas

Damas, & votre beau fils sera honorablement nourri. Après que Jacqueline fut relevée, elle & son beau fils Gallien furent menés au Comte de Damas lequel les reçut honorablement. Gallien fut mis à l'école, il crut en beauté & devint grand en peu de temps, chacun disoit qu'il étoit le plus beau qui fût en tout le pays de Damas. Un matin comme Gallien alloit à l'école, il trouva en la Cour du Comte un cheval qu'on y avoit attaché, incontinent il le délia, monta dessus & le fit tant courir qu'il mourut sous lui. Le Comte de Damas étoit à une fenêtre qui le regardoit, alors il appella sa Mere Jacqueline, & lui demanda si Gallien étoit véritablement fils d'Olivier, laquelle répondit qu'oui ; alors il lui montra comme il avoit fait crever son cheval en courant par la Cour, puis lui dit : c'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré, il sera en son temps vaillant Chevalier, je vous promets ma foi que jamais il n'étudiera. Cet enfant élevé à Damas dans le temps que Charlemagne étoit à Roncevaux faisant la guerre aux Sarrazins, étoit en grande réputation & se faisoit aimer d'un chacun, il étoit doux & aimable, craignant Dieu & la Sainte Vierge, il étoit vrai enfant de la Sainte Eglise, comme nous le verrons ci-après.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Gallien eut atteint l'âge de Quatorze ans, le Comte de Damas le mena vers le Roi Hugon, & comme Jacqueline revint vers son Pere, & dit à Gallien qu'il étoit fils d'Olivier.

Quand Gallien eut quatorze ans, il étoit si beau qu'il ne s'en pouvoit trouver un pareil au pays. Il arriva un jour que le Roi Hugon tint Cour en son Palais, le Comte de Damas y mena Gallien avec lui. Il avoit de grosses épaules, les cheveux blonds, & les yeux bleu, tellement que par-tout fut dit qu'il étoit le plus bel enfant que jamais on eût vu. Son Oncle & lui entrèrent au Palais, le Comte s'inclina devant le Roi, lequel le salua humblement, puis se mit à regarder Gallien qui étoit avec le Comte de Damas ; & quand il l'eut bien examiné il appella secrètement le Comte & lui demanda qui étoit cet enfant ; le Comte ne fit point semblant qu'il l'eût entendu, mais il vint à lui, disant : Sire, comment vous portez-vous, j'avois grande volonté de vous voir : Le Roi Hugon, croyant qu'il fût sourd, s'approcha de lui, & lui cria à l'oreille, dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant ; je ne le demande pas pour mal ? Quand le Comte pout il se prit à rire. Alors la Reine qui le connoissoit, lui dit : Sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire. Le Roi Hugon dit qu'il sauroit qui il étoit, car en sa vie n'avoit vu plus bel enfant. Incontinent il appella Gallien & lui dit, d'où est tu bel enfant ? je te prie de me le dire ; car

D

tu n'en vaudras pas pire : Gallien lui dit : Sire, je n'en fais rien & jamais je n'ai connu mon Pere; car si je favois en quel pays il est, j'irois vers lui, s'il étoit en guerre & que j'eusse une épée, je le défendrois contre ses ennemis. Quand le Roi l'entendit il se prit à rire, & lui dit devant tous : vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dire. Sire, dit Gallien, il me semble que je le ferois, car je me sens bien de la force, & ne me laisserois point frapper. Parbleu, dit le Roi Hugon, je saurai qui vous êtes. La Reine dit : Sire, vous le saurez, cet enfant est fils d'Olivier & de votre fille Jacqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse. Alors le Roi Hugon fort étonné dit, puisque cet enfant est si beau & si revenant, faites mander ma fille, je la recevrai en mon Palais & j'oublierai le passé; car Olivier son Pere étoit le plus vaillant Chevalier que j'ai connu de ma vie, après le Duc Roland. Quand Gallien l'entendit, il remercia humblement le Roi Hugon du bien qu'il lui vouloit; le Roi aima tellement Gallien, qu'il resta deux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople, qu'il faisoit merveille; mais il avoit deux Oncles, lesquels étoient envieux sur lui, parce qu'il se distinguoit par sa bravoure de tous les autres Chevaliers, & remporoit tous les prix.

CHAPITRE XIV.

Comme Tibers frappa Gallien de l'Echiquier en jouant aux Echecs.

UN jour comme Gallien jouoit aux échecs avec son Oncle, il prit un Roi, & dit à haute voix, je dis mat. Tibers qui jouoit contre lui eut dépit joint à l'envie qu'il avoit contre lui, prit le Tablier & l'en frappa sur la tête de telle force, que le sang couloit de son chef jusqu'à terre, & lui dit plusieurs paroles piquantes.

Quand Gallien vit couler son sang en si grande abondance, il se prit à dire : Mon Oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait aucun déplaisir. Après qu'il eut ainsi parlé à son Oncle, sortit de la maison & alla trouver sa mere, & lui dit : Ma très-chere mere, sachez que mes Oncles m'ont faits jouer aux échecs, & en jouant, mon Oncle Tibers m'a frappé de l'Echiquier dessus la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont le sang en est sorti avec rapidité & suis fort blessé, cependant je ne l'ai point voulu toucher, de plus, il m'a appelé bâtard, dont je suis fort courroucé au cœur. Ma très-chere Mere, vous savez que de telles paroles touchent grandement à votre honneur & au mien; on voit bien qu'il n'a pas le cœur noble, & qu'il est plein de cruauté & de malice, certes, ma chere mere, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort, ce qui me déplaît. Je viens vers vous pour avoir Conseil, car je ne veux rien faire sans vous.

& que vous n'y consentiez pour cela, ma Mere; dites-moi qui je suis & de qui je suis engendré : Mon fils, dit sa Mere, je vous dirai qu'une fois Charlemagne & les douze Pairs de France en revenant du saint Sépulcre de Jérusalem passèrent ici, mon pere les logea & leur fit grand honneur, la nuit quand ils furent couchés ils commencerent à parler ensemble & se vanterent de plusieurs choses, un espion qui les ouit le vint rapporter à mon pere, lequel jura qu'il les feroit tous mourir s'ils n'accomplissoient ce qu'ils avoient dit : Alors l'un d'eux nommé le Comte Olivier dit que s'il m'avoit à son coucher, qu'il auroit quinze fois ma compagnie sans se reposer, mon Pere me donna à lui, ce que je n'osai refuser, il accomplit ce qu'il avoit dit, & fûtes engendré ainsi. Gallien répondit à sa Mere; certes, je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard & hardi Chevalier, que d'être poltron & être engendré de légitime mariage.

CHAPITRE XV.

Comme Gallien demanda congé au Roi Hugon pour aller chercher son Pere en France.

ET quand Gallien sut qu'il étoit fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eut donné la Cité de Constantinople. Toutefois il avoit le cœur bien triste de ce que ses deux Oncles le haïssoient, & sans jamais leur avoir fait aucun déplaisir, l'un avoit nom Henri, & l'autre Tibers. Aussi tôt il partit pour aller trouver son pere Olivier, mort ou vif. Lors s'en vint à son Grand-pere, le Roi Hugon, & le remercia des biens & de l'honneur qu'il lui avoit fait; & de ce qu'il l'avoit nourri l'espace de deux ans où plus, puis dit : Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon pere Oliver. Quand le Roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut fort courroucé, & s'étonnoit du courage de Gallien : Alors il lui dit mon enfant, demeurez avec moi, & je vous jure ma foi, que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, & vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon Royaume, de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit appanage, car mon intention est de vous en faire part si vous le souhaitez. Certes dit Gallien, je vous remercie, mais je vous jure aussi que je n'aurai jamais de joie au cœur, tant que le Comte Olivier n'aura épousé ma Mere; car mes deux Oncles m'ont appelé bâtard, dont je suis fort courroucé, j'aimerois mieux être écorché tout vif que je ne parte incontinent, nul ne m'en sauroit empêcher. Hugon dit d'un ton de courroux; ce que vous dites est vrai : oui, dit Gallien, dont je suis bien marri : lors Hugon reprit la parole & dit; vos Oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le Roi vit que Gallien étoit délibéré de s'en aller, il appella un Chevalier nommé Girard & lui dit : Il vous faut conduire Gallien, je vous donnerai des chevaux & de l'argent pour faire le voyage, & vous aurez soin de lui; car Gallien m'a promis & juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son pere Olivier. Sire, dit Girard, je le ferai volontiers puisqu'il vous plaît, mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Gallien. Pource, Sire, sachez que s'ils lui veulent faire du mal je le défendrai jusques à la mort, & les frapperai le plus forement que je pourrai.

Ma foi, dit le Roi Hugon, je vous en fait bon gré, & qui plus est, je vous le commande; & s'il y a homme en tout mon Royaume qui veuille l'insulter défendez-le, & vous me ferez plaisir, car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant Chevalier qui soit en tout le monde. Incontinent le Roi Hugon en pleurant lui donna quatre sommiers chargés d'argent; ensuite Jacqueline sa Mere vint l'embrasser en pleurant tendrement de son départ : Hélas ! disoit-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites ? jamais mere n'eut tant de disgraces, car j'ai déjà perdu mon doux ami Olivier, maintenant il faut que je sois privée de mon fils. En disant cela le cœur lui faillit & tomba pâmée, quand elle fut un peu revenue elle se prit à dire, je prie Jesus-Christ qu'il vous fasse la grace de bien-tôt revenir & d'amener avec vous Olivier, c'est ce que mon cœur desire, il est votre Pere, il vous a engendré, pource faites telle diligence que vous l'amenez avec vous, cela me fera le plus grand plaisir que jamais on me sauroit faire.

Quand les deux Oncles de Gallien, virent qu'il étoit montés à cheval pour aller chercher Olivier son Pere, ils furent à l'Hôtel d'un de leurs Oncles qui étoit nommé Robert lequel étoit très-méchant. L'un des Oncles de Gallien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fit quelque déplaisir & aussi craignant le noble Olivier il lui dit : mon cher Oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au Palais nous avons vu ce bâtard lequel s'en va chercher son Pere Olivier pour l'amener en ce pays, il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or, & d'argent, s'il amène Olivier son Pere, il ne nous privera pas un denier par sa fierté. Alors Tibers se prit à dire, un jour Gallien jouoit avec moi aux échecs, mais pource qu'il m'avoit dit mat, je prit l'Echiquier qui étoit de fin or & lui en donnai un si grand coup sur la tête qu'il étoit tout en sang & outre cela je lui dis plusieurs paroles grossières : Si son Pere le fait tout l'or du monde ne me garantiroit pas qu'il ne me mette à mort.

Beau Neveu dit Rohart, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort. Ce Rohart, assembla cent hommes & les fit armer, puis

allèrent courant après Gallien, ils s'embusquerent en un bois par lequel il devoit passer. Le Noble Gallien partit de la Ville de Constantinople, mais au départ tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquels la belle Jacqueline sa Mere se prit à dire en pleurant : Adieu mon fils Gallien, pour qui j'ai souffert & souffrirai plusieurs douleurs, je prie Dieu qu'en peu de temps ton Pere & toi puissiez revenir en ce pays. Le Roi, la Reine & tous les assistants commencerent à pleurer tendrement : Quand Gallien les vit ainsi pleurer il partit du Palais & prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard, son Maître d'Hôtel & dix Ecuyers.

CHAPITRE XVI.

Comme Gallien fut épié dans un bois par Robert, Tiber & Henri ses Oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le vouloient mettre à mort, & comme Rohart & tous les autres furent tués, mais Tibers & Henri s'ensuivirent.

Après que tous les adieux furent faits, Gallien, Girard & les dix Ecuyers partirent du Palais, & quand les Bourgeois de la Ville le surent ils furent tous étonnés de ce qu'il alloit chercher son Pere : Aussitôt ils s'habillerent le plus honorablement qu'ils purent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance & vinrent vers le Palais où ils trouverent Gallien avec sa compagnie; ils le saluerent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la Ville. Gallien leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire, je vous prie d'être toujours fidèles au noble Roi Hugon, car il est votre Prince & Seigneur, pareillement pour ma Mere que je vous recommande. Lors ces nobles Bourgeois prirent congé de Gallien & le recommanderent à Dieu, & pour lors Gallien se mit en chemin.

Les Bourgeois retournerent en la Ville bien étonnés du grand desir que Gallien avoit de trouver son Pere Olivier : Gallien, Girard & les dix Ecuyers marcherent tant qu'ils arriverent dans le bois auquel Rohart, Tibers, & Henri & les cent hommes étoient cachés, Girard conseilla à Gallien qu'il vêtît de son Haubergeon renfoncé, car il se doutoit de ce qui leur arriva; Gallien le fit & ceignit son épée nommée Flamberge, laquelle étoit d'un grand prix, le Roi Hugon lui en avoit fait présent; quand Gallien l'eut mise il remercia Girard & ses dix Ecuyers : lorsqu'ils furent dedans ce bois, Gallien vit en un sentier Rohart, Tibers & Henri, il dit Girard; certes je ne fais quels gens sont ici devant nous : Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles Rohart, Tibers & Henri. Girard, dit Gallien, je les vas saluer & leur dirai adieu en les embrassant; car je

cris qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont faits les Bourgeois de Constantinople : certes je le crois, dit Girard ; car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal sinon de vous trancher la tête, Gallien dit à Girard, à vous entendre parler il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir ; mais nonobstant je crois qu'il ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer, & je verrai ce qu'ils ont dans le cœur. Lors il piqua son cheval & alla vers eux joyeusement, il s'inclina en leur disant ; mes Oncles je vous salue, je prie Dieu & sa glorieuse Mere qu'ils vous donnent santé, & honneur, je connois bien à présent que vous aimez ma Mere & moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire, je vous remercie humblement, & s'il m'est possible de vous faire plaisir, je vous rendrai service jusques à la mort. Alors Rohart se prit à lui dire ; vilain bâtard, fils de putain, je ne tiens aucun compte de toi, & ne suis point ici pour te faire honneur, mais pour te faire mettre la lance & l'épée à la main ; car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Gallien l'entendit ainsi parler il le regarda fièrement & lui dit, vous en aurez menti, traîtres que vous êtes ; mais puisque vous avez jurés ma mort, laissez-moi prendre ma lance & mon écu afin que je vous montre ma force, & si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, tranchez-moi la tête & je vous le pardonne.

Alors Rohart répondit, si nous refusions votre requête nous serions de vrais poltrons, nous vous l'octroyons, dépêchez-vous vite. Allons, dit Gallien, tout présentement : Alors il vint courant vers Girard & lui dit ; mettez-vous promptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis : puis Gallien s'arma & pendit à son col un écu parsemé de fleurs, puis prit une lance & piqua son cheval & vint vers ses ennemis de si grande force que c'étoit merveille de le voir : Rohart vint de l'autre part & se rencontrèrent si rudement que d'un quart de lieue on entendoit le son des harnois, tellement se porta Gallien qu'il abattit par terre homme & cheval ; incontinent Rohart remonta, quand Girard le vit il appella Gallien & lui dit ; mon cher enfant, j'ai grande peur que vous ne soyiez vaincu, car vous êtes jeune & n'êtes pas rusé en joutes ; pource venez à moi & je vous montrerai un tour, duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie. Girard prit un écu où étoit peint un Lion & le mit à son col, il avoit un haubergeon sous sa robe, il prit une épée & vint dessus Rohart avec ses armes ; Rohart, lui dit à haute voix ; comment Girard, lui voulez-vous aider ? je vous tenois pour mon ami & vous êtes mon ennemi ; Oui, dit Girard, je lui aiderai jusques à la mort ; car le Roi Hugon me la donné en garde & m'a donné ordre de le défendre contre tous, il n'y a si vaillant homme au monde que s'il lui faisoit tort que je n'en prenne vengeance,

puisque je l'ai en garde je ferai mon devoir ; car je suis tenu de le faire. Lors il dit tout bas à Gallien, regardez comme je vais me battre contre votre Oncle Rohart, car je lui donnerai tant de coups que vous en ferez surpris : Gallien dit, volontiers je vous regarderai faire ce coup afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin. Lors Girard vint piquant des éperons, & Rohart d'autre côté ; Girard s'y prit si subtilement & lui donna un si grand coup d'épée qu'il l'abattit par terre. Quand Gallien vit cela il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup & dit ; certes, Girard mon doux ami, vous êtes habile Chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait ; aussi-tôt les gens de Rohart sortirent de la forêt & vinrent tous l'épée à la main, & la lance en l'arrêt sur Gallien & Girard, Gallien tira Flamberge qui reluisoit comme le Soleil, Girard étoit toujours près de Gallien & ses Ecuyers après, chacun tenoit son épée en sa main & frappoit sur leurs ennemis à grande force ; Gallien tenoit sa lance & vint contre un grand Pantonnier, lequel il perça de sa lance & le jeta mort par terre ; il vint un autre qui étoit auprès de lui & le frappa de telle force, qu'il tomba de son cheval à terre avec la lance au travers du corps : Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis qui étoient en grand nombre, mais le desir qu'il avoit de secourir Gallien lui faisoit croître sa force ; ils étoient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle défense que nul ne demouroit devant eux : il y eut dans cette affaire tant de morts, que l'herbe en étoit toute teinte de sang.

CHAPITRE XVII.

Comme les nouvelles furent apportées au Roi Hugon que Gallien avoit été attaqué dans un bois, & comme il se mit en chemin pour lui donner du secours.

Quand Gallien se vit ainsi attaqué, il envoya vite un Page au Roi Hugon pour lui faire savoir comme Rohart, Tibers & Henri ses Oncles se vouloient tuer au passage d'un bois. Quand le Roi Hugon fut ces nouvelles il fut fort courroucé, il fit armer promptement ses gens pour aller défendre Gallien de ses ennemis : Gallien fit tel carnage qu'avant que le Roi Hugon fût venu, il avoit presque tué tous ses adversaires. Le Roi & ses Chevaliers firent qu'en peu d'heures ils arriverent vers Gallien, de laquelle venue ledit Gallien fut fort étonné, car il croyoit que ce fût du secours pour ses ennemis ; il prit son écu & une grosse lance qu'il mit en l'arrêt, puis vint contre le Roi Hugon & lui donna un si grand coup qu'il le jeta en bas de son cheval par dessus un grand roc : Quand le Roi Hugon le vit il se prit à crier : laissez-moi, Gallien, c'est votre bon Seigneur le Roi Hugon qui vient pour vous donner du secours. Quand Gallien l'entendit

il ôta son heaume & lui dit : Sire, je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez le Roi Hugon, mais je pensois que ce fût du secours qui venoit pour nous battre; je vous pardonne, dit le Roi, puis monta sur un autre cheval & alla vers le bois où les traîtres étoient, aussi-tôt que Tibers & Henri eurent vu leur Pere, ils se sauverent promptement. Le lendemain leurs gens se mirent en fuite après eux, alors le Roi Hugon se prit à dire : Je suis votre Pere, qui suis venu au secours de Gallien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connoisse votre trahison. Non : Sire, dit Gallien, je vous supplie de n'en rien faire ; car si vous les aviez pendus vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement, mais sur toutes choses je vous prie que quand ils seront de retour en votre Palais, de les garder afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma Mere. J'y apporterai mes soins, dit le Roi Hugon, je vous le promets, Gallien mon ami. Comme il passaient par dessous un Pin, le Roi Hugon trouva Rohart son frere mort, & s'écria à haute voix : qu'est-ce ceci ? hélas ! qui a attaqué le premier, il est vrai que je l'ai tué ; mais ça été à mon corps défendant, certes je suis bien fâché du coup, je m'en repens. Alors le Roi Hugon dit : Certes, je le renie pour mon frere puisqu'il a fait une telle trahison ; car celui qui est traître doit être séparé des Rois & des Princes, parce qu'à tel homme il n'y a jamais de sûreté.

CHAPITRE XVIII.

Comme après que le Roi Hugon eut trouvé Rohart mort, il s'en alla à Constantin, Gallien, Girard & les dix Ecuyers, & s'en allerent à Gênes au Palais du Duc Regnier, & comme ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le Capitaine se nommoit Brisebarre.

LE Roi Hugon prit congé de Gallien, & Gallien de lui, puis le Roi retourna à Constantin, & la mort de son frere Rohart ne lui fit point de peine pour la trahison qu'il avoit faite contre Gallien & Girard : Après cela Gallien & toute son escorte continuerent leur chemin & trouverent un autre bois près la riviere de Gênes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, desquels le maître se nommoit Brisebarre, en tout le pays n'y avoit si fort voleur, & plus craint que celui-là ; il avoit bien regné deux ans audit bois où avoit volé & tué plusieurs Marchands.

Quand il vit Gallien, il mena grande joie, disant : Nous n'avons pas perdu notre temps de passer ici la nuit ; car voilà un jeune homme qui va à Gênes, qui n'a pas quinze ans, & il est des mieux montés ; il a aussi quatre sommiers chargés d'argent, il nous le faut mettre à mort.

Maître

Maître dirent les autres voleurs, nous ferons à votre voloné. Lors ils vinrent aux sommiers, & Brisebarre d'autre côté droit à Gallien, disant : Allons, jeune homme, descend de ce cheval, car j'ai pitié de toi rapport à ta grande jeunesse, & si tu le fais je te laisserai aller sans te faire de mal. Larron, dit Gallien, tu en auras menti, car à peine pourras-tu échapper de moi. Gallien tira aussi-tôt son épée & lui en donna un tel coup qu'il lui fendit la tête ; Girard de Sicile frappoit d'autre côté fort rudement, quand ils se virent ainsi abattus, ils s'enfuirent dans le bois, mais Gallien & Girard les suivirent de si près qu'ils leur coupoient bras & jambes, de tous les trente-deux il n'en échappa que huit qui se sauverent dans le bois.

Allez canailles, leur dit Girard, vous n'avez gueres gagné avec le fils d'Olivier, allez querir votre maître qui est mort la-bas ; car vous ne le verrez jamais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins & brigandages sur les grands chemins.

Après que les Larrons furent défaits, Gallien & son escorte cheminerent jusques à Gênes : Quand ils furent arrivés en la Ville, ils virent un Messager qui passoit par la rue, Gallien l'appella & lui dit ; mon ami, je vous salue, dites-moi qui est le Seigneur de cette Terre & Pays ? Le Messager dit, c'est le Duc de Gênes qui en est le Souverain possesseur. Qui êtes-vous ? il semble à votre habit & au train que vous menez que vous soyez gentilhomme. Sachez pour vrai que mon Duc est en son Palais, parce qu'il a un peu mal à la tête, je crois qu'il ne sortira pas aujourd'hui ; mais si vous allez vers lui il vous logera volontiers, c'est le plus vaillant qui soit sous le firmament : Gallien le remercia, puis se mirent en chemin pour aller au Palais. Les habitans le regardoient comme en France on regarde les Chinois ou autres Nations étrangères. La Duchesse qui étoit au Palais, descendit incontinent qu'elle les vit & alla au-devant d'eux. Quand Gallien la vit il lui fit révérence & la salua honnêtement, puis demanda où étoit le Duc Regnier, & qu'il souhaitoit lui parler. Alors la Duchesse lui demanda, qui êtes-vous, qui demandez Monseigneur le Duc, qui est un homme de grande Noblesse ? Madame, dit Gallien, je suis de Constantin, je vous prie qu'il vous plaise de me loger pour cette nuit. Très-volontiers, dit la Duchesse, à Dieu ne plaise que je refuse le logis à un si gentil Chevalier : elle fit mettre ses chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ses éperons, ensuite le fit monter dans la Salle, incontinent le souper fut prêt, chacun s'assit à table pour prendre sa réfection, ils furent honorablement servis de toutes sortes de viandes. Cette noble Dame avoit une fille appelée Bellande, qui étoit d'une grande beauté, & fort prudente en tous ses faits & dits ; d'abord qu'elle vit Gallien elle s'en vint à sa Mere & lui dit : Madame, que vous semble-t-il de ce jeune Chevalier ? je vous

E

flure qu'il ressemble à Olivier mon frere; alors la Mere le regarda, & dit à Bellande sa fille, qu'il étoit vrai, & que jamais n'avoit vu un homme qui lui ressemblât mieux. Bellande dit; s'il vous plaît, je le menerai dans la chambre de mon Pere, pour savoir s'il le pourra connoître, car je crois qu'il est de notre Famille: A laquelle requête consentit sa Mere, lui donna licence de le mener vers son Pere. Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara un autre pour Girard, lesquels étant couchés furent très-honorablement accourus, Bellande, après que Gallien eut remercié le Duc des biens & de l'honneur qu'il lui avoit fait, le prit par la main & lui dit, gentil Chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos. Alors Gallien la remercia grandement du bien & de l'honneur qu'elle lui faisoit, Quand il fut dans sa chambre, Bellande s'en alla avec son Pere, & lui dit: Monseigneur & Pere, ce jeune Chevalier qui est venu loger en notre Palais, est le plus beau qu'on puisse voir: Il est doux, courtois & aimable en tous ses faits, il ressemble à Olivier mon frere; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner. Le noble Duc Regnier écoutant ce que sa fille Bellande lui disoit, répondit: ma fille, puisque tu dis qu'il est si beau Chevalier, & qu'il ressemble à Olivier mon fils, je le veux voir. Or le Duc étoit incommodé d'une maladie incurable, il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Gallien. Quand Gallien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme il étoit bien appris de ce faire: Après plusieurs paroles dites de part & d'autres, le Duc Regnier lui demanda d'où il étoit, & de quelle contée il venoit? Certes, dit Gallien; je suis de Constantin, & j'ai demeuré long-temps à la Cour, du Roi Hugon, lequel m'a élevé & alimenté en ma jeunesse, dont je lui en ai bien des obligations; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'Empereur Charlemagne, & les douze Pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde. Le Duc Regnier entendant les paroles de Gallien, dit: Noble Chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne & les douze Pairs de France, sont en Espagne & ont pris Pampelune, Sures & Charion; ils ont mis tant de Payens & Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse, ils seroient déjà revenus si ce n'étoit le Roi Marfille qui leur a demandé bataille: Dieu le veuille confondre & donner victoire à Charlemagne. Outre cela, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourroit trouver un plus bel homme, ni plus puissant & vaillant, qu'est un des douze Pairs de France appelé Olivier, comme chacun dit & rapporte, après Roland neveu de Charlemagne & ce nommé Olivier est mon fils,

Quand Gallien entendit cette parole, il baissa la tête & c'angea de couleur & incontinent les larmes lui couloient des yeux en abondance. Bellande qui étoit là, fut fort étonné de voir pleurer ce jeune Chevalier de la manière, elle dit à son Pere: Mon cher Pere, regardez-donc comme ce Chevalier pleure amèrement. Je ne doute plus qu'il ne soit de notre sang: je crois fermement que vous l'avez engendré, car il ressemble à mon frere Olivier. A cela le Duc son Pere lui dit: Ma fille, jamais je ne l'ai engendré, car il y a plus de trente ans, qu'à femme je n'ai touché charnellement, sinon à votre Mere. Certes, dit Bellande, mon frere Olivier l'a donc engendré; car je crois qu'il est mon neveu, c'est pourquoi mon Pere, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit il est. Le Duc de rechef dit à Gallien; Noble Chevalier, dites-moi donc s'il vous plaît, de quel lieu vous êtes, de quelle famille, Sire, dit Gallien, sachez que je suis de Constantin, & suis fils de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, & je m'en vais en Espagne pour trouver les douze Pairs, car j'ai espérance de parler à un d'entr'eux qui me connoitra. Quand Bellande l'entendit ainsi parler, elle dit, certes devant qu'il parte il dira autre chose, demandez-lui encore comment il a été engendré, j'ai grand desir de le savoir, si c'est votre plaisir, & vous me le direz. Gallien voyant que le Duc étoit curieux, de savoir l'origine de sa naissance, il lui dit en ces termes: Noble Duc je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des douze Pairs de France qui est de ma parenté, & puisqu'ainsi est que vous voulez savoir qui je suis & comment j'ai été engendré, je vous le dirai: Sachez que je suis fils d'Olivier le membru, lequel m'engendra à Constantin avec la fille du noble Roi Hugon, au retour de Charlemagne & des douze Pairs de France, revenant de faire le voyage, de Jérusalem, c'est pourquoi je le vais chercher pour le connoître. Alors Bellande commença à dire: Certes j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille. Le noble Duc, sa femme & sa fille se prirent à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir ce Gallien, puis le vinrent embrasser tendrement; Gallien demeura à la Cour du Duc Regnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement. Le noble Gallien après s'être bien réjoui & reposé, voulut prendre congé du Duc Regnier, quand le Duc vit que Gallien s'en vouloit aller, il tâcha de le retenir par les plus beaux engagements qu'il lui fut possible, en lui disant; mon enfant, si vous me voulez croire, vous demererez avec moi, & je vous donnerai chevaux, oiseaux, faucons & levriers pour vous ébattre à la chasse des cerfs, biches & sangliers: De plus, je vous ferai Gouverneur de tout mon Domaine, & vous n'aurez jamais aucune nécessité. Gallien répondit; généreux Duc, je vous remercie du bien & de l'honneur que vous me faites; mais s'il

vous plaît, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher Pere Olivier, car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon Pere, qui combat actuellement contre les infidèles. Quand le Duc entendit les paroles du jeune Chevalier, s'aperçut très-bien de son noble courage; il lui dit: Mon enfant, puisqu'ainsi est que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé; mais auparavant je vais vous faire préparer un équipage des plus magnifiques, je vous donnerai mon haubert, lequel est fort & entier, & qui n'a jamais été faussé par aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; & je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux & riches qui soit; car il y a un Escarboucle devant qui reluit & fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont es environs en sont conduits de nuit comme en plein jour: En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays. Sire, dit Gallien, je vous remercie grandement, car j'espère que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon Pere Olivier; mais puisque vous me donnez votre bon cheval qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manieres de faire; volontiers, dit le Duc: Sachez, dit-il, qu'un mal-honnête homme, ni un poltron ne lui sauroit mettre la bride ni la selle & ne peut monter dessus; alors Gallien dit, je vous prie que je le voie, car si je ne le peut monter il ne me servira de rien; le Duc Regnier appella son Ecuyer, lequel étoit Gentilhomme, il lui dit d'amener son bon cheval Marcepin, & qu'il lui mit la selle & la bride, ce qu'incontinent fut fait; ce cheval étoit si vigoureux qu'on le lioit de trois grosses chaînes de fer & personne ne l'osoit approcher tant il étoit fier: ce cheval fut trouvé aux déserts & fut pris à force machines, puis nourri pendant sept ans de pommes & autres fruits.

CHAPITRE XIX.

Comme Gallien monta dessus Marcepin le bon cheval, puis prit congé du Duc Regnier, & des Princes, Dames & Demoiselles de Gênes.

ON amena devant le Duc Regnier, le bon cheval Marcepin, puis il fut présenté à Gallien: quand Gallien le vit il fut réjoui de voir sa prodigieuse grosseur & sa beauté; aussi-tôt il prit le cheval par la bride sauta dessus fort legerement, puis piqua des éperons, le cheval fit un saut qui surprit tous les Barons, Dames & Demoiselles qui étoient là. Chacun disoit, ce jeune Chevalier est habile, & il paroît qu'il a un merveil-

leux courage, il ressemble à Olivier en toutes manieres. Gallien dit au Duc Regnier, je vous remercie de m'avoir si bien monté; car je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde. Quand Gallien fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée sinon celle que le Roi Hugon lui avoit donnée, laquelle étoit nommée Flamberge: le Duc Regnier lui voulu ceindre & le faire Chevalier, mais Gallien lui dit: Sire, ne vous déplaîse, car j'ai fait vœu que jamais homme ne me ceindra que Charlemagne, duquel j'ai tant oui parler; j'ai entendu dire aussi plusieurs fois que tous les Chevaliers qu'il fait sont tous bons Chevaliers. Le Duc dit, mon fils, je vous trouve bien obstiné pour un jeune homme: il est vrai, dit-il; je vous en demande excuse, mais j'en ai fait serment il y a long-temps. Quand le Duc vit la volonté de Gallien, il lui dit, puisqu'il vous plaît de faire ainsi, j'y consent. Bellande qui étoit là présente, appella Gallien à part & lui donna un Anneau très-précieux, dans lequel il y avoit du sang de St. Etienne, puis lui dit; jamais homme qui portera cet anneau ne sera las ni blessé en bataille, ni son cheval; Gallien le reçut fort honnêtement & la remercia, puis le mit en son doigt; de rechef Bellande lui donna une belle enseigne, & lui donna un autre anneau, disant mon cher neveu, puisque vous voulez partir je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser. Madame, dit Gallien, je ne manquerai pas de lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Gallien eut été l'espace de huit jours avec le Duc Regnier, & qu'il eut été fort honorablement festoyé & qu'on lui eût donné plusieurs beaux présens, il prit congé de toute la Cour: A son départ chacun se mit à pleurer; le Duc appella Gallien & lui dit secrètement, mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir; mais nonobstant je connois le noble courage & la bonne volonté que vous avez de trouver votre Pere, je vous laisse faire; mais mon fils, je veux vous avertir d'une chose, que quand vous serez en Espagne à la Cour de Charlemagne, de ne vous pas fier au Comte Ganelon, car c'est le plus déloyal qui jamais fut au monde, s'il voit que vous soyiez dans les bonnes grâces du Roi, il en fera si envieux qu'il fera en sorte de vous jeter hors de la Cour en vous mettant en mauvaise grace avec le Roi, il est redouté en Cour pour sa grande richesse, il fait souvent disgracier plusieurs Barons & braves Chevaliers, il n'y a personne au monde de plus maître que lui; ainsi gardez-vous donc de lui: Gallien le remercia de cet avis, puis prit congé de lui, de la Duchesse, de Bellande & de tous les Princes, Dames & Demoiselles, & s'en alla en Espagne.

CHAPITRE XX.

Comme Gallien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.

LE noble Gallien chemina tant qu'il arriva dans un bois près d'une riviere auquel il y avoit cinquante larrons, lesquels gardoient le passage. Quand Gallien les aperçut il dit à Girard; celui qui ne fera pas ici son devoir sera réputé poltron, il nous faut écharper tous ces coquins-là, & n'en point laisser en ce pays; Girard lui dit, Gallien mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune & que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs, je vous prie que nous retournions promptement à la Ville, car s'il nous arrivoit quelque déplaisir, j'en serois beaucoup fâché; c'est pourquoi je vous supplie de rechef de ne vous point hazarder ainsi, Gallien entendant les paroles de Girard, lui dit: ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contre eux, & si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que je pourrai attraper: il prit donc son heaume & son haubert, & mit sa lance en l'arrêt, alors Girard lui dit encore: Gallien n'entreprenez point d'aller contre eux, retournons en la Ville & nous ferons bien: Je n'en ferai rien, dit Gallien, j'aimerois mieux être mort qu'il me fût reproché que j'eusse fui devant de pareils scélérats; mais que Dieu me garde Flamberge mon épée que le Roi Hugon me donna, fussent-ils deux mille que je ne reculerois pas. Quand Gallien, Girard & les dix Ecuyers furent armés, les larrons se disoient les uns aux autres, voici un beau jeune homme bien monté qui vient, leur maître dit; j'aurai son cheval devant qu'il soit nuit, ils se mirent au travers le chemin, tellement que nul ne pouvoient passer: Quand Gallien vit cela, il leur dit, canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin? laissez-nous passer, car nous sommes messagers du Roi Charlemagne: alors le maître dit, point de quartier, il faut laisser ici les armes que vous portez & votre cheval, car j'ai grand desir de l'avoir; vous en aurez menti, dit Gallien, vous êtes tous fripons, & je suis surpris de voir le pays de Gènes si rempli de larrons: j'en trouvai hier trente-deux dans un vallon, & j'en trouve encore plus aujourd'hui; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne; les larrons lui dirent, c'est follement dit, vous parlez en jeune homme: Gallien leur répliqua, je suis surpris que tous beaux hommes bienfaits comme vous êtes s'amusaient au brigandage, & d'arrêter ainsi les passans: ils lui dirent, tu ne fais ce que tu dis, car les gens de ce pays sont de cette nature, or fini tes discours & descend promptement de ce cheval où tu es monté. Quand Gallien les

entendit ainsi parler, il piqua son cheval & mit la lance en l'arrêt, puis s'appa le maître des larrons tout au travers du corps & le tua. Girard fut assailli de toutes parts des autres larrons: mais quand Gallien vit qu'ils ne l'avoient point suivis, il retourna promptement en bataille, mais ce fut bien tard, car ses dix Ecuyers étoient déjà tous tués. Quand Gallien les vit, il tira Flamberge, disant: Ah! canailles; vous avez tué mes Ecuyers je vous promets que je vous rendrai la pareille avant qu'il soit nuit. Gallien voyant donc ses dix Ecuyers morts, il eut une si grande douleur qu'il ne savoit ce qu'il devoit faire: nonobstant il prit Flamberge, & vint sur les larrons, & Girard le suivoit, ils s'animerent d'une telle façon, qu'ils sembloient des Lions: Tout ce que Gallien atteignoit il le mettoit incontinent à mort, il fit un si grand carnage que c'étoit pitié de le voir; les uns fuyoient par les bois, les autres se rendoient à merci: Lors Girard dit à Gallien, nous n'avons plus d'Ecuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort: Qui menera maintenant nos sommiers? Gallien dit à Girard, laissons-les courir par les champs, & allons à la poursuite des larrons, j'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît. Aussi-tôt ils piquèrent des éperons & coururent après, ils en trouverent quatre qui étoient cachés derrière un buisson: Quand ils virent Gallien, ils lui crièrent merci à deux genoux, disant: Très-nobles Chevaliers, ayez pitié de nous, en l'honneur de Jesus-Christ. Je suis content, dit Gallien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

Sire, dirent-ils nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous car quelque mal que nous vous ayons fait, nous sommes disposés de bien en faire maintenant. Alors Gallien se prit à rire, & dit à Girard, nous nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveilles de les entendre; mais ce sont humiliations par force qui ne viennent pas de bonne volonté.

CHAPITRE XXI.

Comme Gallien fit mener ses sommiers jusques au Château de Monfiant, par quatre Larrons, lesquels ils fit pendre & étrangler quand ils furent arrivés.

APrès que Gallien eut pris les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étoient errans par les champs, il lia les larrons à chaque sommier, & leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers, il leur ôta leurs bâtons & couteaux, disant il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands & voleurs de chemins; il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plutôt que nous

pourrons & ferons en sorte d'arriver de bonne heure. Suivre, dit Gallien, parbleu vous irez devant ; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez ; car je ne vous quitterai pas de vue. Puis Gallien dit à Girard, voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier. Ils cheminerent tant, qu'environ la nuit ils ariverent en un Château nommé Montfilant ; Quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Gallien envoya chercher la Justice, & fit pendre les voleurs, qui lui dirent : comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers ? Gallien dit, larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eût tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais. Gallien & Girard furent loger à Montfilant en l'Hôtel d'un vaillant homme. Lequel avoit nom Mille. Il avoit une sœur, laquelle se nommoit Sicile, & avoit été mariée à un jeune Chevalier, lequel en son vivant possédoit de grands biens en Provence, en un lieu nommé S. Gile, il mourut à Pinelle, & quand il partit il laissa sa femme grosse d'une fille. Les parens dudit Chevalier disoient qu'elle étoit bâtarde, & que jamais n'hériteroit des biens dudit Chevalier. Quand le souper fut prêt ils entrèrent dans une Salle qui étoit richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle étoit garnie de plusieurs sortes de viandes. Le Seigneur Mille ne pouvoit manger, parcequ'il étoit courroucé pour l'outrage qu'on vouloit faire à sa sœur. Quand Gallien le vit si pensif, & qu'il ne mangeoit point, il lui demanda ce qu'il avoit, & pourquoi il ne mangeoit pas : L'Hôte dit ; certes Chevalier, j'ai des raisons pour cela, & je vais vous les dire. Un Chevalier natif de Provence, vint en ce pays & épousa ma sœur, il ne fut que deux mois avec elle, & puis s'en alla, il la laissa grosse d'une belle fille ; Ce Chevalier est mort, & maintenant ses parens disent quelle est bâtarde, & qu'ils la déshériteront, & ont présenté leur gage par trois fois, ma sœur n'a point trouvé de champion ; je dirai certes la vérité, ma sœur n'étoit que bourgeoise, mais pour sa gracieuse beauté ce Chevalier l'épousa, c'est de quoi les parens sont indignés ; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries, c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé. Mon Hôte, dit Gallien, mangez & réjouissez-vous ; car je vous promets que demain matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites, & lui ferai rendre justice. Alors l'Hôte dit à Gallien : Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent ; Gallien dit, je vous demande une chose principalement, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'Hôte fit préparer une chambre pour Gallien ; on lui mit des draps blancs sentant une odeur merveilleuse, la chambre fut si honnêtement parée parce qu'il n'étoit pas possible de mieux faire : puis l'Hôte s'assit auprès de Gallien, & soupa avec lui. Après souper les tables furent levées, & l'Hôte mena Gallien en sa chambre où il y avoit deux lits, l'un étoit pour Gallien, l'autre pour Girard ; les oreillers étoient de fine soie, les courtines de fin damas, & les couvertures de drap très-cher. Gallien & Girard se couchèrent & dormirent à leur aise jusqu'au matin, puis ils se leverent, & Gallien demanda ses armes lesquels lui furent incontinent apportés par Girard, lequel s'arma promptement : Quand Gallien fut armé il sortit de la chambre pour aller entendre la Messe, avec son Hôte & sa sœur, & se recommanda à Dieu. Après toutes ses Oraisons faites, il appella son Hôte & lui dit : Vous me voyez préparer pour combattre & défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

CHAPITRE XXII.

Comme Gallien joûta contre douze Chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, & comme il les vainquit en champ de bataille devant tous les assistans.

Quand l'Hôte connut la bonne volonté du noble Gallien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisoit, il sortit de l'Eglise & dit à sa sœur : Ma sœur, le Seigneur a envoyé aujourd'hui un noble Chevalier qui m'a promis de prendre votre défense. Quand la Dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze Chevaliers s'armerent, puis quand ils virent Gallien ils commencerent à rire, & aussi-tôt un des Chevaliers se mit en bataille, & Gallien d'autre part ; il demanda le nom au Chevalier, qui lui dit, j'ai nom Antoine de Provence. Gallien lui dit : vous avez tort de disputer le droit de cette Dame ; je suis venu ici pour en prendre le parti : Alors piquerent les éperons de si grand courage, que Gallien perça de sa lance l'écu & le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça aussi au travers le corps & tomba par terre : Gallien dit ; comment, usurpateur, vous voulez avoir la Terre de cete Dame, & de sa fille ; je vous jure que je ne le souffrirai pas ; les autres coururent aux armes pour mettre Gallien à mort ; mais le frere de la Dame fit sonner le tocsin de la Ville sans discontinuer. Aussi-tôt les habitans coururent sur eux : Quand les traîtres virent qu'ils avoient du dessous, ils se mirent à fuir à leur grand déshonneur, incontinent on alla prendre Antoine de Provence. Tous les Seigneurs s'assemblerent pour tenir conseil ; quand ils furent assemblés ils appellerent Gallien, & lui vouloient donner la Demoiselle & toute la Seigneurie, il n'y voulut consentir ; car il avoit intention d'aller à Ron-

cevaux, voir la Cour de Charlemagne, y trouver son Pere Olivier, ainsi que les douze Pairs de France, lesquels attendoient bataille contre le Roi Marfille. De Montfilant il se mit en chemin pour aller en Espagne où étoit Charlemagne, & mena avec lui son conducteur Girard, & tant exploitèrent par leurs journées qu'ils arriverent en Espagne, & y trouverent Charlemagne, ils le connurent à cause de son étendard. Lorsqu'ils arriverent, plusieurs Chevaliers étoient fort en peine de savoir qui étoit ce jeune Chevalier; & disoient les uns aux autres qu'il paroïssoit de grande Famille. Quand Gallien fut près de la tente de Charlemagne, il mit pied à terre & s'en alla à ladite tente où étoit Charlemagne, & quand il le vit il se jeta à ses pieds, le saluant très-humblement.

CHAPITRE XXIII.

Comme Gallien fut fait chevalier par Charlemagne.

LE Chevalier Gallien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le Roi Charlemagne, & le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluoit si respectueusement, il lui demanda d'où il étoit, & qui il cherchoit? Gallien lui répondit: Sire, je suis né à Constantinople, & y ai été élevé, ensuite j'ai passé à Gênes, auquel lieu le Duc Regnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte & le cheval que vous voyez ici: il vouloit aussi ceindre mon épée; mais je le remerciai, espérant de vous que vous me feriez cette grace: C'est pourquoi, Sire, si c'est votre plaisir, vous me la ceindrez, & tant que je vivrai je me tiendrai votre sujet, & vous promets de protéger autant que je pourrai la foi Chrétienne. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fut fort joyeux il lui dit incontinent, qu'il étoit bien juste de le faire Chevalier; puisqu'il avoit tant fait de chemin pour ce sujet. Il fit aussitôt avertir l'Archevêque de Rouen; & lui fit chanter une Messe haute, puis après la Messe chantée; Gallien se mit à genoux devant lui, & Charlemagne lui ceignit l'épée, & lui chassa l'éperon du pied droit, puis l'embrassa ainsi qu'il est d'usage en preil cas, en lui disant: Mon enfant, sois toujours honnête homme, & exerce continuellement la foi catholique; & en quel lieu que tu sois, maintiens toujours le droit & la justice. Alors Gallien le remercia du bien & de l'honneur qu'il lui avoit fait, puis le pria qu'il lui plût de lui dire où étoit Roland & Olivier, car il avoit grand desir de les voir. Charlemagne lui dit qu'ils étoient en Espagne, & combattoient contre les payens. Gallien lui dit plût au Seigneur que je fusse avec eux; car je ferois telle destruction de ces maudits payens, qu'il en seroit memoire à tout jamais. Quand Ganelon qui

étoit avec Charlemagne, ouït ainsi parler Gallien, cela lui déplut il lui dit ainsi: Va te vanter ailleurs, je ne te crois point, car c'est le caractère des Lombards de se vanter ainsi; & incontinent Ganelon commença à saigner du nez, & se pâma de peur que la trahison qu'il avoit faite ne vint à être découverte. Quand Gallien se vit ainsi outragé, il fut si courroucé en son cœur qu'il ne savoit que faire, il dit à Ganelon, vous mentez, traître que vous êtes, je ne suis pas Lombard; il le voulut frapper, mais les parens de Ganelon l'en empêcherent avec Girard le conducteur de Gallien, qui dit à haut voix; point de bruit, car si quelqu'un met la main sur le fils d'Olivier le Marquis, je lui ôterai la vie; il en arrivera ce qu'il pourra, & mit aussitôt la main à l'épée comme vaillant & hardi. Quand Charlemagne apperçut la querelle, & qu'il fut que ce jeune homme étoit le fils d'Olivier, il dit à haute voix, que celui qui auroit l'audace de mettre la main sur Gallien, qu'il le feroit pendre & étrangler; alors les parens de Ganelon ne l'osoient plus approcher, car ils craignoient Charlemagne. Le soir étant venu, les tables furent dressées & on soupa: Quand Charlemagne fut assis il fit venir Gallien auprès de lui, car il savoit bien que si les parens de Ganelon le pouvoient tenir, qu'il lui feroit du déplaisir, après souper chacun s'alla reposer, & Charlemagne eut cette nuit-là un songe merveilleux, car il lui sembloit qu'il étoit en une eau profonde jusques au ventre, & que son neveu Roland & Olivier, étoient tous plongés dans leur sang. Quand le Duc Naimes entendit le songe de Charlemagne; il commença à pleurer tendrement, & dit j'ai peur que dans peu de temps Charlemagne ne soit affligé, & qu'il ne perde la fleur & la noblesse de son Royaume; & quand il eut un peu pensé, il se tourna vers Charlemagne, & lui dit: Mon très-cher Souverain, il me semble qu'il seroit bon que chacun s'armât promptement, & que nous allassions à Roncevaux, car je vous assure qu'avant qu'il soit demain, j'ai peur que Roland, Olivier & les autres Pairs de France ne soient fort embarrassés. Quand le traître de Ganelon entendit ainsi parler le Duc Naimes; il commença à dire, où sont ceux qui oseroient entreprendre d'aller attaquer Roland, Olivier & les autres Pairs de France? ne sont-ils pas vingt mille des meilleurs combattans qui soient en votre Royaume? il disoit tout ceci afin de détourner Charlemagne d'y aller. Hélas! le traître savoit bien la trahison qui devoit arriver, & comme les douze Pairs devoient tous mourir à Roncevaux, & à cause des paroles de Ganelon l'armée de Charlemagne fut détournée d'y aller, nonobstant qu'on y fut allé assez à temps.

CHAPITRE XXIV.

Comme le Roi Marsille mena à Roncevaux quatre cens mille Turcs contre les douze Pairs de France, à cause de la trahison qu'il avoit faite avec Ganelon.

Pendant que Charlemagne & le Duc Naimés étoient à parler des douze Pairs, le traître Ganelon qui les avoit vendus au Roi Marsille, les détournait toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'il avoient reçus. Le Roi Marsille se prépara, & mena avec lui quatre cens mille Payens pour en aller faire l'expédition : ce n'étoit que trop, car les troupes du Roi Charlemagne n'étoient que vingt mille. Hélas ! traître Ganelon ! quel déplaisir t'avoit fait Roland, qui étoit ton bon & loyal ami ? que t'avoit fait le noble Olivier, son compaçon ? que t'a fait le bon Archevêque Turpin & tous les autres ? certes il falloit être aussi méchant que tu l'es pour faire une telle action. O Noble Charlemagne ! si tu eusses su la trahison tu eusses tôt mis remède. Le Roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Roncevaux : Quand Olivier vit tant de payens, il les montra à Roland, & lui dit ; hélas ! mon cher ami, nous pouvons bien connoître maintenant que nous sommes vendus, nous ne sommes que 20000, contre 400000 : je vous prie, sonnez du Cor, afin que votre Oncle Charlemagne vous entende, & qu'il vienne à notre secours. Roland répondit ; je vous prie, prenez courage, car plus je vois venir de payens, & plus le courage me croît, j'ai espérance que mon épée Durandal en mettra aujourd'hui à mort plus de sept mille. Pendant qu'ils parloient, les payens venoient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. Derechef l'Archevêque Turpin & les autres Pairs de France, prièrent Roland qu'il sonnât de son Cor, mais il n'en voulut rien faire, & leur dit : Seigneurs, prenez courage, car je crois que si tous les payens étoient ici aujourd'hui, je les mettrois à mort. Le Roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des Pairs, il apperçut Roland & Olivier, il leur dit à haute voix : Vasseaux, vous me coûtés une grande somme pour la vendition que Ganelon a fait de vous ; mais par mes Dieux aujourd'hui j'en ferai dédommager. Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, & incontinent prit sa lance & Olivier la sienne, & allèrent droit au lieu où étoit Marsille, ils firent tel carnage qu'il n'y avoit payen qui osât se trouver devant eux, tant ils étoient animés. Roland tira Durandal son épée, & dit, ô Durandal, ma bonne épée ! montre aujourd'hui ta vertu ; il frappoit de côté & d'autre, si courageusement, que tout ce qu'il atteignoit ne pouvoit lui résister. Olivier étoit auprès de lui qui frappoit de toute sa force ; enfin c'étoit chose merveil-

leuse à voir. Pensez que les autres Pairs n'en faisoient pas moins, chacun d'eux s'y employoit le mieux qu'il pouvoit, il fut fait telle défaite de Payens à ce premier assaut qu'il en mourut bien treize mille. Roland fit tant qu'il arriva près du Roi Marsille, & aussi-tôt lui porta un coup de son épée Durandal sur son heaume, que le feu en sortit de la force du coup. Quand Marsille se sentit ainsi frappé, il fut grandement irrité, il essaya de frapper Roland, mais il lui para le coup, & lui en porta en même tems un autre, duquel il lui abattit la main gauche ; Quand le Roi Marsille se sentit ainsi blessé, il fit aussi-tôt sonner la retraite, car la nuit approchoit fort. A cette première attaque il mourut bien six mille François, ce qui fit beaucoup de peine à Roland. Quand le soir fut venu, le Roi jura du grand dépit qu'il avoit de ce que Roland lui avoit coupé la main, que le lendemain il meneroit tant de payens, qu'il n'échaperoit pas un Chrétien. Pendant toute la nuit les payens arrivoient de tous côtés, ainsi ils recommencerent la bataille dès le matin si rudement que c'étoit la plus grande pitié du monde. Roland & Olivier faisoient tel abatis de payens, qu'il n'y avoit rien de semblable ; mais il arrivoit tant de payens de toutes pars, qu'il n'étoit pas possible de les nombrer. Et quand Roland vit la grande & innombrable multitude de payens arriver, il dit à Olivier ; hélas ! mon cher ami, comment est-il possible que nous puissions résister contre tant de barbares ; & ainsi qu'il disoit ces paroles, l'Archevêque Turpin arriva avec eux, & leur dit : Hélas ! mes chers freres & amis, il faut prendre courage. Il appella Roland, & lui dit, il me semble qu'il seroit temps à cette heure de sonner de votre Cor, car vous voyez devant vos yeux que des douze Pairs de France, nous ne sommes plus que six, & encore je suis blessé à mort. Quand Roland entendit que des douze ils n'étoient plus que six, il en fut fort affligé, il prit son Cor & le sonna par trois fois si fort, que le son du Cor (par le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux, qu'on l'entendoit de sept lieues, & ledit son alla jusques au camp de Charlemagne. Roland dans le moment apperçut Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles ; il lui dit : Hélas ! Godefroy mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux Sarrazins, & l'allez faire savoir vîtement à mon Oncle Charlemagne, & lui direz l'infortune qui nous est arrivée, & qu'il lui plaise nous donner du secours, ou autrement jamais nous n'échaperons des mains des payens. Godefroy partit aussi-tôt en les recommandant à notre Seigneur. Nous laisserons à parler des douze Pairs qui ne sont plus que six, pour parler de Charlemagne qui est en son camp.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne étant dans son Pavillon avec plusieurs Barons entendit le Cor de Roland qui demandoit secours, & comme Ganelon l'en détournait.

Charlemagne étant en son Pavillon avec plusieurs Barons entendirent le son du Cor de Roland qui étoit très-impétueux, dont ils furent fort étonnés; Charlemagne demanda au Duc Naimés ce qu'il lui en sembloit, il lui répondit: Sire, les Pairs sont en danger; c'est pourquoy si vous me voulez croire, vous ferez partir votre armée pour y aller; car Roland n'a pas accoutumé de sonner du Cor si fortement. Ganelon dit à Charlemagne: Sire, si la chose étoit ainsi, vous en auriez eu des nouvelles. Outre plus ils sont vingt mille, qui valent bien toute l'armée de vos ennemis; Quand tous les payens seroient devant Roland & Olivier, il ne s'en mettroient pas plus en peine, pour moi je crois que Roland est dans le bois près d'ici, où il chasse après quelques bêtes sauvage: Oh! maudit traître & déloyal Ganelon! tu savois bien le contraire de ce tu disois. Oh! Charlemagne, pourquoi le crois-tu, puisque tu connois qu'il n'y a point de sûreté en lui? Gallien étoit toujours auprès de Charlemagne & le pressoit, en disant: Hélas! Sire, ne verrai-je jamais mon Pere Olivier & mon Oncle Roland? certes j'ai grande peur qu'ils n'ayent quelque mauvaise affaire. Plaise à votre Majesté Impériale de me donner congé pour aller au-devant d'eux, car je suis en peine de savoir de leurs nouvelles. Cela fit de la peine à Ganelon, quand il entendit la requête de Gallien il tâcha de l'en détourner, car il avoit peur que si il y alloit qu'il n'aperçût sa trahison. Toutefois Gallien pria tant Charlemagne, qu'il lui donna congé. Il appella Girard & se fit armer sans nul délai, puis monta sur son cheval Marcepin, il le faisoit beau voir. Tous les Barons le bénissoient, & disoient, que c'étoit le plus beau Chevalier que jamais on pût voir. Quand le traître Ganelon connut que Gallien étoit si généreux, il commença à le maudire en son cœur, & dit à Charlemagne: votre Majesté Impériale devroit faire revenir Gallien, & prendrez son cheval pour vous, & lui en donnerez un autre, car je crois qu'au moude il n'y a pas son pareil. Charlemagne répondit, il convient mieux à Gallien qu'à moi; Ganelon disoit tout cela pour détourner le voyage. Gallien vint vers Charlemagne & prit congé de lui, & lui dit: Sire, si vous croyez Ganelon, vous pourrez bien vous en repentir; car je crois fermement qu'il a vendu les douze Pairs de France. A ce discours plusieurs Chevaliers qui étoient en la compagnie furent tous bien étonnés, & aussi-tôt Gallien partit. Le Duc Naimés & plusieurs autres Barons firent tant, que Charlemagne fit

promptement partir son armée, mais c'étoit trop tard, car jamais ne verra nul des Pairs vis. Gallien fit tant de diligence qu'il entra dans le bois auquel il trouva Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles, & alloit avertir Charlemagne de la mauvaise fortune qui étoit arrivée aux douze Pairs. Incontinent que Gallien le vit, il fut à lui & le salua honnêtement, en lui demandant d'où il venoit, & où il alloit. Godefroy lui raconta en bref la trahison que Ganelon leur avoit faite, & le danger où ils étoient. Quand Gallien entendit les paroles de Godefroy, il fut fort courroucé: Godefroy le pria de retourner & qu'il ne fût pas plus avant, parce qu'il y a une si grande multitude de payens, que ce seroit un bonheur s'il en échappoit, qu'il valloit mieux qu'il allât porter cette nouvelle au Roi; car je suis si blessé que je ne peux faire diligence: De laquelle priere Gallien ne voulut rien faire, mais il lui dit que devant qu'il retournât, il auroit son corps blessé de trente plaies, & qu'ainsi vis ou morts, il trouveroit Roland & Olivier son Pere. Quand Godefroy vit qu'il avoit si grand courage, il prit son chemin pour faire son message, & arriva au camp de Charlemagne, où il trouva qu'il se préparoit ainsi que les Barons pour aller à Roncevaux, afin de secourir les Pairs de France.

CHAPITRE XXVI.

Comme Godefroy vint annoncer à Charlemagne la trahison que Ganelon avoit annoncée aux douze Pairs de France; & comme il les vendit au Roi Marfille, & en reçut de grands Trésors.

Après que Godefroy eut laissé Gallien, qui s'en alloit à Roncevaux chercher son Pere Olivier & Roland, il fit si grande diligence qu'il arriva au camp de Charlemagne, lequel se préparoit pour retourner à Roncevaux: Incontinent vint au-devant de Charles, & lui dit, bon Empereur; je vous salue de la part de Roland votre Neveu, Olivier, Turpin & Beranger; lesquels sont à Roncevaux, en grand danger, parce que le traître Ganelon les a trahis, ils vous demandent vîtelement du secours, ou autrement jamais vous ne les verrez; Des douze nous ne sommes plus que six, desquels nous sommes cinq blessés à mort, & afin que vous connoissiez mieux la vérité, regardez, j'ai dix plaies mortelles sur mon corps. Quand Charles entendit qu'ils avoient été trahis, il regarda les plaies de Godefroy, & tomba pâmé à terre comme s'il eût été mort. Quand il fut revenu de sa pamoison, il fit sonner vîtelement la trompette pour aller à leur secours. Ganelon qui étoit là présent, commença à dire à l'Empereur, s'il est vrai ce que Godefroy vous a dit de moi, je veux être écorché tout vis; & afin de vous prouver le contraire, moi-même

j'y veux aller & je me mettrai le premier en la bataille à l'encontre des Sarrafins nos ennemis, & j'en ferai si grand carnage qu'il en sera parlé au temps à venir, car j'ai grande volonté de les réduire. Mais est-il possible que votre Majesté Impériale croie que je l'ai trahie. Vous savez que j'ai de grandes richesses; c'est pourquoi je n'ai pas l'ame assez noire pour faire une pareille action. Alors Charlemagne lui dit, s'il est vrai que vous avez fait cette trahison, je vous jure mon baptême que la mort ne vous peut fuir. Sire, quand vous serez à Roncevaux, Roland ni les autres Pairs ne dirons pas que je suis cause de cette trahison. Charlemagne & ses troupes partirent sans plus séjourner, pour aller au secours des douze Pairs, & mena Ganelon avec lui. On donna à Godefroy de bons médecins & chirurgiens pour guérir ses plaies; mais il étoit si fort blessé, que peu de temps après il mourut, dont ses parens furent bien fâchés. Le traître Ganelon connoissant qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller avec Charlemagne à Roncevaux, & que la trahison seroit découverte, il prit un maréchal & fit ferrer son cheval le devant derrière afin qu'il pût s'échapper plus facilement quand il seroit temps, ils firent grande diligence & arriverent à Roncevaux.

CHAPITRE XXVII.

Comme après que le Noble Gallien eut rencontré Godefroy, il s'en alla à Roncevaux, où il fut attaqué de dix Payens.

Quand Gallien eut pris congé de Godefroy, il prit son chemin droit à Roncevaux croyant trouver Olivier & Roland; mais avant qu'il les pût trouver il eut plusieurs assauts, car incontinent qu'il fut à Roncevaux, il regarda de côté & d'autre, & y voyoit tant de morts que c'étoit une chose épouvantable. Lors dit à Girard; comment est-il possible que je puisse trouver mon Pere Olivier & mon oncle Roland? Hélas je ne fais s'ils sont morts ou vivans, quand même je les verrois je ne les pourrois pas connoître. Et comme il disoit ces paroles il étoit pensif sur l'arçon de sa selle: dans ce moment il vint à lui dix payens qui descendoient d'auprès d'une grande roche, leur maître étoit appelé Martineau, l'un des forts & merveilleux Turcs qui fut en toute la Turquie. Quand Gallien les vit il fut à eux & leur cria à haute voix: Seigneurs, êtes-vous Chrétiens? Alors Martineau répondit, qui que nous soyons, tu es bien hardi d'approcher si près de nous; retire toi d'ici. Quand Gallien l'entendit, il leur dit: Je vous prie ne vous moqué point de moi; dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de Roland & Olivier, s'ils sont morts ou vifs: Martineau lui répondit; Roland est mort; & ajouta

jointé contre Olivier & le perce au travers du corps de cet épieu que je tiens en ma main; outre plus, je vais cherchant leurs têtes pour les porter au Roi Marsille. Gallien fut fort triste de ces paroles, & dit à Martineau tu dis que tu as tué Olivier mon très-noble Pere; il faut que je venge sa mort. Ils mirent leurs lances en l'arrêt & coururent l'un sur l'autre, du coup que Gallien donna à Martineau, il le fit chanceler de dessus son cheval, ils mirent encore l'épée à la main, & se donnerent plusieurs coups; Gallien vouloit sur le champ venger la mort de son Pere, il tira derechef Flamberge son épée, de laquelle il lui donna un si grand coup, qu'il lui fendit la tête dont il tomba mort. Quand les autres payens virent Martineau mort, ils coururent sur Gallien, mais Girard qui étoit-là le défendit. Gallien voyant qu'ils s'efforçoient de lui faire dommage, il se mit dans une telle fureur, qu'il en mit un ou deux tout en pièces.

Quand les Payens virent qu'ils ne pouvoient résister contre Gallien, ils se mirent en fuite, mais ils poursuivirent tant, qu'il en tua quatre: pendant qu'il étoit échauffé à la bataille, quelques payens vinrent sur Girard; & le tuèrent, dont Gallien eut grande douleur. Les payens se mirent incontinent en fuite, & allerent annoncer au Roi Pinard comme Martineau étoit mort.

CHAPITRE XXVIII.

Comme les nouvelles furent apportées au Roi Pinard que son Neveu Martineau avoit été tué en se battant contre Gallien.

Après la défaite de Martineau, trois payens se mirent incontinent en fuite lorsqu'ils virent la vaillance de Gallien, ils furent au Roi Pinard, l'un des merveilleux Turcs qui fut en Turquie, ils lui dirent la mauvaise aventure qui leur étoit arrivée, en lui disant: Faites promptement armer vos gens, car après la roche forte est l'un des merveilleux Chrétiens qui soient en toute la Chrétienté; il est encore jeune homme, mais il a un tel courage, que s'il venoit mille Italiens contre lui il ne s'en mettroit pas plus en peine. Votre neveu & nous, étions à Roncevaux, cherchant le Duc Roland & le Comte Olivier pour porter leurs têtes au Roi Marsille, mais quand ce jeune Chevalier nous aperçut, aussi-tôt est venu droit à nous, & nous demanda si nous étions Payens ou Chrétiens, & si nous pourrions lui dire des nouvelles de Roland & d'Olivier; quand Martineau l'entendit ainsi parler, il se mocqua de lui, lui disant que le Duc Roland étoit mort, & qu'il avoit jointé contre le Comte Olivier. Quand il entendit ainsi parler votre neveu Martineau, il fut si courroucé, qu'il n'est pas possible à l'homme vivant de l'être plus; Aussi-tôt il vint atta-

quer Martineau & lui donna un coup dessus son heaume, & lui fendit la tête jusqu'aux épaules, & nous voyant ce fait, voulant venger la mort dudit Martineau, nous nous mêmes en bataille contre lui, mais tout cela ne servit de rien; car à chaque coup qu'il frappoit ce qu'il atteignoit il le mettoit en pièce, or des dix que nous étions nous n'en sommes échappés que trois. Quand le Roi Pinard entendit dire que son neveu Martineau étoit mort, il leur dit, si mon neveu est mort ça été par son imprudence, il s'est voulu moquer de ce Chevalier, en lui disant qu'il avoit tué son Pere, & l'enfant en a vengé la mort, c'est la raison. Dites-moi donc quelles armes porte ce Chevalier, & quelle enseigne; car j'ai fait serment à nos Dieux, d'avoir raison de cela. Alors les Messagers lui dépeignirent la façon & maniere du Chevalier, lui disant qu'il étoit monté sur l'un des meilleurs chevaux qui soit dans tout le monde. Il porte pendu à son col une Targe en champiffure d'azur, & au milieu de ladite Targe une Croix rouge, laquelle deux Lions rampans tiennent chacun à son côté, cette Targe est faite & composée très-précieusement, toute émaillee de pierres précieuses, à son heaume est attachée une Escarboucle laquelle rend une si merveilleuse clarté, quelle resplandit une demie lieue loin, & rend une aussi grande clarté de nuit comme de jour.

Après que le Roi Pinard eut interrogé les messagers sur les façons & manieres du jeune Gallien, il commença à dire, je vous jure qu'il est du sang du Duc Regnier, c'est pourquoi il est d'une race hardie, car il me souviens de l'avoir vu à Gênes avec le Duc Regnier: Tôt, qu'on m'apporte mes armes; car je me veux aller battre contre lui. Incontinent on les lui apporta, quand il fut prêt il empoigna sa lance & pendit son écu à son col, puis de furie monta à cheval, quand il fut dessus, il appella un de ceux qui lui avoient apportés les nouvelles, & lui dit: Allez donc promptement découvrir où est ce Chevalier: Quand le messager entendit ainsi parler le Roi Pinard: il lui dit; certes, Sire, ne vous déplaîse, car quand je devrois gagner toutes les richesses du monde, je ne me voudrois pas trouver devant ce Chrétien: le Roi fut fort courroucé de cette réponse, & le disgracia sur le champ. De plus, il dit devant tous les assistants qu'il iroit tout seul pour combattre. Le Roi Pinard avoit un neveu qu'on appelloit Corsuble, lequel étoit merveilleux Chevalier, Corsuble, vint au Roi Pinard & lui dit; mon Oncle, je vous prie que j'aie moi-même joûter contre ce Chrétien, car j'ai grand doute qu'il ne vous fasse quelque mal; il est impossible puisqu'il est de la lignée du Duc Regnier, qu'il ne soit vaillant. Alors le Roi Pinard se courrouça contre Corsuble son neveu, parcequ'il vantoit sa force & méprisoit celle du Roi Pinard: Il dit donc à son neveu, ne plaîse à nos Dieux qu'il me soit reproché que

je sois de petite force, & je vous promets que je me battrai aujourd'hui avec lui si je le peux trouver. Il commanda qu'on lui apportât d'un onguent qui est d'une telle vertu que quand on s'en frotte le corps & tous les membres, on a la peau aussi dure que l'acier, & n'y a ferrement au monde qui puisse mordre dessus.

Quand le Roi Pinard fut oingt de cet onguent il s'arma le mieux qu'il lui fut possible, puis quand il fut prêt monta à cheval promptement, car il avoit grande volonté de trouver Gallien pour combattre contre lui. Le Roi étant prêt de partir appella tous ses Barons, & leur dit à haute voix: Seigneurs, je m'en vais pour combattre ce Chrétien; c'est pourquoi je vous prie que personne ne me suive, car j'ai espérance qu'aujourd'hui je vous l'amenerai vif ou mort, vous dites qu'il est si fort & si vaillant; mais vous verrez qu'avant qu'il soit nuit il aura trouvé plus fort que lui. Mais on dit un commun proverbe, que qui croit battre est souvent battu, ainsi arriva-t-il au Roi Pinard, car il se promettoit la victoire sûre mais tout fut autrement, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme le Roi Pinard s'en alla en une profonde vallée où il trouva Gallien qui dormoit, & comme son cheval Marcepin l'éveilla en frappant du pied quand il vit venir le Roi Pinard.

LE Roi Pinard prit congé de tous ses gens, puis marcha tant qu'il arriva en une profonde vallée en laquelle étoit Gallien qui reposoit, il avoit passé son bras dans la bride de son cheval. Quand Pinard l'aperçut, il le connut bien aux marques qu'on lui avoit désignées. Marcepin voyant son Maître qui dormoit, & aussi connoissant (par le vouloir de Dieu) que Pinard étoit son adversaire, il frappa du pied droit un si grand coup que Gallien fut étonné, il regarda à côté de lui & vit Pinard qui venoit droit à lui à toute bride, dont Gallien n'eut aucunement peur, quoiqu'il fut désarmé. Quand le Roi Pinard fut près de Gallien, il lui cria à haute voix: Chevalier, tu périras aujourd'hui de ma main, mais je ne te toucherai pas que tu ne sois armé en guerre; je te remercie, dit Gallien, car je prierois tes Dieux qu'il te rendent la pareille, mais ils n'ont aucun pouvoir. Quand Pinard entendit ces paroles, il en fut courroucé. Gallien s'arma donc promptement, puis monta sur Marcepin: Pinard lui demanda s'il étoit de Gênes, & d'où il venoit; Gallien lui dit que non, & qu'il venoit du Camp de Charlemagne pour venger la mort des douze Pairs de France. Quand Pinard l'entendit ainsi parler, il cria à haute voix: Chrétien, montre toi tel que tu es car aujourd'hui

je te rendrai au Roi Marsille, vis ou mort. Gallien fut courroucé d'ouïr telles paroles, & dit à Pinard : Payen tu te pourrois bien tromper. Ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent des deux, & se donnerent plusieurs coups, mais Pinard avoit la peau aussi dure que le fer de la lance de Gallien, car il lui donna plusieurs coups sans pouvoir la percer. Alors Pinard dit à Gallien ; tu as un noble courage : Je te prie derechef de me dire si tu es du sang du Duc Regnier le hardi.

Quand Gallien entendit que le Roi Pinard vouloit savoir d'où il étoit, il lui dit : payen, il n'est pas temps de parler de cela ; mais il faut voir qui aura la victoire, Pinard fut encore plus surpris du grand courage de Gallien, ils se donnoient de grands coups de sabre, tellement que Pinard abattit l'Escarboucle du heaume de Gallien. Quand Gallien sentit le coup il fut irrité, & de sa Flamberge donna un tel coup à Pinard sur l'épaule, qu'il lui coupa toute sa cuirasse, mais il ne put entamer la chair. Gallien fut bien étonné de ce qu'il ne pouvoit faire sang au payen, & dit : Oh ! Flamberge ma bonne épée, d'où procède que vous ne pouvez entrer dans la chair de ce payen, Pinard entendant ces paroles, lui dit ; François, tu pourras connoître tantôt ce que je suis ; pense & crois fermement que tu ne pourras pas faire sang ; car quand tu frapperois sur moi de ton épée dix jours entiers, & que je fusse tout nud, tu ne me saurois faire aucun mal ; crois qu'hier je terrassai Roland de dessus son cheval, puis j'allai jouter contre le Comte Olivier, auquel je coupai la tête. Et si de plus, j'ai fait mourir de cette épée plus de cinq cens Chrétiens : C'est pourquoi tu peux croire que c'est fait de toi.

CHAPITRE XXX.

Comme Gallien abattit Pinard par terre, & coupa la moitié du col de son cheval, & aussi comme Gallien tua Bruselle, & donna son cheval à Pinard.

Quand Gallien eut entendu les paroles du Roi Pinard, il lui dit : Payen, crois certainement qu'hier je trouvai un vaillant, comme tu le fais, & si pourtant je le mis à raison, toi qui crois me faire peur de ton langage, je te montrerai ce que je fais faire. Quand Pinard entendit ainsi parler Gallien, il dit, défens-toi donc à cette heure, & te garde bien de moi. A cette parole ils vinrent l'un contre l'autre ; Pinard crut fapper Gallien sur le heaume, mais il para le coup, après qu'il l'eut paré, il donna de sa Flamberge un tel coup à Pinard, qu'il le jeta par terre, & tomba la moitié du col de son cheval, quand Gallien le vit ainsi tomber, il lui dit ; payen, tu as vu ce que mon épée fait faire.

Quand Pinard entendit parler Gallien de la sorte, il lui dit, si je suis à terre sans cheval crois-tu m'avoir vaincu ? ne fais-tu pas bien que ce matin quand je suis arrivé vers toi que tu dormois, & que je t'eusse ôté la tête de dessus les épaules si j'eusse voulu ? tu dis vrai, dit Gallien, aussi tu peux t'assurer que je ne te toucherai pas que tu ne sois monté à cheval comme moi. Au moment qu'ils parloient ensemble, Gallien regarda derrière lui & aperçut un payen, qu'on appelloit Bruselle, qui étoit neveu de Pinard : Bruselle étoit embusqué là auprès, afin que si Gallien eut pris Pinard, il fut venu & l'eût secouru. Aussi-tôt que Gallien l'aperçut il piqua son cheval Marcepin & l'approcha, disant : Payen, allons vite-met les armes en main : Gallien & Bruselle mirent donc leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent des éperons pour venir l'un contre l'autre & se portèrent de grands coups ; mais Gallien les frappa de si grande force qu'il lui passa sa lance au travers du corps, dont il tomba mort. Gallien prit le cheval de Bruselle, & le mena à Pinard en lui disant, tu m'as fait un plaisir & moi je t'en fais un autre en te donnant ce cheval. Alors Pinard lui dit, je ne te remercie pas car le cheval est à mon neveu que tu viens de tuer ; mais je fais vœu à mes Dieux, qu'avant que je parte d'ici, je t'ôterai la tête de dessus les épaules. Gallien dit au payen, montre à ton tour ce que tu fais faire, & ne te vante point tant : ils recommencerent leur bataille plus fort que devant : Gallien frappoit sur Pinard courageusement, & Pinard frappoit sur Gallien de telle façon qu'il lui abattit un sourcil de l'œil, dont le sang couloit fortement : Pinard qui avoit grande joie d'avoir fait un tel coup, dit à Gallien, que te semble-t-il de mon épée ? tu n'as jamais trouvé un tel barbier ; quand Gallien vit railerie de Pinard, il pria notre Seigneur qu'il lui plût être à son secours. Après qu'il eut fait son oraison, il reprit Flamberge son épée & en donna grands coups à Pinard, qu'il emporta la manche de sa cuirasse, & coupa la boucle de dessus, de façon qu'il lui mit le bras nud ; puis derechef il frappa sur la chair nue, mais l'épée redondit, dont Gallien fut fort étonné, puis dit à Pinard ? ah ! Payen, que maudit soit ton cuir tant il est dur ; car je crois que le marbre ni le diamant ne l'est pas plus. Pinard & Gallien frappaient l'un sur l'autre de furieux coups ; mais ils ne pouvoient se rien faire. Quand Pinard vit que Gallien approchoit, il vint à lui & lui dit ; si tu veux nous ferons une trêve pour jusqu'au jour, car tu vois que la nuit s'approche, de plus je suis si las que je ne peux plus soutenir, & demain nous reviendrons achever notre bataille, Gallien en fut content ; car il étoit aussi fort fatigué, il lui dit qu'il lui donnoit congé pour jusqu'au lendemain matin mais, que pour lui il se tiendrait là, & qu'il n'avoit ni faim ni soif ; mais qu'il étoit bien fâché

pour son cheval qui n'avoit ni foin ni avoine. Pinard lui dit : Chrétien, si tu veux venir avec moi, je te jure foi & loyauté, que je tiendrai bien à honneur que tu vienne dans ma Tente, ton cheval aura du foin & de l'avoine en abondance, & je te promets que nul payen ne te fera aucun déplaisir. Après que Gallien eut entendu son discours, il lui dit : payen, me puis-je bien fier en toi? Oui, dit Pinard, en foi de Chevalier : Alors Gallien consentit d'aller avec lui, il le mena en sa Tente, & le régala toute la nuit fort honorablement, Gallien en fut très-content, car le payen lui tint sa parole.

CHAPITRE XXXI.

Comme Gallien vint le lendemain matin heurter à la porte du Roi Pinard, en lui disant qu'il se levât, & qu'il étoit temps de conter avec son Hôte, & comme en s'en retournant au champ de bataille il rencontra quatre Tarcs, dont il en tua trois.

LE Roi Pinard sur la foi du Roi, mena Gallien loger avec lui en sa Tente, lorsqu'ils furent arrivés, les payens accouroient au-devant d'eux, croyant qu'il amenât Gallien prisonnier; ils lui demandèrent comment il avoit pris ce Chrétien : à ces paroles il répondit, qu'il ne l'avoit point pris, car c'est le meilleur Chevalier que jamais porta armes. Incontinent Pinard ordonna qu'on traitât Gallien comme sa propre personne, & son cheval Marcepin comme les siens : Les palfreniers prirent aussi-tôt ledit cheval & le pansèrent comme il leur avoit été ordonné. Ensuite Corfuble mena Gallien dans la Tente de Pinard, puis se désarma pour prendre sa réfection, le souper fut très-promptement servi; car Pinard, se piquoit d'honneur de bien régaler Gallien, chacun prit sa réfection selon son appétit, après souper ils divisèrent leurs faits, ainsi que des assauts qu'ils avoient faits l'un contre l'autre en se combattant : le Roi Pinard fit apporter ses armes & montra à Gallien comme il les lui avoit brisées. Quand Gallien les vit il dit au Roi Pinard, je ne suis pas armurier pour me faire voir vos armes, si je les ai gâtées je ne peux pas les raccommoder : Je te prie, fais moi bonne chère, seulement comme tu me l'as promis. Le Roi Pinard lui dit : Chevalier; ne vous fâchez point si je vous parle de mes armes; car naturellement la chose qui touche au cœur ne se peut si-tôt oublier. En outre, je suis surpris comment vous avez pu faire pour me briser mes armes qui sont si fortes, je n'ai jamais trouvé votre semblable : Après plusieurs discours, le Roi Pinard commanda à son neveu Corfuble qu'il allât faire préparer un lit magnifique pour Gallien, afin qu'il pût bien reposer. Cela étant fait, Pinard dit à

Gallien qu'il se pouvoit aller reposer quand il lui plairoit, ce qu'il accepta sur le champ. Corfuble conduisit Gallien dans ladite chambre, où il se coucha & dormit à son aise. Le lendemain matin Gallien se leva & appella Corfuble, il le pria humblement de lui aider à s'armer, & il le fit volontiers; comme il l'armoit il le pria d'éprouver leur force ensemble, ce que Gallien lui octroya. Corfuble, lui dit-il, quand toi & moi éprouverons notre force ensemble, pour le plaisir que tu me fais je t'en rendrai un autre; car je te promets que si je t'atteins de mon épée Flamberge, je t'oterai la tête de dessus les épaules; à qui Corfuble répondit, on verra qui aura la victoire : Gallien fit amener son cheval & monta dessus, il prit sa lance en main, puis alla heurter deux ou trois coups à la porte de Pinard, & lui dit, levez-vous, trop dormir; allons achever notre bataille. Aussi-tôt Pinard se leva & fit préparer ses armes : Gallien se mit toujours en chemin, étant arrivé près d'un bois, il trouva quatre Turcs messagers du Roi Marsille; Gallien prit sa lance & leur passa au travers le corps, à l'exception du quatrième qui prit la fuite, & alla vers Pinard lui dire : Sire, nous étions quatre messagers qui vous apportoit des Lettres du Roi Marsille, mais un Chrétien en a tué trois, & moi je me suis échappé du mieux qu'il m'a été possible. Quand Pinard l'entendit, il dit, c'est le Chevalier qui a couché ici, qui est le plus vaillant du monde. Il se fit armer promptement pour l'aller trouver. Quand Gallien le vit il lui dit, vous avez long-tems pris votre repos; ceux qui ont envie de faire une grande journée ne doivent pas tant dormir. Pinard dit, j'étois si las de la bataille que nous fîmes hier, que je ne pouvois m'éveiller, j'ai encore les yeux tout endormis. Gallien lui dit, allons, payen, il nous faut recommencer, peu m'importe si vous êtes endormi, car je vous éveillerai bien : Le Roi Pinard entendant cela se mit en champ de bataille, & incontinent mirent leurs lances devant eux, puis piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre & se rencontrèrent de telle façon, que les fers & les fusts de leurs lances sautèrent en l'air; après cela ils prirent leurs épées & s'en donnerent de rudes coups, mais ils ne se purent rien faire. Gallien ayant volonté de mettre fin à la bataille, leva son épée Flamberge, de telle façon, & en donna au Roi Pinard un tel coup dessus son heaume que la coëffe ni le cercle ne servirent de rien; car il le mit en pièces, & le coup glissa sur l'épaule droite qui la lui mit à découvert. Quand Gallien eut fait ce coup il crut avoir mis fin à la bataille; mais il fut étonné lorsqu'il vit qu'il ne l'avoit point blessé, il leva derechef son épée & le frappa sur les bras nud, mais l'épée n'entroit point & rebroussoit : Quand Gallien vit que son épée ne pouvoit entamer la chair du Roi Pinard, il fut encore plus surpris que devant, car il ne sa-

voit pas que ledit Roi avoit oint son corps d'un onguent qui le rendoit invulnérable ; mais il s'étonnoit grandement d'où procédoit qu'il ne pouvoit faire sang au payen , & qu'il mettoit en pièce sa cuirasse qui étoit de fer. Ainsi comme le Roi Pinard combattoit, il y avoit trente payens qui s'étoient embusqués au plus près de l'endroit de la bataille, lesquels quand ils virent que Gallien eut fait ce coup, ils commencèrent à courir sur lui pour le mettre à mort ; mais Gallien les voyant venir dit au Roi Pinard : Comment payen veux-tu ainsi user de trahison contre moi ? est-ce la foi que tu m'as promise ? j'avois confiance en ta promesse, mais je vois bien maintenant que tu es un fourbe ; car tu as fait venir ici ces payens pour me vaincre & dommager mon corps, cela ne procède pas d'un noble courage, mais d'un lâche ; j'ai cru à ta parole & je ne t'ai pas cru capable de me trahir de la manière ; mais pour cela je ne me déconforte point, je promets que quand je t'aurai vaincu que si je les rencontre, je les payerai de telle façon que jamais ils ne s'embusqueront pour faire trahison ; quand Pinard entendit Gallien, & qu'il vit les trente payens, il les fit retourner d'où ils étoient venus, car il se croyoit assez fort pour le vaincre lui seul.

CHAPITRE XXXII.

Comme Gallien combattoit le Roi Pinard avec un gros bâton, dont il l'abattit par terre lui & son cheval, puis le jeta dans la rivière.

Gallien & le Roi Pinard recommencerent leur bataille plus fort que devant, & le Roi Pinard frappa Gallien si rudement dessus son heaume, qu'il lui en emporta une grande partie ; quand Gallien sentit le coup, il en fut fort courroucé, il appointa Flamberge droit à la gorge du Roi Pinard ; car elle étoit toute nue ; mais il ne put le blesser aucunement, dont il fut fort étonné. Il leva les yeux au Ciel, & dit : Jésus ! fils du Dieu vivant, consolateur de ceux qui vous prient de tout leur cœur, je vous supplie par votre bénite Passion, laquelle vous avez voulu souffrir pour nous en l'arbre de la Croix, pour nous racheter, des peines de l'enfer, qu'il vous plaise me faire connoître comme je pourrai vaincre ce payen. Après qu'il eut fait sa prière, ils se mirent derechef en bataille, mais telle chose que Gallien fit, il ne le put blesser ni endommager : Le Roi Pinard vit le courage de Gallien, & lui dit Chrétien, pense-tu à cause que j'ai la chair nue que tu me pourras blesser ? Tu te trompes, & tu peux connoître qu'aujourd'hui je te ferai comme j'ai fait au Comte Olivier, auquel j'ai passé mon épée au travers du corps ; Gallien l'entendant parler de la manière, se mit dans une grande fureur contre lui, & par le vouloir de Dieu il s'imagina que puisqu'il ne pouvoit blesser Pinard

avec

avec son épée, qu'il lui falloit prendre un gros bâton pour combattre contre lui. Il demanda permission au Roi Pinard de descendre de dessus son cheval, faisant feinte que les sangles étoient détachées, ce que Pinard lui accorda ; aussi-tôt que Gallien eut mis pied à terre il ôta ses éperons, puis déceignit son épée & la pendit à l'arçon de la selle, dans le moment il aperçut dans un buisson un gros bâton de Nefflier, il le coupa & alla droit au Roi Pinard, lequel croyoit que Gallien vouloit se rendre à lui, mais c'étoit bien le contraire ; car Gallien vint au Roi Pinard, & lui dit : Allons, payen, je veux essayer ce bâton sur ton corps, il faut finir ta vie par quelque endroit, incontinent le Roi Pinard qui étoit à cheval vint à toute bride sur Gallien, il leva son épée croyant l'en frapper ; mais Gallien leva son bâton, & en donna un tel coup au Roi Pinard dessus le poignet qu'il lui fit tomber son épée, puis il lui en donna un autre coup sur la tête, dont il le jeta par terre, puis se jeta sur lui & lui donna tant de coups de bâton, que le sang lui sortoit de toutes parts : Après que Gallien l'eut battu de cette façon, & qu'il ne remuoit plus ni pieds ni jambes, il le prit par les cheveux & le traîna dans la rivière qui étoit proche de là.

CHAPITRE XXXIII.

Comme après que Gallien eut vaincu le Roi Pinard & qu'il l'eut jetté dans la rivière, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués pour venger la mort du Roi Pinard.

Après que Gallien eut vaincu le Roi Pinard & qu'il l'eut jetté dans la rivière, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués dans un bois, croyant venger la mort dudit Pinard : Quand Gallien les aperçut, il monta aussi-tôt dessus son cheval, il n'y fut pas plutôt monté qu'il fut environné de tous côtés de ces trente payens qui l'attaquerent rudement ; mais Gallien se défendoit avec un merveilleux courage, car de son bâton il jettoit par terre tout ce qu'il pouvoit attraper. Comme il se combattoit vaillamment avec son bâton, il y en eut un qui le coupa en deux, ce qui chagrina fort Gallien, car il pensoit que ces maudits payens eussent la chair aussi dure que celle de Pinard ; mais comme il n'eut plus de bâton pour combattre ses ennemis, il tira Flamberge son épée, & en donna de si grands coups à un des payens qu'il le tua. Quand Gallien vit qu'ils n'avoient pas la peau dure, il fut bien joyeux ; il prit courage, & se mit si avant dans la bataille contre lesdits payens qu'il les tailla tous en pièces. Derechef il en sortit dix autres du bois, lesquels se vinrent incontinent jeter de tous côtés sur Gallien ; il sembloit vérita-

H

blement qu'ils le vouloient confondre; mais quand il les vit il se prit à dire, je vois bien maintenant qu'aujourd'hui sera la fin de ma vie; je ne verrai jamais Constantinople, ni ma Mere, ce qui m'afflige beaucoup: Hélas! mon Pere Olivier, & vous mon Oncle Roland, je m'étois mis en campagne suivant l'ordre de ma Mere, pour vous chercher & avoir de vos nouvelles, mais je vois bien qu'il me faut mourir sans avoir cette consolation, si le noble Empereur Charlemagne ne me donne un prompt secours; car autrement c'est fait de moi. Et nonobstant tous les regrets il se défendoit fort vaillamment, car le courage lui venoit quand il pensoit à toutes ces choses.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin, Richard, Salomon & Beranger se mirent derriere une roche pour se sauver, & comme ils vinrent au secours de Gallien.

Après que le Roi Marsille eut défait les douze Pairs, dont il n'en restoit plus que six, lesquels ils croyoit morts; incontinent il fit sonner ses Cors & Buccines, & fit lever les Tentes & Pavillons, puis se mit en marche pour s'en retourner. Le noble Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin, Richard, Salomon & Beranger se cachèrent derriere une grosse roche pour panser les plaies de ceux qui avoient été blessés. Pensez le chagrin où ils étoient alors: Comme ils étoient après à se soulager, ils entendirent la voix de Gallien qui les regrettoit, & ainsi comme ils regardoient de côté & d'autre, ils apperçurent que Gallien étoit environné de toutes parts de Turcs & payens, lesquels lui lançoient des darts & de grands coups d'épieux pointus. Quand Olivier apperçut l'outrage que l'on faisoit à Gallien, l'amour naturel le contraignit de lui donner secours, & dit: Ha! Roland, Mon cher ami, n'entendez-vous pas les regrets que fait ce jeune Chevalier, lequel se combat contre les Turcs? ne voyez-vous pas le courage qu'il a? car s'il vouloit s'enfuir tous ces payens ne seroient pas capables de le retenir; certes ce nous seroit une grande honte si nous le laissions mourir ainsi sans lui donner secours, je vous promets que je suis délibéré de lui aller aider, je crois que vous me seconderez. Quand Roland entendit le grand courage d'Olivier, tout blessé qu'il étoit en plusieurs parties de son corps, il lui dit, Hélas! mon très-cher & loyal ami, comment vous est-il possible de porter vos armes, puisque votre noble corps est si navré de toutes parts? Olivier lui dit, je vous prie de me laisser aller, j'ai confiance en Dieu, j'espère encore lui donner secours; Et tous les autres Pairs à son imitation en di-

rent autant. Roland les arma le mieux qu'il put, puis leur aida à monter à cheval, & chacun prit son épée; le noble Roland monta sur Valentin son bon cheval, puis tira Durandal son épée & se mit le premier en chemin & les autres le suivirent. Quand Gallien les apperçut, & qu'il vit les Croix rouge briller, son cœur fut joyeux, il commença par dire: O! Jesus-Christ, Rédempteur de tout le monde, aujourd'hui je ne compte rien sur ma vie, mais faites que je puisse voir auparavant de mourir, le Duc Roland & mon Pere Olivier, de qui j'ai tant oui parler: Enfin disant ces paroles ou semblables il frappoit toujours sur les payens; Roland donna au premier qu'il rencontra un tel coup qu'il le fendit en deux, au second il lui abattit le bras droit, & au troisième il lui ôta la tête de dessus les épaules. Le Comte Olivier faisoit de son côté un pareil carnage. Des trente payens qui avoient attaqué Gallien il s'en sauva très-peu: Et de ceux qui restèrent il y en eut un qui assura Roland que c'étoit le traître Ganelon qui les avoit vendus au Roi Marsille moyennant de grands trésors; puis quand le payen eut dit cela, il se sauva à toute bride pour aller annoncer au Roi Marsille que Roland & Olivier étoient encore en vie, & que le Roi Pinard avoit été tué par un jeune Chevalier nommé Gallien.

CHAPITRE XXXV.

Comme les nouvelles furent apportées au Roi Marsille que Roland & Olivier étoient encore en vie, & comme le Roi Marsille envoya trente mille Turcs pour les combattre.

Quand le Roi Marsille entendit les nouvelles que Roland & Olivier étoient encore existans, il fut bien étonné & commença à dire en cette maniere: Et comment! je croyois qu'ils fussent morts depuis hier; incontinent il fit monter à cheval trente mille payens, lesquels vinrent promptement à Roncevaux où étoient les six Pairs de France, ils se mirent en champ de bataille les uns contre les autres. Le noble Roland & le Comte Olivier faisoient un tel carnage que c'étoit merveilles de les voir, & aussi le jeune Chevalier Gallien faisoit de grands exploits, les payens fuyoient tous devant lui; dans ce sanglant combat il y resta plus de deux mille Turcs sur la place. Un maudit payen qui étoit là, voyant la bravoure que faisoient les six Pairs contre les Turcs, jeta son épieu de toute sa force, dont il blessa beaucoup Olivier; quand il se sentit blessé il courut sur lui avec Haute-claire son épée & en frappa rudement ce payen, mais il ne put l'endommager, car son épée rebrousoit contre la peau de ce barbare: Quand il vit que son épée n'avoit point

de puissance, il commença à dire : O Rédempteur de tout le monde ! ayez pitié du reste de la noblesse Chrétienne ; protégez-nous, s'il vous plaît, dans ce péril, contre les ennemis de votre saint Nom. O Haute-claire mon épée, j'ai vu que quand vous aviez mille payens devant vous à combattre, que c'étoit peu de chose pour vous, & maintenant vous ne pouvez avoir victoire d'un seul : Olivier voyant qu'il étoit blessé, fut s'appuyer contre une roche qui étoit près de lui. Le payen qui l'avoit ainsi blessé le voyant dans la défaillance, fut droit à lui, pour lui couper la tête, afin de la porter au Roi Marfille ; mais Gallien voyant l'audace de ce Turc, lui cria ; demeure-là, maudit payen, laisse ce généreux Chrétien, car tu le vas frapper lorsque tu vois bien qu'il n'a plus ni force ni vertu, mais viens plutôt à moi & nous combattons ensemble. Quand le payen l'entendit il fut droit à lui & s'entreprirent l'un & l'autre ; mais Gallien donna un tel coup au payen qu'il lui fendit la tête. Quand Olivier vit que Gallien avoit vengé ce que lui avoit fait ledit payen, il en fut joyeux, & dit : O mon Dieu ! faites-moi la grace de connoître ce généreux Chevalier ; car il semble que l'épée qu'il porte est celle du Roi Hugon, dont je manquai d'avoir la tête tranchée à l'occasion de la belle Jaqueline, à qui j'avois promis foi & loyauté de mariage.

En disant ces paroles il arriva un espion payen qui venoit d'espier l'armée de Charlemagne, qui s'approchoit de Roncevaux ; il cria à haute voix : Seigneurs Payens, je viens de la découvrir, où j'ai aperçu l'armée de Charlemagne qui vient en grande diligence, elle n'est pas à plus d'une lieue d'ici, il y a bien cent mille combattans ; croyez-moi, fuyez promptement à l'armée de Marfille : Quand ils entendirent ces nouvelles ils prirent aussi-tôt la fuite ; car ils ne jugerent pas à propos d'attendre l'arrivée de Charlemagne. Roland & Gallien leur firent la conduite à grands coups de sabre jusqu'au camp du Roi Marfille : Etant de retour, Olivier admiroit la générosité du jeune Chevalier, & il prit de-là occasion de lui dire ; je vous prie, dites-moi qui vous a donné cette bonne épée, car certes vous en faites bon usage : Gallien lui fit un récit comme le Roi Hugon lui avoit donnée, & comme il étoit fils du comte Olivier, qui l'avoit engendré à Constantinople avec la fille du Roi Hugon, nommée Jaqueline, & qu'il s'étoit mis en campagne pour le chercher ; que sa Mere Jaqueline & lui avoient soufferts plusieurs mauvais traitemens de leurs parens, que peu de temps après sa naissance on lui avoit donné le nom de Gallien.

Quand Olivier eut entendu tout ce récit, il connut aisément que ledit Gallien étoit son fils, incontinent les larmes lui sortirent des yeux, & aussi-tôt il se jeta au col de Gallien, lui disant ; ô mon cher enfant !

plein de noblesse & de courage en tous faits ; crois fermement que je suis ton Pere, le Comte Olivier, qui au retour de Jérusalem je passai à Constantinople avec Charlemagne ; là, je fis connoissance avec Jaqueline, elle me donna son amour pour la promesse que je lui fis de l'épouser, & voilà comme je vous ai engendré, vous pouvez être sûr de ce que je vous dis : en disant cela il pleuroit amèrement, en songeant au passé ; de plus, il ne pouvoit presque plus se soutenir, car il perdoit son sang de tous côtés ; Gallien le descendit de dessus son cheval le plus doucement qu'il put, & le coucha à terre, puis dit ô terrible mort ! épargne mon Pere Olivier : Hélas ! que dira ma mere quand elle saura la mort d'une personne pour qui elle a toujours eu une tendre amitié : O Charlemagne ! fleur de la Chevalerie, que tu auras le cœur marri quand tu apprendras la mort d'un si vaillant Chevalier ; en disant cela il regarda Olivier, à qui les larmes sortoient des yeux comme des fontaines, il n'y eût cœur qui n'en eût été touché.

CHAPITRE XXXVI.

Comme le Comte Olivier reconnu Gallien son fils, & comme il l'appella son cher ami Roland, pour lui dire que le jeune Chevalier Gallien étoit son fils, ensuite de quoi il rendit l'ame à notre Seigneur Jesus-Christ.

Vous pouvez croire la joie qu'eut Olivier de la connoissance de Gallien son fils, & comme Olivier étoit couché entre les bras de son fils, il appella son ami Roland, lui dit ; je sens bien que ma fin est proche ; mais je dois bien louer notre Seigneur, des bonnes nouvelles qu'il m'a envoyées. Croyez, mon cher ami, lui dit-il, que ce jeune Chevalier que vous voyez est mon fils, & par conséquent votre neveu ; j'en ai engendré avec la belle Jaqueline, fille du Roi Hugon de Constantinople, dans le temps que nous revenions de Jérusalem avec notre bon Empereur Charlemagne, & le lendemain que nous bouleversâmes la grande salle du Roi Hugon, je vous le recommande ; car dans peu de temps je rendrai l'esprit. Quand Roland entendit ainsi parler Olivier, le cœur lui soupira tendrement, & en pleurant il embrassa Gallien qui avoit les larmes aux yeux, puis il prit un anneau qu'il avoit au doigt, & le donna à Roland, disant je vous salue de la part de Bellande, qui me charge de vous donner cet anneau. Quand Roland entendit des nouvelles de sa chere amie, le cœur lui tressailli de joie, & il dit à Olivier ; j'ai le bonheur d'apprendre par votre fils des nouvelles de ma chere Bellande.

Peu de tems après Olivier jeta un grand soupir, disant : Dieu Tout-puissant, faites-moi miséricorde, & ayez pitié de ma pauvre ame.

Après que le Comte Olivier eut achevé son Oraison, il leva les yeux au Ciel mit ses bras en croix, puis rendit l'esprit à notre Seigneur; Roland qui étoit là, voyant mourir son cher ami, commença à pleurer amèrement celui qui avoit été le fléau des Infidèles, & le zélé protecteur de la Religion Catholique. Gallien étoit encore dans une plus grande tristesse, il embrassoit son Pere, & fondoit en larmes, disant ainsi: O cruelle mort! pourquoi m'as-tu si-tôt enlevé mon Pere? lui qui étoit le réconfort des Chrétiens & l'aumônier des pauvres: Hélas! que dira ma Mere quand elle saura sa mort; certes elle mourra aussi de déplaisir. Et comme le jeune Chevalier étoit dans ses cuisans regrets sur la mort d'Olivier son Pere, l'Archévêque Turpin arriva qui avoit la moitié de la tête emportée, il dit à Roland, mon doux ami venez-moi aider, s'il vous plaît: Roland & Gallien le voyant dans ce triste équipage, coururent aussi-tôt à lui & le descendirent de dessus son cheval, puis le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent; quand ils lui ôtèrent son casque de la tête incontinent le sang & la cervelle tombèrent à terre du coup qu'il avoit reçu. Ils le couchèrent auprès d'Olivier, quand il fut là, il dit Seigneurs, il nous faut prendre en patience ce fâcheux contre-tems; car je suis sûr & certain que le Seigneur nous donnera récompense. Alors connoissant qu'il étoit près de mourir, il fit sa priere à notre Seigneur, en disant: O! Pere Eternel qui êtes dans le Ciel, ayez pitié des douze Pairs de France, lesquels ont toujours voulu exalter la sainte Foi Catholique: En disant ces paroles il trépassa. Quand Roland vit le bon Archevêque Turpin mort, il se mit à pleurer en disant Ah! noble Charlemagne, que tu perds aujourd'hui un noble Chevalier! certes c'étoit le diamant Sacerdotal, le miroir Pastral, le Soleil Ecclésiastique, & le véritable défenseur de la Religion Catholique.

CHAPITRE XXXVII.

Comme Roland & Gallien furent mettre plusieurs Turcs à mort.

Gallien se retira à l'écart vers une roche, où il vit six payens qui les épioient, il le vint aussi-tôt dire à Roland. Ils monterent à cheval dans le moment & coururent sur les payens: Gallien alloit au devant & Roland ensuite. Le premier payen qu'il rencontra il le tua; il poursuivit le second & lui en fit la même chose: Roland frappoit de Durandal son épée de telle force, que tout ce qu'il atteignoit il le mettoit à mort; de six payens il n'en échappa qu'un qui prit la fuite, & Gallien le poursuivait si rapidement qu'il sembloit la foudre: Le payen ne se retournoit aucunement. Quand Gallien vit qu'il fuyoit toujours, il frappa sur lui si fort

que Flamberge son épée se rompit en deux, quand il la vit ainsi rompue, il en fut si fort chagrin, & dit, un malheur ne vient jamais seul. Dans le moment il regarda par terre, & y aperçut une belle lance; il descendit de dessus Marcepin pour l'aller prendre, puis il remonta vite à cheval, courut après la payen, l'en frappa un tel coup qu'il le tua. Après avoir eu fait ce coup Gallien regarda derrière lui, croyant que Roland le suivoit, mais il ne le vit point, il commença à blâmer Roland, & dit ainsi, Mon oncle, ce n'est pas là la foi que vous avez promise à mon Pere; mais Gallien avoit tort de lui faire ce reproche, car son cheval étoit tué sous lui, & aussi voyant que des douze Pairs de France il n'y en avoit plus que lui, il tomba dans une grande foiblesse, qu'à peine se pouvoit-il soutenir; Roland prit Durandal en main, & en la regardant il pleuroit, disant: O! Durandal, ma bonne épée, hélas! il faut qu'aujourd'hui vous soyiez séparé d'avec moi: O! Réparatrice de la sainte Foi Catholique: Oh! ennemie mortelle des Infidèles, je prie le Rédempteur Jesus que nul ne te puisse posséder, s'il n'a intention d'augmenter la Foi.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Roland étant ainsi dans la défaillance, voulut rompre son épée contre une roche, mais il fendit la susdite roche, & comme Gallien tua le Payen.

Après que le noble Roland eut fait plusieurs regrets à son épée, il vit une roche auprès de lui, & croyant rompre son épée il en fappa contre ladite roche trois coups, mais au dernier coup qu'il donna, il fendit la roche en deux. Quand Roland vit qu'il n'avoit point endommagé son épée & qu'il ne la pouvoit casser, il eut grand déplaisir; car il appréhendoit qu'elle ne tombât entre les mains des payens, il la jeta dans la rivière, puis fit sa priere au Seigneur. Gallien poursuivit le payen jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort, il retourna au lieu où étoit Roland & trouva que son cheval étoit mort sous lui. Quand Gallien vit que Roland étoit si mal fortuné, il en eut grand chagrin, & dit à Roland; la fortune nous est bien contraire aujourd'hui, puisque vous avez perdu le meilleur cheval qui fût sur terre, & rompu votre épée; mais il nous faut prendre patience. Et ainsi que Gallien parloit à Roland, incontinent le noble Duc changea de couleur & étoit à deux doigts de la mort: quand Gallien vit que Roland approchoit de sa fin, il le pria de lui donner Durandal son épée, Roland lui dit, vous avez trop tardé à parler, car je l'ai jetée dans ce ruisseau que vous voyez, & aussi-tôt Gallien descendit de dessus son cheval & entra dans ce ruisseau, pour chercher l'épée, mais il ne la

rouva point, car ce ruisseau étoit si rempli du sang des morts qui étoient là, que l'aspect en étoit effrayant: Gallien sortit hors du ruisseau, & retourna vers Roland lequel étoit couché à terre priant notre Seigneur de lui donner une heureuse fin, & après sa mort, son saint Paradis; de plus il dit: Oh! Seigneur; je vous prie de protéger mon oncle Charlemagne & Gallien, afin qu'il puissent venger la mort des Barons de France. Hélas! mon Dieu, vous savez que je ne meurt que par les coups que j'ai reçus, mais je meurs dans la foi Chrétienne, où il vous a plu que je naisse, ayez pitié mon Dieu, de tous ceux qui sont morts pour la même cause: Incontinent que le noble Roland eut achevé son oraison, il fit le signe de la croix joignant les mains vers le Ciel, & rendit l'esprit à notre Seigneur. Quand Gallien vit Roland mort, il étoit dans une grande tristesse, il prit le corps & le fut mettre au milieu d'Olivier & de l'Archevêque Turpin, lesquels étoient étendus sur la terre contre une roche: quand Gallien vit qu'il étoit demeuré tout seul, & qu'il n'avoit point d'armes pour se défendre, il alla au côté de son pere & prit son épée, puis dit; ô bonne épée! ennemie mortelle des payens, je te prie qu'avant que je meure tu m'aides à venger la mort de mon Pere, & des nobles Pairs de France. Puis il mit l'épée à son côté, ensuite prit l'écu de son Pere, & le mit devant lui. Quand il fut adoublé il garda les morts toute la nuit à Roncevaux, afin que les bêtes sauvages ne les prissent, & quand il fut pour regarder, il aperçut les chevaux des trépassés qui traînoient les rênes de leurs brides, il leur alla ôter, afin qu'ils pussent pâturer l'herbe pour leur nourriture.

CHAPITRE XXXIX.

Comme Gallien tua un payen qui venoit chercher l'épée de Roland, & comment il vainquit le Griffon.

ENVIRON la minuit, Gallien fut accablé de sommeil à cause du travail qu'il avoit fait, il se coucha auprès de son pere & s'endormit, aussi-tôt qu'il fut endormi il vint un payen au lieu où étoient couchés Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin & Gallien, lequel cherchoit leur épée, il vint à Roland & le tournoit & retournoit croyant trouver Durandal, son épée, il n'avoit garde de la trouver, car il l'avoit jetée dans un ruisseau, comme il est dit ci-devant. Quand le payen vit qu'il ne la trouvoit point, cela lui fit de la peine. Dans ce moment Gallien s'éveilla & lui dit, que fais-tu-là? Le payen lui dit je cherche l'épée de Roland pour la porter au Roi Marfille; car il m'a promis de me donner la terre d'Oger le Danois si je la lui porte, & la nièce du Roi Pinard. Quand

il entendit ainsi parler le payen, il commença à rire de sa folie, & lui dit; va, Durandale est perdue, mais tu lui porteras celle d'Olivier, qui vaut son pesant d'or: Gallien mit promptement la main à Hauteclaire, & en donna un tel coup au payen sur la tête qu'il lui fendit jusques aux dents, puis lui dit en se moquant de lui; aujourd'hui tu m'aideras à garder mes parens. Gallien jura que toute la nuit il ne dormiroit du grand déplaisir qu'il avoit de ce que le payen cherchoit Durandale, il regarda de côté & vit un arbre qui étoit près de lui, il s'en alla appuyer contre; il regarda de côté & d'autre, aussi-tôt il vit venir un grand griffon qui se disposoit pour emporter le corps du noble Baron à ses petits griffons, mais Gallien voyant cela, commença par l'injurier, lui disant: ô maudit animal! pourquoi n'as-tu pas pris ta réfection aux corps de ces malheureux payens, plutôt que de la venir prendre sur les corps de ces nobles François qui sont Chrétiens? il reprenoit le griffon comme s'il eut eu l'entendement humain; il lui donna un tel coup qu'il lui abattit la tête, puis lui en porta un second dont il lui coupa une patte. Quand il eut vaincu le griffon, il passa le temps jusqu'au jour à le regarder.

CHAPITRE XL.

Comme Charlemagne arriva à Roncevaux, croyant donner secours aux douze Pairs, & comme il les trouva morts, dont il manqua mourir de chagrin, & fit à ce sujet plusieurs lamentations.

LORSQUE le Roi Charlemagne eut oui les nouvelles que Godefroy de Bouillon lui apportoit, il fit mettre ses gens en marche, afin de secourir les Pairs qui étoient en danger; mais lorsqu'il arriva à Roncevaux, il fut bien étonné quand il aperçut tant de morts de côté & d'autre, il manqua de s'évanouir, & dit; hélas! qui me pourra dire des nouvelles de mon neveu Roland & des autres Pairs de France: Mais je crois qu'ils sont tous morts. Incontinent les Barons, Gentilshommes & autres gens de la suite reconnurent de leurs parens qu'ils trouverent morts dont ils pleuroient amèrement; il n'y a langue humaine qui puisse raconter leurs regrets. Ainsi que Charlemagne crioit à haute voix: Roland, où êtes-vous? Gallien qui étoit à quelques distances de là, entendit le bruit qu'il faisoit, il crut que c'étoit les payens qui venoient, & cherchoient les Pairs de France, & qu'ils vouloient emmener les corps en leurs pays. Aussi-tôt il monta sur Marcepin, & pendit à son col l'écu de son Pere, lequel étoit pesant, puis il prit un pieu & incontinent alla droit où il entendoit le bruit, mais quand il vit la Croix flamboyer, il reconnut que

c'étoit les François; il fut droit à eux, & vint au lieu où étoit Charlemagne, qui reçut avec plaisir le salut de Gallien, & étant passionné de savoir des nouvelles de son neveu Roland, d'Olivier & des douze autres Pairs. A cette demande Gallien répondit: Noble Empereur, ne vous affligez point, mais prenez en gré cette mauvaise aventure; car je vous dirai que Roland est mort, ainsi que mon pere Olivier & de tous les François, il n'est demeuré que moi seul. Quand Charlemagne entendit que son neveu Roland, Olivier & tous les Pairs de France étoient morts il commença à faire des cris & lamentations si pitoyables, qu'il n'est pas possible de les pouvoir exprimer. Il rompit son harnois, il se tiroit les cheveux du grand deuil qu'il avoit en son cœur, personne ne le pouvoit consoler, & de la grande douleur qu'il avoit il se pâma plusieurs fois. Après que le noble Charlemagne fut revenu de sa pamoison, il fit appeler Gallien, & lui dit: Chevalier, je te supplie au nom du Sauveur & Rédempteur Jesus-Christ, que si tu fais le lieu où est le corps de mon neveu Roland, d'Olivier & des autres Pairs, que tu me les montre, afin que je fasse sépulturer leurs nobles corps comme il leur appartient. Gallien lui dit: qu'il le feroit très-volontiers, & qu'il savoit bien où ils étoient. Incontinent il le mena où étoit l'avant-garde auprès d'une roche, & là étoient les nobles corps couchés les uns près des autres. Or, pensez quels pleurs & gémissemens furent faits, & principalement de Charlemagne, quand il vit son neveu étendu mort sur l'herbe, ayant les bras en croix; figurez-vous quelle douleur son cœur enduroit, vû & considérant qu'il voit son propre sang répandu en la personne de son neveu: & aussi qu'il connoissoit que toute la fleur de la noblesse de France étoit perdue: étant en cette douleur & tristesse il commença par crier à haute voix, disant piteusement: Oh! fleur de la Chevalerie, le plus noble des nobles, le plus beau & le plus hardi de tous les vivans! Toi, qui étoit le protecteur de la Chrétienté! Toi, qui étoit l'ennemi mortel des Infidèles! Enfin, toi qui étoit le refuge des pauvres: Hélas! cruelle mort! quel déplaisir t'avoit fait ce noble corps qui aimoit tant l'accroissement de la foi Chrétienne? En disant ces paroles ou d'autres semblables, il fut embrasser son neveu Roland.



CHAPITRE XLI.

Après que Charlemagne eut fait plusieurs lamentations sur la mort de Roland son Neveu, le traître Ganelon s'approcha & vint embrasser le Noble Roland, faisant feinte d'être fâché de sa mort, afin que sa trahison ne parût point.

SI-tôt que Gallien eut montré à Charlemagne Roland & les autres Pairs de France, le traître Ganelon se jeta sur le corps de Roland pour l'embrasser, faisant feinte d'être fâché de sa mort, mais il ne le faisoit qu'afin qu'on ne s'aperçût de sa trahison; il affecta plusieurs regrets & lamentations en apparence, & disoit: O maudits Mécréans! que vous avoit fait mon loyal ami Roland, qui étoit si bien-faisant à tout le monde; hélas! si j'eusse su cette mauvaise fortune, je me serois fait mettre en mille pièces pour le garantir de la mort; hélas! j'ai perdu le meilleur ami que j'eusse en ce monde, & disant ces paroles il faisoit semblant de déchirer ses habits; mais le traître disoit en son cœur: Plût à Dieu, que les payens t'eussent écorché tout vif, puis après pendu comme un larron. Charlemagne pensoit à le voir qu'il en étoit véritablement fâché. Tous les Princes & Barons étoient étonnés des regrets que faisoit le traître Ganelon. Gallien voyant sa dissimulation, commença à dire à haute voix: Sire Empereur, qu'attendez-vous tant? que ne faites-vous mourir ce traître? ne connoissez-vous pas que tout ce qu'il fait, ce n'est que par grimaces? croyez qu'il a vendu les douze Paires au Roi Marsille, & qu'il en a reçu de grands trésors: Je vous jure que si vous n'en faites justice, moi-même je lui ôterai la tête de dessus les épaules. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fit prendre le traître Ganelon, mais il ne le voulut pas faire mourir sur l'heure; & dit, qu'il le feroit punir selon son crime, il le fit mettre en garde, mais nonobstant il trouva moyen & façon d'échapper; car il avoit fait ferrer son cheval le devant derrière, & par cette ruse il évita la mort, mais par la suite il fit une pauvre fin, comme il en sera parlé ci-après. Charlemagne regrettoit toujours son neveu & les autres Barons & principalement Gallien, qui pleuroit amèrement la mort de son pere Olivier. Charlemagne lui dit: Très-cher Chevalier, je vous prie de laisser votre deuil, car vos pleurs ni les miennes ne recouvreront notre perte; mais s'il plaît à Dieu, je ferai faire un Monastere de S. Marcel, auquel je fonderai cent Moines, lesquels prieront Dieu tous les jours pour leurs ames, & les y ferai tous enterrer honorablement, ainsi qu'il convient à leur rang. Il fit prendre les corps des Barons, & les fit embaumer, ensuite on fit leurs obseques comme il est de coutume en pareil cas.

Incontinent que Charlemagne eut fait enterrer les corps des douze Pairs, il se mit en chemin pour retourner en France, il appella Gallien & lui dit: Chevalier, si vous voulez venir avec moi en France, je vous donnerai des terres, & vous ferai principal Gouverneur de tout mon Royaume. A cette proposition Gallien répondit respectueusement, en disant: Sire Empereur, Dieu vous rende le bien que vous me présentez. Je vous prie de m'excuser, car j'ai fait vœu à Dieu que jamais je ne cesserai de poursuivre les Payens jusqu'à ce que j'aye vengé la mort de mon Pere, & qu'à Belligant je n'aye tranché la tête, & mis le Roi Marseille aux abois: Pour ce sujet, je vous prie, faites-moi donner tant de gens, afin que je puisse passer en Espagne. Incontinent qu'il eut prononcé ces paroles, vinrent Hernaud de Bellande, Girard de Vienne, qui lui présenterent chacun trois mille hommes, en lui disant, nous vous faisons serment que jamais nous ne vous délaisserons; Gallien les remercia grandement. Charlemagne faisoit toujours de grandes pleurs & gémissements pour son neveu Roland & pour les autres Pairs. Gallien lui dit: Sire, il me semble qu'un homme sage comme vous, voyant qu'il ne peut recouvrer sa perte, ne doit pas ainsi se déconforter, mais il doit prendre courage, & remercier Dieu de la mauvaise fortune comme de la bonne: croyez, Sire, que notre Seigneur vous fera meilleur gré de venger la mort de ces nobles Barons, que de pleurer davantage. Incontinent Charlemagne fit préparer dix mille hommes, lesquels il donna à Gallien avec une somme d'argent, puis aussi-tôt Gallien prit congé de l'Empereur pour poursuivre les Payens.

CHAPITRE XLII.

Comme Gallien prit congé de Charlemagne, puis alla en Espagne, accompagné de deux de ses oncles Girard & Hernaud, pour trouver le Roi Marseille.

Gallien prit congé de Charlemagne, & le remercia honnêtement des trésors qu'il lui avoit donnés; mais avant le départ, Girard le Viennois avec ses deux fils, Beuves & Savary, & le hardi combattant Hernaud de Bellande lui promirent sur leur foi, que tant qu'ils vivoient, ils lui donneroient secours; ils menerent avec eux dix mille Chevaliers bons combattans, lesquels lui promirent aussi fidélité: Gallien fit préparer son bagage, puis monta dessus Marcepin son bon cheval, il pendit à son col l'écu de son pere Olivier, puis tira son épée Haute-claire & baïsa trois fois la Croix, en priant notre Seigneur de lui faire la grace de venger la mort de son Pere, de Roland & des autres Pairs, puis dit: Haute-claire, bonne épée, je suis indigne de te porter, je te prie

qu'avant que tu sois séparée de moi, que tu accroisses la foi Chrétienne; comme tu fis étant entre les mains de mon Pere Olivier: puis la baïsa de-rechef, & la mit au fourreau. Girard & Hernaud voyant le zèle de Gallien, étoient surpris de sa prudence & hardiesse, ils l'embrasserent en lui disant: Neveu, nous avons espérance en Jesus-Christ & à vous; nous espérons venger la mort de nos parens. Incontinent il fit sonner les trompettes & buccines, puis marcherent droit vers l'Espagne. Alors la Cour de Charlemagne fut en grande tristesse pour le départ de Gallien, qui fit si prompte diligence, qu'il bien-tôt il arriva devant Montfuseau, une des belles Villes d'Espagne, fermée de murailles qui avoient trois toises d'épaisseur, dans icelle étoit la belle Guinarde, fille du Roi Marseille, & nièce de Belligant: Elle étoit accompagnée de plusieurs payens qui la gardoient jour & nuit. Après que Gallien fut entré en Espagne, & qu'il se vit près de Montfuseau, il haussa son heaume & montra les forteresses à Girard de Vienne & à Hernaud de Bellande, puis leur dit: Seigneurs, que vous semble-t-il de cette Ville? Certes, dit Girard, il me paroît que c'est chose impossible de la prendre; or prenons courage, dit Gallien, je vous assure que si vous me voulez croire, qu'en peu de temps nous la prendrons; mais il faut premièrement ranger nos troupes en bon ordre, car nous sommes peu de gens. Gallien ordonna cinq attaques, desquelles il commanda la premiere qui étoit de trois mille hommes, la seconde attaque fut commandée par Girard de Vienne, avec trois autres mille hommes, la troisieme fut commandée par Hernaud de Bellande, & mena avec lui deux mille hommes, la quatrieme & la cinquieme furent commandées par Beuves & Savary, avec chacun mille hommes. Après que Gallien eut ordonné ces attaques, & que chacun fut à cheval la lance en main, Gallien regarda à côté d'un petit bois, & y vit cinq mille Sarrasins que Belligant envoyoit au Roi Marseille pour aller attaquer Charlemagne qui s'en retournoit. Le Commandant de ces Sarrasins s'appelloit Mauprin, Gallien le montra à Girard & à Hernaud, leur disant, mes Oncles; regardez combien de gens voilà près de ce bois, je veux savoir tout-à-l'heure qui ils sont. Aussi-tôt il monta dessus Marcepin, & courut droit à eux, il les trouva qu'ils faisoient halte & dînoient. Gallien fit signal à ses gens & leur dit: Seigneurs, qui aura appétit mange; il nous faut fondre sur ces Sarrasins, & ne les point épargner. Quand Gallien eut donné courage à ses gens, il se mit en bataille & étoit merveille de le voir. Girard & Hernaud firent aussi tel carnage que la terre étoit couverte de corps morts des Sarrasins, il n'en échappa point, excepté Mauprin qui s'enfuyoit parmi le bois; mais Gallien le poursuivit si rapidement qu'il l'atteignit & lui dit: Payen,

ce fera honte à toi si tu te laisses tuer en t'enfuyant. Quand Mauprin ouït ainsi parler Gallien, il lui dit : Chrétien tu es bien hardi de me poursuivre tout seul ? car je te jure mon Dieu Mahon, que je te présenterai au Roi Marsille. Et après plusieurs paroles dites, ils commencèrent à piquer leurs chevaux & mirent leurs lances en l'arrêt, puis se donnerent de tels coups que les deux champions chancelerent long-temps sur leurs chevaux, & du coup que Mauprin donna à Gallien, sa lance se brisa, & les morceaux sauterent en l'air par pièces. Mais Gallien revint dessus & le frappa de telle façon qu'il le fit tomber de dessus son cheval, puis il tira son épée Haute-claire & lui voulut couper la tête. Quand le payen se vit ainsi abattu il demanda quartier, & le pria de lui sauver la vie : Gallien dit, je le ferai volontiers, car je suis tout humain ; mais ne retombe plus entre mes mains. Mauprin lui promit de lui révéler des secrets qui seroient bons : Et pendant que les deux champions se combattoient ainsi, Girard & Hernaud, Beuves & Savary prirent leur réfection de la viande que les Sarrafins avoient apportées pour eux.

CHAPITRE XLIII.

Comme Gallien prit Mauprin qui s'enfuyoit ; & comment Mauprin lui promit de lui montrer des choses, dont il lui en viendrait grand profit.

PAyen, dit Gallien ; si tu me révéles quelque chose d'avantageux pour moi, je ne te ferai nul mal. Alors Mauprin lui dit, regardez ; voilà un château le plus fort du monde, il y a des vivres pour deux ans. Guinarde fille du Roi Marsille est dedans, je vous en ferai être le Maître-gouverneur, & me ferai baptiser. Gallien lui dit, & moi je vous ferai Général de mon armée. Mauprin lui promit la foi, puis Gallien le mena parmi le bois où étoient ses gens, lesquels il trouva prenant leur réfection des vivres aux Sarrafins qu'ils avoient occis.

Quand Savary vit Gallien qui amenoit Mauprin, il commença à crier à haute voix ; où menez-vous ce Sarrafin ? il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. N'ayez peur, dit Gallien, il m'a promis la foi qu'il me feroit entrer dans ce château que vous voyez : il y a des vivres pour deux ans, & la belle fille du Roi Marsille est dedans. Ma foi, dit Savary ; ce n'est que pour sauver sa vie qu'il vous a dit cela, bien fol qui se fieroit en lui. Savary appella Mauprin & lui dit, ne me déguise point ton nom, ni d'où tu es. Mauprin dit, je suis Turc d'origine, il y a plus de dix ans que je crois en votre Dieu, je ne suis pas baptisé, mais j'ai grande volonté de l'être. Pendant que Savary parloit à Mauprin, Gallien regarda du côté de Montfufseau où il vit une clarté qu'à peine en pouvoit-il supporter l'éclat.

CHAPITRE XLIV.

Comme Mauprin montra à Gallien le Château de Montfufseau, & lui fit un récit de la beauté de Guinarde, fille du Roi Marsille

Après que Gallien eut vu cette clarté, il appella Mauprin & lui demanda ce que c'étoit qui rendoit une si grande clarté dans ledit château, Mauprin lui dit, c'est une Escarboucle qui est posée sur un petit pilier d'or sur le gros donjon du Château, ladite Escarboucle vaut plusieurs millions. Quand Gallien entendit cela il fut bien joyeux, il dit à ses oncles : Seigneurs, prenons courage, tâchons de prendre ce Château ; car si nous le pouvons prendre cela nous fera honneur, si nous le prenons, comme je l'espere, je vous assure que je ne le donnerois pas pour tout l'or du monde, & aussi pour la belle fille du Roi Marsille, je suis résolu de ne point partir d'ici que le Château ne soit conquis. A quoi ils consentirent tous, & lui promirent de se battre en braves. Mauprin dit : Seigneurs, ne pensez pas que vous le preniez par force ; car quand toute l'armée de Charlemagne seroit devant, vous ne le prendriez pas en deux ans. Gallien lui dit, ami, dis-nous donc comment nous le pourrions prendre : Mauprin dit, il y a un petit bois près du Château, vous y laisserez vos troupes embusquées, & nous irons à la porte du Château avec quarante de vos plus généreux soldats, & quand je serai près de la porte, j'appellerai le portier en grec, il entendra que c'est moi, je lui dirai aussi-tôt qu'il m'ouvre la porte, que Belligant m'envoie vers Guinarde lui faire un message ; & quand vous verrez la porte ouverte vous sonnerez de votre Cor pour donner le signal à vos troupes d'avancer diligemment. Alors Savary étoit-là, qui écoutoit tout cela, il commença à rougir, & dit ; malheureux qui se fiera en toi : Gallien dit, je m'y fie bien moi, car il m'a promis la foi. Savary dit de rechef, je ne m'y fierois non plus qu'à un chien ; Gallien dit, & moi j'ai bonne opinion de lui : Il se mit donc en marche pour aller au Château, il ordonna ses gens & les embusqua dans ledit bois, avec ordre de venir à lui quand il sonneroit son Cor. Alors Gallien dit à Mauprin, ami, allons faire notre entreprise ; volontiers, dit Mauprin. Il fut droit à la porte du Château, & aussi-tôt il appella le portier en grec, & lui dit d'ouvrir, qu'il étoit Messager de Belligant, & qu'il apportoit des Lettres à la belle Guinarde sa nièce, & qu'il lui amenoit quarante des meilleurs Chevaliers, que Belligant lui envoyoit pour la garder des François. Le portier dit, très-volontiers, mais que les quarante Chevaliers n'entretoient pas jusqu'à ce qu'il eut porté les Lettres à la belle Guinarde, c'est pourquoi Mauprin resta à la porte avec les François.

CHAPITRE XLV.

Comme Gallien entra dans le Château de Montfufeu, avec tous ses gens, & comme il trouva la belle Guinarde dans sa Chambre.

DUrgrand (c'étoit le nom du Portier) annonça à Guinarde comme Belligant lui envoyoit quarante des plus forts Chevaliers qu'il eût pour sa garde. Quand elle ouit ces nouvelles, elle commanda que les portes furent ouvertes, & qu'on les fit entrer. Le portier fit diligemment ce que Guinarde lui avoit commandé : Aussi-tôt que les portes furent ouvertes, Gallien entra le premier, & ensuite son escorte de quarante hommes, puis il sonna de son Cor, & tous ceux qui étoient embusqués dans le bois accoururent à la porte du Château, & entrèrent aussi dedans. L'alarme fut incontinent dans ledit Château, Gallien sacageoit tous les payens qui se présentoient à lui ; il monta droit à la chambre de la belle Guinarde, où il trouva des payens qui jouoient aux échecs, lesquels étoient tous vêtus de peaux de Martres. Quand Gallien les vit, il tira haute-claire son épée, & en frappa de toutes parts sur les payens, qui prirent aussi-tôt la fuite. Girard & Hernaud n'en faisoient pas moins : Beuves & Savary étoient aux basse-cours pour empêcher qu'il n'échappât personne dudit Château ; plusieurs des payens se jettoient des fenêtres en bas, croyant sauver leur vie ; les autres se jettoient dans les fossés, & se tuoient avant qu'ils fussent au fond. La belle Guinarde voyant la défaite de ses gens, elle appella incontinent Mauprin, & lui dit, pourquoi m'avez-vous ainsi trahie ? Il répondit, je n'ai pas pu faire autrement : Il y a quelques jours que je menois cinq mille Turcs que votre oncle Belligant envoyoit au Roi Marseille votre Pere ; mais si-tôt que nous fumes embusqués dans un bois pour prendre notre réfection ; le jeune Chevalier Gallien vint sur nous avec ses troupes & mit les cinq mille hommes à mort ; & me croyant sauver la vie, je me mis en fuite ; mais il me poursuivit si vivement qu'il me fut force de me rendre à lui, car il me vouloit couper la tête : Alors je lui promis que s'il me fauvoit la vie, je le ferois entrer en ce Château, & que je l'en ferois maître & Gouverneur, de plus, que je me ferois baptiser & croirois en son Dieu. C'est pourquoi, Madame, j'aime beaucoup mieux que tous les payens soient morts que moi. Quand Guinarde entendit ainsi parler Mauprin, elle ne fut plus que dire, sinon qu'elle dit à Mauprin ; dites-moi donc le nom de ce Chevalier : Madame, je vous dirai que je l'ai entendu plusieurs fois appeller Gallien ; mais c'est l'un des

des plus vaillans Chevaliers du monde. Aussi-tôt que Guinarde entendit nommer Gallien, elle changea de couleur & dit à Mauprin, c'est le jeune Chevalier de qui j'ai tant oui parler ; c'est lui qui a coupé la tête à Malotru, & qui a jetté mon oncle Pinard dans la rivière, lesquels on tenoit les plus forts de tout le monde ; mais puisqu'il est si puissant, si beau & si vaillant Chevalier, je veux lui donner mon amour, & si de plus je me ferai baptiser & suivrai de bon cœur la loi Chrétienne, laquelle il professe ; car je connois bien maintenant que la nôtre ne vaut rien. Emery qui étoit présent, ayant entendu la volonté de Guinarde, il dit, certes, Madame, bien malheureux seroit l'homme qui refuseroit un si beau don d'une personne pleine de beauté & aussi admirable que vous.

CHAPITRE XLVI.

Comme la belle Guinarde s'étant mise à genoux, salua Gallien humblement, implorant sa clémence, & l'assura qu'elle desiroit se faire Chrétienne.

Guinarde voyant que tout le tumulte étoit apaisé, s'en vint bien courtoisement saluer les Barons, en leur disant : Salut & honneur soit donné aux nobles Chevaliers François. Après les avoir salués, elle commença à dire : Seigneurs, me voilà maintenant sous votre protection, c'est pourquoi je vous prie tous qu'il ne me soit fait aucun mal. Il y a un jeune Chevalier nommé Gallien, lequel je ne vois pas présentement avec vous, je lui voudrois bien parler quand il sera revenu : en disant ces paroles Gallien arriva, qui descendoit de la grosse Tour du Château, il salua Guinarde le plus honorablement qu'il lui fut possible, disant ; je vous salue : belle Guinarde ; elle se jeta à genoux devant Gallien, en lui disant : Chevalier, soyez le bien venu, quoique je ne dois pas être trop joyeuse de vous voir ; car il y a long-temps que vous me coûtez cher & que vous faites du ravage en notre pays, car c'est vous qui avez mis à mort mon propre frere Malotru, mon oncle le Roi Pinard, & plusieurs autres de mes parens & amis, mais il faut oublier tout cela & vous pardonner leur mort.

Gallien la remercia humblement. Puis de rechef Guinarde dit : Chevalier, croyez fermement qu'il y a long-temps que j'ai grand desir de croire en votre Dieu, & de me faire baptiser, c'est pourquoi si vous voulez me promettre foi & loyauté de mariage, je vous donnerai mon amour & vous ferai couronner Roi. Le petit Emery entendant la proposition de Guinarde, dit : Certes, Madame, s'il refusoit le présent que vous lui offrez, je lui conseillerois qu'il allât se rendre moine. Et pendant qu'ils

devisioient, un Turc, étoit caché en un lieu secret pour écouter leur discours, & puis il partit aussi-tôt pour annoncer aux payens tout ce qui étoit arrivé. Incontinent trois mille payens vinrent au secours; mais Durgrand le portier avoit fait abjuration, & lorsqu'il les vit venir il cria à moi Seigneurs François, voici des payens qui viennent au secours, il nous faut défendre: Aussi-tôt que Gallien entendit cela, il mit ses gens en ordre de bataille; il laissa Girard pour garder Guinarde en la grosse Tour, Puis Beuves & Savary pour garder les basses-cours & le Pont-levis: Lui & Hernaud de Bellande sortirent du Château avec la plus grosse partie de leurs troupes; Gallien se mit le premier en marche, & sur la lance en main attaquer lesdits payens, du premier coup il tua leur chef appelé Truffier, l'un des plus forts Turcs qu'on pût trouver dans toute la Turquie; il continua de frapper si fort sur les payens qu'il jettoit tout par terre, hommes & chevaux. Hernaud de Bellande le suivoit de près, & n'en faisoit pas moins: De ces maudits payens qui étoient trois mille, il n'en échappa point. Après cette fameuse victoire, Gallien fit sonner la retraite & retournerent au Château, auquel ils furent bien reçus, & particulièrement Gallien par la belle Guinarde. Ensuite on leur donna un repas splendide & toutes sortes de bons rafraichissemens, & les chevaux furent mis aux écuries & bien pansés. Après que tous les Barons furent rassasiés des bons mets que Guinarde leur avoit fait servir, on prépara ensuite de bons lits pour reposer les nobles Barons François. Nous laisserons à parler de Gallien qui est dans Montfufcau, & nous parlerons de Charlemagne qui étoit à Roncevaux, lequel étoit toujours fort triste de la mort des douze Pairs de France.

CHAPITRE XLVII.

Comme le Roi Marfille mena trente mille Payens à Roncevaux, croyant battre le Roi Charlemagne, & comme ils joutèrent l'un contre l'autre.

Après que Gallien eut pris congé de Charlemagne, le Roi Marfille ouit les nouvelles que ledit Charlemagne étoit venu au secours des douze Pairs, il fit sonner ses Cors & Buccines pour aller à Roncevaux, & y mena avec lui trente mille combattant des meilleurs qu'il pût trouver en son pays, dans l'espérance de mettre à mort les François. Pour cet effet il assembla ses troupes, puis se mit en chemin, & fit si grande diligence qu'il arriva en peu de temps à Roncevaux; & sachant que Charlemagne y étoit, il commença à crier à haute voix: Où es-tu? Charlemagne, vieillard rassoté; laisse tes pleurs & lamentations, & viens te battre

avec moi: que maudit soit l'heure que j'ai connu le traître Ganelon, lequel m'a fait coûter tant d'argent pour la trahison qu'il a faite; car j'en ai la plus grande perte de mon côté, mais pourtant laisse-la les morts & viens parler aux vivans; car j'ai volonté de te mettre aux abois. Le Roi Charlemagne étant en l'avant-garde des douze Pairs, dit: Hélas! neveu Roland, n'entends-tu pas ce faux & déloyal traître qui me menace encore? Charlemagne étoit si transporté, qu'il lui sembloit que Roland le devoit venir secourir, mais il en étoit bien loin de ce qu'il pensoit. Derechef, Marfille appella Charlemagne, disant: Vieillard plein de folies, penfes-tu que les morts te puisse aider? vient-tôt montrer ta puissance. Après ces paroles dites, Charlemagne entra dans son pavillon & se fit armer, puis vêtit un haubert, l'un des plus beaux du monde, il mit son heaume Viennois & commeença à froncer sa face si merveilleusement du déplaisir qu'il avoit, qu'il n'y avoit homme devant lui qui n'eût peur en le regardant; puis il pendit à son col un écu bien pesant, ensuite ceignit son épée Joyeuse, & prit en sa main un épieu carré, puis monta dessus le meilleur cheval qui fût en toute son armée, & le piqua si rudement des éperons, que le cheval fit un saut en l'air d'environ trente pieds de haut, de quoi les Barons furent tous étonnés. Il s'en alla tout droit où étoit Marfille, à qui il donna un si grand coup de son haubert, que son épieu se rompit en pièces. Quand Charlemagne vit que son épieu étoit rompu & qu'il ne l'avoit nullement endommagé, il fut bien courroucé en son cœur: Il mit la main à Joyeuse son épée, & en frappa Marfille dessus son heaume & lui en donna un tel coup que les pierreries & rubis volèrent par terre & le coup descendit dessus son écu qui le mit en deux pièces & lui coupa la main gauche, mais elle étoit de fin acier; car Roland lui avoit coupée celle de chair. Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvoit point le blesser, il leva une seconde fois son épée & lui en donna un si rude coup, qu'il lui coupa une partie de l'épaule. Quand le Roi Marfille se sentit navré, du grand déplaisir qu'il en eut il se laissa tomber de dessus son cheval, & se pâma comme s'il eût été mort: En tombant il fit un cri si terrible & épouvantable, qu'il se fit entendre d'une lieue loin. Aussi-tôt dix mille payens arriverent pour le secourir, lorsqu'ils furent arrivés, il y eut si grande bataille qu'ils tuèrent le cheval de Charlemagne dessous lui; mais Charlemagne se défendoit si merveilleusement & si courageusement, qu'il n'y avoit si fort, ni si puissant payen qui osât approcher de lui, mais non-obstant sa grande & merveilleuse défense, il ne seroit jamais réchappé si ce n'eût été qu'il cria à haute voix, à moi: Il étoit si épouvanté qu'il ne savoit de quel côté tourner, le cri fut entendu de Naimés de Bavière, d'Oger le dannois, lesquels le vinrent secourir; & firent tant que Charle-

magne fut remonté sur un autre cheval : Puis quand il fut remonté il fit tel carnage des payens , que nul n'osoit se trouver devant lui , de ce premier assaut moururent bien mille payens. Quand le Roi Marsille se vit ainsi battu , il sonna du Cor , & aussi-tôt arriverent vingt mille Chevaliers payens , auquel Marsille dit : Seigneurs , vous voyez comme ce vieillard nous a battu , il faut tâcher de le mettre à mort & ses gens , autrement ce seroit honte à nous ; car nous sommes deux fois plus qu'ils ne sont : Cela dit , Marsille frappa sur un François , & le fendit jusqu'aux épaules , & tomba mort. Charlemagne voyant le coup qu'avoit fait Marsille , fut bien courroucé ; il vint droit à un payen qui tenoit un épieu , il lui arracha des mains & vint à Marsille & se donnerent de rudes coups , mais ils ne se blessèrent point. L'épieu de Charles se cassa en deux , dont il fut fort fâché , il tira promptement Joyeuse , & en donna un tel coup à Marsille , qu'il lui abattit l'oreille & une partie de la joue ; De ce coup Marsille tomba par terre : Charlemagne lui vouloit couper la tête , mais il fut promptement secouru & remonté. Incontinent Marsille fit sonner la retraite & se mit en fuite.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Belligant alla à Roncevaux accompagné de plusieurs Rois Turcs , croyant vaincre Charlemagne.

Belligant étant assuré du malheur de son frere , le Roi Marsille , il dit qu'il mettroit Charlemagne à mort. Alors il appella dix des plus riches & grands Seigneurs du pays , & leur dit : Seigneurs , j'ai ici mon trésor , dont j'ai grande peur de le perdre , c'est pourquoi je vous prie de le mener à Monfufeu , ce fort Château que vous voyez ici devant , car j'ai de grandes richesses ; & si d'aventure je le perdois , je serois ruiné à jamais. Vous direz à ma nièce Guinarde , qu'elle me le fasse mettre dans la plus forte Tour , jusqu'à ce que je sois retourné vers elle , & mon retour sera après que j'aurai mis Charlemagne & ses gens à mort. Outre plus , dites à ma nièce que quand je serai revenu je lui donnerai un riche & puissant mari , & qu'elle garde bien le trésor que je lui envoie : Vous menerez avec vous dix mille hommes pour vous défendre en cas de besoin. Sire , dirent les payens , nous allons exécuter votre commandement. Ils se mirent en chemin pour conduire le trésor de Belligant ; quand ils furent passé le bois de Bruffelle ils s'armerent tellement que le Soleil faisoit rejaillir la lueur jusqu'au Château : Gallien & Guinarde étoient ensemble à passer le temps ; Guinarde entretenoit Gallien , car elle favoit fort

bien discourir. Gallien vit briller les armes des payens , aussi-tôt il se leva & monta à la haute Tour , d'où il les vit venir , il dit Guinarde : Mamie , dans , peu de temps nous auront des nouvelles. Les payens arriverent devant la porte du Château , ils appellerent Durgrand , le premier portier. Le Roi Mathan parla le premier , & dit : Durgrand , ouvre vite les portes ; car Belligant nous a ici envoyés , & il est parti avec cent mille combattans pour détruire Charlemagne. Il salua sa nièce Guinarde , & nous a dit qu'il la marieroit devant qu'il soit un an à un riche parti ; nous amenons avec nous une partie de son trésor , afin qu'elle lui garde. Durgrand lui dit : Vous parlez sans savoir ; car vous n'entrerez point ici , que Madame Guinarde ne vous le commande. Mathan lui dit : va promptement lui annoncer ces nouvelles & lui dit , que le Roi Mathan & dix mille payens sont à la porte , & lui dis bien ce que je t'ai dit. Durgrand dit , j'y vas dans le moment volontiers , puisque vous amenez le trésor de Belligant ; vous serez bien reçu & régalés. Je vais parler à Madame , attendez un peu que je sois de retour ; puis il dit tout bas que nul ne l'entendit : Dieu protège Gallien Restauré , quand ils auront passé le pont il les mettra tous à mort. Il alla droit au palais où il trouva Gallien qui tenoit Guinarde entre ses bras , comme font les amoureux. Durgrand les salua , puis leur dit comme les payens étoient arrivés à la porte du château , puis leur fit son rapport de ce que Mathan lui avoit dit. Quand Gallien l'entendit , il entra en colere & ceignit son épée Haute-claire : Lorsque Guinarde vit que Gallien s'en alloit , les sangs lui frémirent du grand chagrin qu'elle en eut , & elle dit : Que le diable amene ces gens-là à cette heure ; je promets à Jesus-Christ , que si je peux ils ne s'en retourneront pas. Alors elle dit à son ami Gallien , je vais parler au Roi Mathan , & je les ferai entrer ici , puis vous les assommerez sans avoir pitié d'eux. C'est très-bien dit , Madame , dit Gallien , mais dans peu il n'y aura payen qui ne voulut bien être dans son pays. Quand Guinarde fut tous les faits des payens , elle descendit du palais & fit ouvrir le guichet de la premiere porte , & regarda les payens. Quand Mathan vit Guinarde , il la salua humblement , disant : Madame , votre oncle Belligant vous salue , lequel nous a commandé que nous vinssions ici : Sachez pour vrai qu'il vous mariera au riche Roi Margot , lequel est très-puissant. Quand Guinarde entendit ainsi parler Mathan ; elle lui dit ; à Dieu ne p'aise que Margot soit son mari. Certes , Madame , dit Mathan ; Je m'étonne de cela , car je ne connois point celui que vous avez nommé. Guinarde lui dit , pensez vous que je sois Chrétienne , je ne renie jamais le Dieu Mahon , je ne suis pas délibérée de renoncer ; & ne veux pas être Chrétienne ; mais je veux toujours servir les Dieux que mon pere Marsille , & mon oncle Bel-

ligant servent. Alors par ruses & finesse elle appella le Roi Mathan, & lui dit : grand Roi, je ne veux vous rien celer, mais je vous dirai ma pensée : Je dois bien aimer mon oncle Belligant, aussi suis-je totalement à lui ; mais je crains fort un Chevalier François, nommé Gallien Restauré, lequel est en l'armée des François ; certes, j'ai grand peur qu'il ne me vienne prendre ; car on dit qu'il n'y a point de plus vaillant Chevalier jusques à la mer rouge : Il est fils du Comte Olivier, lequel a mis à mort plusieurs Turcs : Il vint l'autre jour devant cette porte, il m'épouvoit volontiers si je voulois croire en son Dieu, mais j'aimerois mieux mourir, c'est pourquoi je ne fais en qui me fier. Si vous voulez entrer céans & passer le premier pont, il vous faudra tout désarmer ; car autrement vous n'y entrerez point, parce que cela embarrasseroit trop. Ils étoient dix Rois, mais aussi-tôt qu'ils entendirent parler de la belle Guinarde, ils posèrent les armes à terre. Gallien les regardoit par une petite fenêtre secrète, & quand il les vit désarmés, il se prit à rire, & dit ; Certes, Guinarde les a enchantés ; celui qui se fie aux femmes est bien fol.

CHAPITRE XLIX.

Comme les Payens entrèrent au Château de Montfuseau, & comme les François les tuèrent tous.

Après que Guinarde leur eut octroyé d'entrer sans armes, ils se désarmerent tous, puis Durgrand leur ouvrit la porte, il abaissa le pont & passèrent tant qu'ils furent entre deux ponts. Quand Gallien vit les Rois payens désarmés & enfermés de cette façon, il descendit du Palais en tirant sa bonne épée, & en frappa Mathan sur la tête, tellement qu'il le tua. Les autres François qui faisoient aussi leur devoir, c'est-à-savoir ; Emery, Hernaud, Savary & autres s'employèrent tellement, qu'ils massacrèrent tous les payens. Quand Gallien eut fait carnage, il dit : Seigneurs, les payens sont maintenant sans Rois & sans généraux pour les commander, il nous sera fort aisé de les battre n'ayant plus de Chefs à leur tête, sortons hors du château & les allons tous tuer, sans faire quartier à un seul ; car nous faut exterminer toute cette maudite race de Sarrafins : tous les Barons y consentirent de bon cœur. Ils sortirent donc du château, & furent à eux, Gallien étoit en tête. Les payens furent bien étonnés quand ils ne virent point sortir leurs Rois. Gallien courrut à toute bride sur eux & les mit en si grand désordre, que c'étoit une pitié de les voir, la terre étoit couverte de corps morts, & le sang couloit de toutes parts. Les autres Barons se mêlèrent si avant dans la ba-

taille, qu'ils rompoient tous les boucliers des payens. Gallien le plus courageux de tous, renversoit par terre tout ce qu'il rencontroit. Les payens-disoient, ce ne sont pas-là des hommes, mais des diables. Quand les payens virent que leurs Rois ne venoient point les secourir, ils se découragerent, disant, puisque nous n'avons plus de Rois à notre tête pour nous animer au combat, c'est fait de nous, notre perte est inévitable : Le peu qui en restoit prit la fuite, Girard, Hernaud, Savary, & les autres les poursuivirent si rudement, qu'ils ne savoient plus en quel endroit se sauver. Gallien les escarmouchoit si fort, qu'il n'en échappoit point de ses mains, & comme il les poursuivoit, il les trouva dans un pré qu'ils reprenoient haleine : Attendez-moi, barbares, vous n'écapperez pas d'ici, je vous montrerai la puissance que Dieu m'a donnée. Les payens reprirent la fuite, mais Gallien les joignit auprès d'un rocher, & là, avec l'aide des Barons François, ils acheverent le reste ; il n'en échappa qu'un seulement qui fut avertir Belligant du malheur qui leur étoit arrivé ; il lui dit : Tous les payens que vous avez envoyé à Montfuseau, sont tous morts & taillés en pièces, excepté moi seul, & si je suis blessé à mort. Il y a dans ce Château je ne fais quel gens, mas ils se battent comme des Lions en furies, personne ne leur peut résister ; entr'autres un jeune homme, dont je n'ai jamais vu son semblable. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua de perdre l'esprit, & faisoit des cris épouvantables déplorant son infortune, dit à ses gens : Allons, armez-vous vite-ment, je vous prie ; car il m'est arrivé un grand malheur : je prie Mahon qu'il nous aide tous. Belligant fit promptement armer cinquante mille Turcs qui se mirent aussi-tôt en chemin, & marcherent droit vers Montfuseau. Girard qui faisoit le guet les vit venir, & dit à Gallien : Mon neveu, regardez voici l'armée des payens qui vient, & marchent en bon ordre ; je vous prie mon cher neveu, retournons au Château ; car nous ne pouvons résister contre une si grande armée. Gallien dit, vous parlez juste, on doit croire quand on donne un bon conseil ; car j'ai souvent oui dire qu'on doit tenir pour fol & insensé celui qui ne profite pas des bons conseils qu'on lui donne. Alors Emery dit à Gallien : Cousin c'est très-mal fait de ne pas aller au-devant pour les combattre, certes, il ne semble pas que vous soyez fils d'Olivier, lequel ne fut las de détruire les payens, je vous jure ma foi que je ne croirai pas que vous l'êtes, si la crainte vous fait retourner au Château. Emery dit, ne prenez pas garde à ce que j'ai dit, car je ne disois cela que pour vous éprouver. Mon neveu, dit Girard, retirons-nous au Château, ne m'en parlez plus dit Gallien, Dieu fait ma pensée, je n'y retournerai pas telle chose qui puisse arriver ; car nous les battons mieux ici en plein champ, qu'au

Château, aussi je ne veux pas qu'il me soit reproché que j'aye fui devant les payens ; cousin, dit Emery, ne vous courroucez pas de ces que je vous ai dit ; car je fais bien que nul ne peut blâmer votre courage : Gallien dit je vous promets qu'avant qu'il soit nuit, vous ne vous moquerez pas de moi. Emery dit pour la seconde fois, cousin, je vois l'armée des payens qui avance fortement contre nous, je vous conseille aussi de retourner au château. Alors Gallien lui dit, c'est trop donner de gasconades, ce que vous m'avez dit, me tiens au cœur, mais je vous ferai voir qui je suis, car il faut vaincre ou mourir.

CHAPITRE L.

Comme Gallien e'en alla frapper sur les Turcs, & comme lui & Belligant se rencontrèrent en bataille & se donnerent de furieux coups.

Gallien courroucé en lui-même, prit une lance & s'en alla sur la rivière de Pinelle, il distingua Belligant d'entre les autres payens, il prit sa lance en main & vint contre Belligant, & des coups qu'ils se donnerent, ils tomberent tous deux par terre ; mais Gallien se releva dans le moment sans que personne lui aidât. Belligant fut bien chagrin quand il se vit par terre & que son écu étoit rompu, alors Gallien lui dit, payen, je n'ai jamais trouvé homme que toi qui m'ait mis à bas de mon cheval ; mais je te promets qu'avant que tu m'échappe, je te montrerai ce que tu n'as jamais vû : Alors Belligant tira son épée, & frappa Gallien si rudement qu'il le jeta encore à terre, sa cuirasse & son heaume ne lui servirent de rien, mais la coëffe du haubert lui para un peu le coup, néanmoins le sang lui sortoit de la bouche, dont Belligant fut joyeux, & dit à Gallien : Vassal, vous avez déjà senti un coup, mais vous en aurez bien d'autres avant que d'échapper de mes mains. Quand Gallien l'entendit, tout le sang lui monta, & se prit à dire : Celui qui menace a quelque fois grande peur ; il approcha de Belligant & lui donna un tel coup, qu'il lui coupa le cercle de son heaume & la coëffe qui étoit de fin acier, & Belligant tomba ; quand il se sentit ainsi frappé, il fit un cri terrible : Gallien le prit en même temps à la gorge & le vouloit étrangler, mais dix mille payens vinrent au secours & environnerent Gallien de tous côtés. Quand il se vit entouré des payens, il appella Emery, & lui dit, cousin, si vous eussiez avancé comme moi, jamais Belligant ne fut échappé, il appella Maradan Sortibrant de Tyr & Malotru, puis leur dit : Seigneurs, faites sonner vos Cors & Buccines, ce qu'ils firent. Les payens attaquèrent Gallien de toutes parts ; mais il se défendoit si vaillamment que nul n'osoit l'approcher.

Beuves

Beuves & Savary vinrent près de Gallien, & faisoient un si grand carnage des payens, qu'ils fuyoient tous de devant eux. Quand Belligant vit cela il crevoit de dépit, quoique Gallien fût à pied il étoit si rempli de courage, que tout ce qu'il atteignoit étoit mis à mort ; il aperçut deux payens, lesquels tenoient Marcepin son cheval, & se disputoient à qui l'auroit, dont il eut le cœur bien triste, en pensa perdre l'esprit, il commença à dire : Helas ! vrai Dieu, si je pouvois approcher de ces maudits payens, certainement ils ne se disputeroient pas pour mon cheval : on fut à son secours ; car Beuves, Savary, Hernaud, & dix mille François monterent à cheval & se mirent en chemin pour venir à la bataille ; mais Hernaud vit les payens qui tenoient Marcepin, lesquels faisoient grands cris pour l'avoir, ils se disputoient l'un & l'autre ; Hernaud fut à eux & leur dit, ne vous battez point l'un & l'autre pour avoir ce cheval ; car vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, puis frappa sur eux si rudement qu'il les mit à mort, & par sa vaillance il recouvra Marcepin, il vint ensuite vers Gallien & lui rendit : quand Gallien tint son cheval il monta dessus promptement, puis se mit au milieu de la bataille, frappant sur les payens si rudement qu'à peine les pouvoit-on voir, puis il dit : Vrai Dieu ! souverain Roi des cieux, un homme monté à cheval vaut mieux que dix à pied. Hernaud mon cousin, m'a fait un grand plaisir quand il m'a ramené mon bon cheval. On dit communément qu'au besoin on connoît l'ami, dont le proverbe est vrai, puis il se mit à frapper dessus eux comme un homme enragé : Beuves & Savary le suivoient toujours à ses côtés, mais ils étoient courroucés de ce qu'il se mettoit au hasard ; mais Gallien n'en faisoit qu'à sa volonté. Nonobstant sa générosité il se retira un peu de la presse & empoigna un épieu qu'il trouva sur le pré, puis de rechef se mit en bataille, & fit tant qu'il rencontra Belligant, lequel avoit aussi un épieu, ils s'en donnerent tant de coups l'un & l'autre qu'ils briserent leur écus, mais leurs hauberts étoient si forts, qu'ils ne se purent blesser, & les épieux volèrent en l'air par pièces ; ces généreux guerriers passerent l'un l'autre, mais au retour Gallien leva Haute-claire & en donna un tel coup sur le heaume de Belligant, que si la coëffe n'eût été forte, il l'eût fendu en deux, nonobstant cela il fut blessé à l'épaule gauche. Quand Belligant vit qu'il étoit ainsi battu il écumoit de rage, il tira son épée, & par grande fureur vint frapper Gallien si rudement sur le heaume qu'il coupa le cercle ; mais Dieu le préserva de mal. Incontinent s'armèrent plus de mille payens, & d'autre part grande quantité de chrétiens, alors la bataille commença plus fort que devant.

Gallien retourna contre Belligant & se donnerent de grands coups ;

L

les François & les payens étoient si animés les uns contre les autres, que c'étoit pitié de les regarder : Beuves & Savary frapportoient sur les Payens avec un si grand courage, qu'ils les firent reculer, il leur vint du secours, tellement qu'ils poursuivirent nos gens si rudement, que Girard de Vienne fut si grandement blessé, & les François aussi ; car ils prirent Beuves, Savary, Hernaud, Gauthier & plusieurs autres Barons, jusqu'au nombre de quatre-vingt ; & les lièrent étroitement, puis les frapportoient à grands coups de bâton, c'étoit une pitié de les voir. Quand les nobles Barons se sentirent maltraiter ainsi, ils commencerent à s'écrier à haute voix ; Gallien le vaillant, venez nous donner du secours, ou autrement jamais vous ne nous verrez.

CHAPITRE LI.

Comme Girard, Beuves, Hernaud, Emery & Gauthier furent pris des Payens.

Quand Gallien entendit dire que les Barons étoient prisonniers ; il manqua de s'évanouir, il piqua son cheval Marcepin, espérant les secourir, mais tout cela fut inutile ; car il vint sur lui tant de payens que ce fut un hasard comme il échappa : Guinarde étoit en la plus haute Tour du Château, qui vit la supériorité des payens, elle se prit à pleurer disant : Hélas ! beau Chevalier, revenez au Château, car si vous perdez Montfuseau, moi-même je suis perdue ; Gallien l'entendit, & en fut si marri que les larmes lui tombèrent des yeux, car il savoit bien qu'elle disoit la vérité. Il dit : Oh Dieu ! jamais je ne me suis trouvé en un si grand danger, il vaut mieux que je me retire attendu que je ne peux donner secours à mes Chevaliers, car je vois bien que ma force n'y peut remédier : Incontinent ils s'en retournèrent au Château, & quand Durgrand le portier le vit venir il ouvrit la porte. Quand ils furent dedans, Guinarde vint au-devant, & ôta la heaume & l'épée de Gallien son ami. Elle lui tendit les bras pour l'embrasser, mais Gallien lui dit : Madame, je n'ai pas nécessité d'être maintenant caressé ; car j'ai aujourd'hui perdu la fleur de la France, & les meilleurs Chevaliers qui soient sur terre. Hélas ! je dois bien avoir le cœur marri. Alors Guinarde dit : Très-cher ami, ne vous chagrinez point, car après la tristesse vient la joie, & de même, après la perte vient le gain. Gallien & ses gens monterent au Château, lesquels se mirent à manger ; Mais Gallien jura qu'il ne boiroit ni ne mangeroit que les prisonniers ne fussent délivrés ; car il étoit cause de leur prise, d'autant qu'ils avoient été pour le secourir. Quand les Barons l'entendirent, ils furent bien étonnés, & se dirent les uns aux autres : Cet homme-ci nous fera tous mourir, si Dieu ne nous aide.

CHAPITRE LII.

Comme Belligant envoya deux mille payens pour aller prendre les François & comme Gallien les sauva de la mort.

SI-tôt que Gallien fut qu'on vouloit faire mourir les François, il fit armer ses gens, puis se mirent en chemin, & arrivèrent à Pinelle, puis passèrent outre & entrèrent à Bruselle le plus secrettement qu'ils purent, & s'embusquerent jusqu'au matin. Quand le jour fut venu Belligant appella le Roi Matrible & le Roi Malepart, puis leur dit : Seigneurs, il vous faut aller au bois de Bruselle avec deux mille payens pour pendre & étrangler les François. Les deux Rois répondirent à Belligant, que volontiers ils iroient, incontinent les François furent déchaînés & menés au bois de Bruselle, les battant toujours à grads coups de bâton. Le Roi Matrible se mit le premier en chemin, & tous les autres après lui, délibérés de les faire mourir. Quand Gallien, qui étoit embusqué audit bois, les vit, il eut grande joie en son cœur, & dit tout bas : ceux qui croient faire mourir les autres mourront eux mêmes. Les payens entrèrent au bois, maltraitant toujours les François ; mais quand Gallien vit qu'on les battoit si rigoureusement, il fut fort courroucé, puis prit sa course & alla vers le Roi Matrible, & le tua. Les autres François se mirent en bataille & délièrent les prisonniers ; Alors Girard se prit à dire : Mon Dieu, je vous rends grâces, car vous nous avez toujours secourus dans nos besoins. Quand Girard, Emery & les autres prisonniers se virent libres, ils se mirent en bataille comme des Lions : Hernaud alla frapper un Sarrafin nommé Truffier, qui l'avoit tant battu en l'amenant au bois, qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton ; Beuves abattit Cornicas ; Savary mit par terre Corbon ; & Mauprin tua Buthor & Rubion. Quand le Roi Malpart vit sa défaite, il sonna un Cor de Laiton, & audit son se rallierent sept mille payens qui vinrent autour de lui, il blessa le Comte Thierry, tellement qu'il le perça au travers du corps. Quand Gallien vit cela, il tira son épée Haute-claire, & en donna un tel coup au Roi Malpart, qu'il le tua. Quand les payens virent la grande confusion, ils se mirent en fuite. Après la mort de Malpart les François se rallierent ensemble, & frapperent tant qu'ils tuèrent le reste des payens, réservé un, lequel alla dire des nouvelles à Belligant. Quand il fut le fait, il fut au désespoir, il fit incontinent sonner ses cors, & assembla un grand nombre de Sarrafin. Gallien ouït le bruit, il dit à ses gens Seigneurs, prenons garde à nous ; car nous aurons tantôt des payens à combattre, j'ai ouï sonner

les cors; c'est pour quoi je vous prie, mettons-nous sur nos gades. J'ai su qu'hier matin, vous fûtes pris parce que nous n'étions pas ferrés; j'ai encore les hommes que Charlemagne m'a donnés, je crois qu'il ne s'en faut pas cent. Des dix mille j'en commanderai trois, mon Oncle trois, Hernaud en commandera deux, Beuves & Savary les deux autres mille, Enfin, que chacun soit courageux; car si j'eusse hier tué Belligant: Quand je le jetai à bas de son cheval, il nous en eut mieux valu; mais qu'un chacun prenne bon courage, & fasse ce que j'ai ordonné, & ainsi faisant avec l'aide de Dieu, nous mettrons ces payens à mort.

CHAPITRE LIII.

Comme trente mille Payens vinrent contre Gallien, qui n'avoit que dix mille François, & comment Gallien fut enclos au milieu de l'Armée des payens lesquels furent entièrement défaits par les François.

Ainsi que Gallien mettoit ses gens en ordre les payens s'armoient aussi en grande diligence, ils étoient au nombre de trente mille, lesquels par le commandement de Belligant, vinrent contre les François. Quand Gallien les vit, il les montra à ses gens, & leur dit: Seigneurs, regardez que de payens, il nous faudra commencer la bataille: Non, dit Girard, si vous me voulez croire. Ma foi, dit Gallien, allez au Château si vous voulez; car je vois bien que vous avez peur, mais pour moi, je promets à Dieu de n'y jamais retourner que je n'aye vaincu tous les payens qui sont ici. Quand Girard l'entendit, il fut très-courroucé & dit, mon neveu, je dis ces paroles afin que nous allions voir la belle Guinarde, laquelle nous a mis hor du danger où nous étions; c'est pourquoi je vous ai dit cela, ne le prenez point en mal. En disant, tous les payens vinrent par grande furie sur les François; le Roi Libanis vint tout le premier en bataille, & frappa un Chrétien, nommé Hué, lequel il fit tomber contre les pieds de Gallien.

Quand Gallien vit cet insolent payen, il le tua. Incontinent toute l'armée des payens s'assembla & vint environner Gallien de tous côtés, tellement qu'il fut enclos. Gallien voyant autour de lui les payens, & qu'il ne pouvoit être secouru, il se recommanda à Dieu qui est le protecteur des Chrétiens, le priant de tout son cœur de le secourir dans ce péril. Les payens ne désirant rien plus que la mort de Gallien, l'attaquèrent bien vigoureusement, & un payen lui donna un tel coup qu'il le jeta à bas de son cheval. Quand le noble Gallien se vit par terre, il ne perdit point courage pour cela; il ne laissoit pas de se défendre vail-

lamment contre les payens, tant qu'ils reculoient de tous côtés. Les autres François vinrent encore à son secours; Girard vit Marcepin parmi les payens & point d'homme dessus, ce qui lui donna de la frayeur pour Gallien, il s'avança si fort parmi les payens, qu'il reprit Marcepin au grand hazard de sa vie & le rendit à Gallien, qui le remercia humblement. Quand Gallien fut remonté sur Marcepin, les François firent tel carnage des payens, qu'ils en mirent à mort plus de dix mille: Girard qui avoit été deux jours sans boire ni manger, appella Gallien, & lui dit; mon neveu, les quatre-vingt Chevaliers qui ont été prisonniers, n'ont point mangé depuis deux jours, je vous prie, allons au Château pour nous rafraîchir; car nul homme tant fort soit-il ne peut résister s'il ne mange. Gallien lui dit, mon Oncle, faites ce qu'il vous plaira, j'y consens; dans le moment il ordonna de faire retraite vers le Château, à leur arrivée la porte leur fut ouverte, & la belle Guinarde s'y achemina promptement pour les saluer. Quand ils furent entrés dans le Château, Guinarde ôta le heaume de son ami Gallien, & l'embrassa, en lui disant mon cher ami, vous pouvez manger maintenant; car vous avez délivré les Chevaliers François: Oui, dit Gallien, grace au Seigneur. Quand ils furent entrés dans les Apparements, les quatre-vingts Chevaliers qui avoient été faits prisonniers, remercièrent fort honorablement la belle Guinarde de leur avoir sauvé la vie; Guinarde leur dit Seigneurs, faites bonne chère, & vous reposez à votre aise. Après souper ils rendirent tous ensemble grâces à Dieu de ce qu'ils avoient été secourus. Chacun se coucha & se reposèrent jusqu'au lendemain matin. Belligant étoit en sa tente qui faisoit triste mine & pauvre chère, à cause que presque tous les payens avoient été défaits. Quand ils furent assemblés pour prendre du rafraîchissement, Belligant dit à haute voix: Seigneurs, de par mon Dieu Mahomet, si ma nièce Guinarde a fait cette trahison, elle sera aussi convertie à la Loi Chrétienne, dont j'en ai le cœur bien dolent. Le matin Belligant vint avec son armée & assiégea le Château; dans ladite armée il y avoit un Turc nommé Truffier de Grenade, qui étoit fort expert dans l'art militaire, Belligant lui demanda conseil sur ce qu'il devoit faire, il lui dit: Sire, le Château est si fort qu'on ne le sauroit prendre que par famine, & de plus il y a des vivres pour long-temps; ainsi si vous voulez me croire, nous quitterons cet endroit, & nous irons nous joindre au Roi Marseille, qui fait grande guerre aux François, & puis quand nous aurons battu Charlemagne, nous ravagerons toute la France, & si nous pouvons entrer dans Paris vous vous en ferez couronner Roi, & pendant ce temps Montfuseau consommera tous ses vivres. Belligant lui dit, vous parlez bien, mais cela est plus mal-aisé à faire qu'à dire,

les François sont de généreux guerriers & ne sont pas facile à vaincre. Ils partirent donc pour joindre Marsille, lequel avoit déjà quatre Rois avec lui. Quand les deux freres se virent ils s'embrassèrent l'un l'autre, & leurs gens d'autre côté. Lorsque le Roi Marsille vit que Belligant avoit amené avec lui encore beaucoup de troupes, & devint encore orgueilleux que devant, il jura qu'il vouloit exterminer Charlemagne & son armée : Belligant dit, mon frere, ce seroit mal fait mais envoyez-lui plutôt des Messagers, pour lui dire qu'il vienne rendre hommage, & que vous aurez pitié de lui & de ses troupes. Incontinent le Roi Marsille appella Faussard & Justamont, il leur dit : Messagers, il vous faut aller diligemment trouver Charlemagne de ma part, & vous lui dire qu'il me vienne faire hommage, & qu'il reconnoisse qu'il ne tient son Royaume que de moi ; de plus, qu'il renonce à Jesus-Christ, & qu'il adore mes Dieux, & aussi qu'il amene avec lui Naimés, Oger le Danois & Thierry, & que s'il le refuse, je le ferai écorcher tout vif, & tous les Grands de son Royaume : Les Messagers partirent aussi-tôt pour aller porter ces nouvelles au grand Charlemagne, Roi de France.

CHAPITRE LIV.

Comme Faussard & Justamont, Messager du Roi Marsille, se mirent en chemin pour frirer son commandement vers Charlemagne.

FAussard & Justamont firent diligence pour aller accomplir le commandement du Roi Marsille, ils arriverent au camp de Charlemagne, dans lequel ils virent beaucoup de magnificence ; savoir, la Tente du Roi, ses équipages, ensuite toutes les richesses des Princes & Barons François ; l'or l'argent & les pierreries y reluisoient de toute part : Les nobles Barons se réjouissoient & s'ébattoient ensemble ; enfin, on ne voyoit par tout le camp que magnificences, dont les Messagers étoient émerveillés. Alors Faussard dit à Justamont, le Roi Marsille n'y pense pas, quand il croit mettre Charlemagne en sa sujétion, je crois qu'il épuiserait plutôt toute l'eau de la Mer goutte à goutte avant qu'il lui obéit ; je suis d'avis que nous retournions sans faire notre message, je vois bien que nous perdrons notre temps, & nous ferons mocquer de nous, mais puisqu'ainsi est que nous sommes dans son Camp, il nous faut parler à lui ; car ce seroit grande honte à nous si nous n'accomplissions le commandement. Alors ils entrèrent en l'armée, & trouvèrent Charlemagne assis dans un fauteuil devant son Pavillon, & là étoient Salomon, le Duc Naimés, Girard & Oger le Danois : Quand ils virent les messagers, ils se doutèrent bien que le Roi Marsille les avoit envoyés ; c'est

pourquoi ils s'approchèrent de Charlemagne pour écouter les nouvelles. Faussard & Justamont mirent pied à terre, puis s'approchèrent de Charlemagne, & commencèrent à dire : Charles, l'Amiral Belligant vous mande par nous, que vous veniez tout nud en chemise, un petit bâton blanc en la main pour lui faire hommage, que vous renonciez votre Dieu Jesus-Christ, & suiviez la Loi de nos Dieux, & que vous lui livriez en ses mains le Duc Naimés, Oger le Danois & Thierry : Et si vous ne voulez pas consentir à son désir, il vous fera arracher les dents l'une après l'autre & après vous fera écorcher tout vif : De plus, il viendra on votre Royaume, & fera poser notre Dieu Mahon à Saint Denis en France, & mettra votre Dieu Jesus-Christ en exil, puis détruira sa Loi en la mettant au néant, & multipliera la nôtre par tout le pays de France, tant que chacun croira, & ceux qui n'y voudront croire, il les fera mourir de mort très-cruelle. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Faussard, il entra dans une étrange colere, & voulut se lever de son siège pour frapper ledit Faussard ; mais il se modéra, considérant en soi-même qu'il étoit Messager, & qu'il ne devoit avoir nul mal, & leur dit par grand courroux : Sortez de devant moi, & allez dire à votre Roi que je ne le crains pas ni ses Dieux, mais j'ai espérance que devant qu'il soit peu, que je lui apprendrai à ne jamais menacer personne ; & sachez que si vous n'étiez pas messagers que je vous ferois pendre. Quand les Messagers entendirent ainsi parler Charlemagne ; ils furent si épouvantés qu'ils eussent voulu être dans leur pays : Faussard changea de couleur, & la fièvre le prit de la grande peur qu'il eut du regard de Charlemagne, & Justamont n'en n'étoit pas moins, tellement qu'ils s'enfuirent à toute bride, car il leur sembloit que Charlemagne les suivoit toujours ; ils avoient si grande peur qu'ils couroient à travers champ sans tenir chemin ni sentier ; car depuis qu'ils étoient au monde, ils n'avoient eu si peur que quand Charlemagne les regarda. Ils cheminèrent si fort, qu'en peu de temps ils arrivèrent à l'armée de Belligant. Plusieurs payens vinrent au-devant des messagers pour ouir les nouvelles qu'ils apportoit. Quand ils virent lesdits messagers si effarouchés, ils furent épouvantés : Faussard & Justamont vinrent incontinent vers Belligant, & ne le saluèrent point de la grande peur qu'ils avoient eu du regard de Charlemagne. Quand ils furent un peu assurés, Faussard dit à Belligant : Sire Amiral, si vous me voulez croire, demain dès l'aube du jour vous ferez charger vos Tentes & Pavillons, & tous vos équipages, & vous vous en retournerez en votre pays ; car Charlemagne est le plus merveilleux homme que j'ai jamais vu, il est délibéré de jouter contre vous corps à corps ; il dit aussi qu'il vous fera souvenir de votre menace : si vous ne me croyez pas, demandez-le

à Justamont qui y étoit présent, lequel vous en pourra dire la vérité. Belligant fit appeler incontinent Justamont, & lui demanda s'il étoit vrai ce que Fauffard lui avoit dit; il répondit ainsi: Sire Amiral, il est vrai que Charlemagne est le plus merveilleux homme que jamais on puisse voir: Il a le regard si épouvantable, que toutes les fois qu'il me souviens de lui, tout le corps me tremble; croyez fermement que devant qu'il soit peu de temps il a menacé de vous attaquer. Je vous prie, donnez-moi congé pour m'aller reposer, car vous voyez bien que je n'ai pas besoin ici; car j'ai toujours grande peur du regard de Charlemagne: il a semblé être un Lion en furie quand nous lui avons fait le récit de notre message, demain je me ferai porter en ma maison, & me ferai panser. Quand Belligant entendit ainsi parler Justamont, il fut bien courroucé & lui dit: vous ne retournerez pas en votre maison, mais vous viendrez demain avec moi; car je suis résolu d'aller attaquer Charlemagne dedans son camp, & vous serez en ma Tente; afin que quand j'aurai quelque message à faire, vous les ferez au temps à venir, alors je vous récompenserai. Justamont lui répondit: Sire, je ferai volontiers ce qui me sera possible, j'irai par-tout où il vous plaira pour faire votre commandement; mais si vous me vouliez envoyer vers Charlemagne, j'aimerois mieux que vous me fissent mourir; desquelles paroles Belligant fut bien courroucé en son cœur, & jura par Mahon qu'il iroit visiter Charlemagne jusques dans son pavillon, & qu'avec lui il vouloit joûter corps à corps.

Nous laisserons à vous parler de Belligant, & parlerons de Charlemagne, lequel est bien courroucé des paroles que Belligant lui avoit mandées par Fauffard & Justamont.

CHAPITRE LV.

Comme Charlemagne après les nouvelles qu'il eut de belligant, fit appareiller ses gens pour l'aller combattre.

Après que Charlemagne eut oui les nouvelles que le Roi Belligant lui mandoit, il fut si courroucé qu'il ne pouvoit boire ni manger, plusieurs de ses Barons voyant cela commencèrent à se dire les uns aux autres: Certainement avant qu'il soit peu de temps nous aurons ordre de nous armer promptement; car l'Empereur Charlemagne est bien courroucé du message que lui a fait Belligant, & non sans cause, voyant aussi qu'il a perdu la Noblesse du Royaume de France, & les plus hardis qui furent jamais. Charlemagne entendant ces paroles, il dit: Seigneurs Barons,

Barons, vous voyez bien l'affront que me fait Belligant, de vouloir exiger que je renonce à la foi de Jesus-Christ pour prendre la loi de Mahon, & que je lui fasse hommage comme à mon Seigneur, tout en chemise, & un bâton blanc en ma main. Outre plus, que je lui rende Oger le Danois, le Duc Naimés & Thierry, desquelles paroles j'ai le cœur si navré, qu'à peine puis-je parler; c'est pourquoi je vous prie, que chacun se mette en armes, car si je ne puis vaincre ces maudits mécréans, je mourrai de chagrin; puis il dit: Hélas! Roland, si tu étois ici tu m'eusses vengé de cet outrage. Le Duc Naimés voyant Charlemagne en courroux & en tristesse, lui dit: Très-cher Seigneur, je vous prie de ne plus parler de ceux qui sont morts, mais tâchez plutôt de donner courage à vos gens, afin que vous puissiez vous venger. Outre plus, je vous conseille de faire sçavoir à Gallien qu'il vienne à votre secours. Alors il fut dit que Girard le viennois iroit faire le message; car il étoit homme prudent, sage & éloquent: Girard fut mandé par Charlemagne, lequel lui dit: Girard, nous vous avons mandé pour faire un message que nous avons à faire. Sire, dit Girard, je suis prêt de faire votre volonté, ordonnez-moi ce qu'il vous plaira.

Vous irez, dit Charlemagne, à Montfuseau vers Gallien, & lui direz que je me recommande à lui, & qu'il vienne & amène Girard, Beuves, Savary & Emery, pour nous secourir contre le Roi Marfille, & Belligant son frere, lesquels ont résolu de nous mettre à mort, & détruire la Chrétienté. Incontinent Girard prit aussi-tôt congé de Charlemagne, puis se mit en chemin pour faire son message.

CHAPITRE LVI.

Comme Girard alla dire à Gallien qu'il vienne donner secours à Charlemagne, contre Belligant, & comme il fut attaqué d'un Turc, le quel se tenoit près d'un Château.

Girard fut diligemment au Château, lequel étoit situé dessus une grande roche, & au pieds d'icelle il y avoit une petite rivière, laquelle étoit gardée par un Turc, qui étoit le plus fort qui fût en tout le pays de Turquie, il étoit au Roi de Perse; ce Turc étoit embusqué derrière une forte roche, & gardoit le Pont de ladite rivière, afin que personne n'y passât. Quand Girard vit ce Château, il s'y achemina droit, mais incontinent que le Payen le vit venir il connut bien que c'étoit un François, il lui dit à haute voix: Chevalier, nul ne passe sur ce Pont qu'il ne paye le tribut, c'est pourquoi il te convient payer, ou autrement

de finir ta vie ; Girard lui demanda quel droit il devoit : Le Payen lui dit qu'il falloit qu'il passât tout désarmé & à pieds, un bâton en sa main, ou s'il ne le vouloit pas faire, qu'il renonça à la foi de Jesus-Christ ; & que s'il la vouloit renoncer & prendre la Payenne, qu'il lui donneroit de l'or & de l'argent en grande abondance ; de plus, qu'il lui donneroit sa sœur en mariage, laquelle étoit la plus belle de tout le pays. Girard entendant les paroles de ce Payen, il fut courroucé, & lui dit, ne te moques-tu point de moi ? laisse-moi faire mon message. Et en disant cela, Girard se voulut avancer pour passer le pont, mais aussi-tôt le payen vint contre lui, ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis coururent l'un contre l'autre avec tant de fureur, que tous deux leur convint chanceler de dessus leur cheval, & rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main, & s'en donnerent d'effroyables coups sans se pouvoir blesser ; quand le Payen vit qu'il ne pouvoit vaincre Girard, il lui dit : François, je ne sçais pas qui tu es, mais tu peux te vanter que tu as joûté contre le plus fort payen qui soit en toute la Turquie, cependant nous ne pouvons nous vaincre ni l'un ni l'autre ; il nous faut faire une convention ensemble, que si Belligant peut vaincre ton Roi Charlemagne, tu renonceras à ton Dieu Jesus-Christ, & tu te viendras rendre à moi, & à ma discrétion. Et au contraire, que si Charlemagne a victoire sur les Payens, je renoncerai à Mahon & Tarvagant, puis me ferai baptiser, & croirai en ton Dieu Jesus-Christ. Laquelle convention lui accorda Girard, & lui dit : Payen, je suis content de tenir ma parole comme tu as dit, non pas pour la peur que j'ai de toi, mais plutôt pour faire mon message promptement. Ils se promirent la foi réciproquement & prirent congé l'un de l'autre. Girard demanda au Payen le droit chemin pour aller à Montfuseau, étant arrivé à la premiere porte du Château, il appella le portier, & lui dit : Ouvrez la porte ; car je suis messager de Charlemagne, j'apporte des nouvelles à Gallien, Quand Durgrand le portier ouït parler Girard, il entendit bien qu'il étoit François, dont il fut joyeux, il lui ouvrit aussi-tôt la porte. Girard monta au Château, & fut en la Chambre où étoit Gallien, lequel passoit le temps avec ses Barons. Quand Girard fut au Palais, il regarda Gallien qui étoit assis sur un marbre blanc, il fut à lui & le salua fort honnêtement. Ami, dit Gallien, soyez le bien venu : Je vous prie, dites-moi quelle nouvelles vous m'apportez. Sire, dit Girard, je vous salue de la part de Charlemagne, lequel vous prie de lui donner secours contre le Roi Marfille & Belligant son frere, lesquels le veulent détruire. Quand Gallien entendit parler Girard il fut bien courroucé, & promit qu'il iroit à son secours avec plaisir ; incontinent il fit préparer les équipages, & donna ses ordres pour la garde du Château.

Guinarde voyant le départ de son ami Gallien, vint vers lui & lui dit : Très-cher Seigneur, ayez mémoire de moi ; car vous m'avez promis foi & loyauté de mariage. Sachez que je crains fort que si vous êtes vainqueur de mon Oncle Belligant, que vous ne mettiez votre amour à sa femme ; car c'est la plus belle qui soit en Turquie. Quand Gallien entendit ainsi parler Guinarde, il lui jura de rechef que jamais il n'auroit d'autre femme qu'elle, & qu'étant de retour il accompliroit sa promesse. Il lui laissa cent des meilleurs Chevaliers de sa compagnie pour la garder, dont elle le remercia, & le baisa doucement, puis prirent congé l'un de l'autre.

Je vous laisserai à parler de Gallien, & retournerai à Charlemagne qui étoit en sa Tente fort mélancolique.

CHAPITRE LVII.

Comme après que Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien pour avoir secours, il assembla toute son armée pour aller contre l'Amiral Belligant, & comme Gallien se mit en chemin pour venir au secours du Roi Charlemagne.

Quand Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien, il fit préparer toute son armée, & ordonna que le jour du départ chacun se trouvât à la Messe, une torche à la main, priant Dieu notre Créateur qu'il leur voulût être en aide contre les Payens, laquelle chose fut faite. Ils se trouvèrent à cette Messe environ cent mille, car jeunes & vieux y furent, priant Dieu qu'il leur donnât victoire contre leurs ennemis. Après la Messe chantée, le Roi Charlemagne s'en alla asseoir dessous un arbre verd ; car c'étoit au mois de Mai, & autour de lui étoient ses Barons avec lesquels il devisoit. Dans ce moment, Guyon de Mirabel arriva, lequel étoit blessé d'un coup d'épieu au travers le corps. Il se mit à pied & salua Charlemagne, lui disant : Sire Empereur, faites armer vos gens promptement ; car voici Belligant qui amene avec lui bien cent mille combattans. Quand Charlemagne entendit parler Guyon de Mirabel, il ordonna qu'on se mit en armes incontinent sans nul délai ; Charlemagne voyant tous ces gens en état, voulut ordonner ses batailles ainsi qu'il avoit coutume de faire, & dit : Seigneurs, au nom de Jesus-Christ, je veux former cinq batailles de mes gens d'honneur. La premiere avec vingt milles Barons, lesquels seront toujours auprès de moi. Le Duc Naimés commanda la seconde de trente milles hommes. Oger, la troisieme de vingt milles pour donner secours au besoin. Thierry la quatrieme de vingt mille pour cotoyer. Geoffroy commandera la cinquieme & derniere bataille de dix mille.

Après les batailles ordonnées, Charlemagne dit : Messieurs & amis, vous connoissez qu'il ne se faut pas tant vanter en campagne comme on fait à la maison, il est temps de montrer sa valeur ; vous savez que ces maudits Payens nous veulent détruire & notre Religion, c'est pourquoi je vous prie que chacun fasse son devoir, car j'ai espérance en notre Seigneur qu'aujourd'hui nous les mettrons tous à mort, ainsi nobles Barons, prenons courage. Après que Charlemagne eut encouragé tous ses gens, il lui souvint de Roland, il commença à le regretter, & pareillement Olivier. Quand les Barons le virent en tristesse, ils lui dirent : laissez vos regrets ; car s'il plaît à Dieu, aujourd'hui sera vengée la mort de ces nobles Barons & Pairs de France.

Quand Charlemagne eut préparé les batailles, ils se mirent en chemin & s'approchèrent de l'armée de Belligant ; les deux armées commencèrent à faire de grands cris ; les François frapperent sur les Payens d'une si grande force, que du premier assaut ils en tuèrent bien deux mille. Lors un Turc nommé Esclamard, l'un des forts Turcs qu'on pût trouver, voyant la défaite des Payens, prit un faussard en sa main & se mit en la bataille, & en frappa Antoine du Plessis si rudement qu'il le tua. Oger le Danois voyant la mort d'Antoine en fut bien irrité, il fut droit à Esclamard, à qui il donna un si rude coup, que le cercle ni la coëffe ne le pûrent garantir de la mort ; puis Oger lui dit, maudit Payen, tu as tué le fils de Geoffroy, qui étoit si noble & courtois, & à cause de cela je t'ai rendu la pareille. Après qu'Oger eut mit à mort Esclamard ; Sorbrond, Malathan & le Roi Archanas arrivèrent avec trente mille Payens faisant grands cris, & donnèrent sur l'armée des Chrétiens, le Roi de Sorbrond vint frapper Guyon de Montagu, & lui passa sa lance par le milieu du corps, dont ledit Guyon tomba mort. Le Roi Malathan frappa Josian qu'il tua aussi. A cet assaut il mourut bien cinq cens François. Les Payens voyant la perte que faisoient les François, firent un cri, disant : Seigneurs donnons dessus ; car aujourd'hui il faut exterminer les Chrétiens. Charlemagne entendant le cri des Payens, il fut ému, aussi furent les Princes & Seigneurs. Tous les autres Barons entrèrent en bataille avec un courage invincible, les lances fesoient feu l'une contre l'autre. Oger le Danois tua le Roi Archanas lui passant sa lance toute au travers du corps, les deux armées étoient fort acarnées ; il y avoit grand nombre de morts tant d'une part que d'autre. Quand les Payens virent que les François reculoient, ils commencèrent tous ensemble à crier ; Victoire, les François étoient presque tous déconcertés ; mais ayant aperçut dans la plaine Gallien qui les venoit secourir, ils reprirent courage & furent tous joyeux de son arrivée ; car il étoit tems.

CHAPITRE LVIII.

Comme Gallien arriva à Roncevaux pour donner secours au noble Roi Charlemagne, & comme il tua Mauprivé, fils de Belligant.

Gallien arriva à Roncevaux dans un tems où il étoit bien nécessaire, d'abord il se mit en bataille : Les Payens arrivoient de tous côtés pour voir la défaite des Chrétiens ; Charlemagne étoit fort embarrassé lorsqu'il aperçut Gallien qui venoit à son secours. Incontinent il appella ses Barons, & leur dit : Seigneurs, je vois Gallien qui vient à notre secours, je vous prie que chacun prenne courage. Naimés dit ; Sire, cela est vrai, je le vois aussi. Alors Charlemagne prit son épieu en sa main, puis piqua son cheval si rudement qu'il alla jusqu'au Roi Allemand & lui passa son épieu au travers du corps, dont il tomba par terre à la vue des Payens qui en furent étonnés. Le cheval qui étoit animé porta Charlemagne si avant dans l'armée des Payens qu'il passa six rangs ; mais incontinent il fut enclos de tous côtés, & son cheval fut tué sous lui.

Etant à pied il se défendoit si fort de Joyeuse son épée, que nul ne l'osoit approcher ; & voyant qu'il n'étoit secouru de personne, il se prit à dire : Vrai Dieu ; je croyois que Gallien suivoit, mais tout est si mêlé présentement, que j'appréhende qu'il ne touche aussi-tôt sur les François que sur les Payens ne les connoissant pas. Charlemagne n'osoit crier au secours mais Oger le Danois l'aperçut, lequel vint incontinent rompant la presse, & fendant l'armée vaillamment. Le Roi Frugant se trouva devant lui, qui lui vouloit disputer le chemin ; mais Oger le tua, & prit son cheval qu'il amena à Charlemagne, en lui disant : il ne vous falloit pas combattre à pied, ne pouviez-vous pas appeler vos Barons & Chevaliers à votre secours ? Quand les François virent venir Gallien, ils se retirèrent vers l'Oriflan, & les Payens d'autres part, lesquels avoient grande peur. Incontinent Gallien piqua son cheval, & fut sur les Payens pour venger la mort des Pairs de France, & aussi pour augmenter la foi Chrétienne, tellement que du premier coup il tua un payen, quand Mauprivé vit que Gallien avoit mis à mort le Payen, il vint contre lui par dépit, & se donnèrent de grands coups l'un sur l'autre. Gallien leva Haute-claire, & du coup qu'il en donna à Mauprivé, il abattit l'homme & le cheval par terre, duquel coup ledit Mauprivé finit sa vie, dont les Payens furent bientôt fâchés. Quand Gallien vit qu'il étoit mort, il se prit à dire à haute voix devant tous : Seigneurs, voici ce Roi ; lequel avoit juré qu'il vengeroit la mort des Payens, mais il faut maintenant

que l'on venge la sienne. Quand les Payens l'entendirent ainsi parler, ils en furent épouvantés, & dirent entr'eux, voici celui qui tua le Roi au Château de Montfuseau, & délivra au bois de Bruffelle les Prisonniers François, que Belligant vouloit faire pendre dans ledit bois : A ces mots les François se mirent en bataille, Savary rencontra Turben, & le frappa de telle force, que la lance lui traversa le corps, dont il tomba roide mort. Charlemagne cria à haute voix : Saint Denis. Girard cria, Vienne. Hernaude cria, Bellande. Salomon cria, St Malo. Oger cria, Dannemarck. Naimes cria, Baviere. Thierry cria, Billon. Geoffroy cria, Angers. Le noble Gallien cria, Montfuseau ; car il avoit vaillamment conquis le Château. Et quand les Payens entendirent les cris des François, ils furent tous épouvantés, & s'enfuirent vers leurs étendart ; mais en fuyant plusieurs furent tués. Quand ils furent à l'étendart, ils dirent à Belligant : Sire, sachez que le Chevalier qui aime votre nièce la belle Guinarde, a mis à mort votre fils Mauprivé. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua d'en mourir de chagrin.

CHAPITRE LIX.

Comme Charlemagne tua Belligant, & comme il arrêta le Soleil.

Après que Belligant fut la mort de son fils, il fut si courroucé qu'il manqua de mourir de désespoir ; en voyant Gallien, il dit aux Payens : Prenez ce Chrétien. Incontinent les Payens vinrent de tous côtés pour se saisir de Gallien qui se défendoit vaillamment, il tua plusieurs Payens de sa hache tranchante ; il eut fort affaires pour vaincre tant de Payens, mais Girard, Beuves & Savary arrivèrent, lesquels tuèrent bien dix mille Payens. D'autre part vint Charlemagne & ses gens, tellement que la bataille fut toute renouvelée. Et quand Belligant vit que les François étoient en si grand nombre, il se prit à dire :

Charlemagne, où avez-vous été que vous ne vous êtes pas montré à moi depuis long-temps ? Je crois que vous n'êtes pas assez hardi ; car vous êtes trop vieux. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler, il piqua son cheval des éperons, & s'en vint contre Belligant qu'il frappa si vaillamment, que du coup il le mit à terre, & s'harcelèrent de telle façon qu'ils brisèrent leurs lances : Charlemagne tira Joyeuse son épée, mais en la tirant Belligant lui donna un coup sur le heaume qu'il lui coupa la coiffe, & vint jusques au test, & tomba au côté fenestre sur son écu de si grande force que quand il tira son épée Charlemagne chancela ; alors Belligant

lui dit, je vous ferai finir votre vie en Espagne, vieux hibou, si-bien que jamais n'y mettez le pied. Quand Charlemagne l'entendit, il fut bien courroucé, & vint contre Belligant qui l'avoit tant injurié, & le frappa si rudement de Joyeuse son épée, que du coup il lui coupa son écu ; puis il lui donna un autre coup sur son heaume, qu'il lui fendit la tête jusques au menton, & tomba mort de dessus son cheval. Puis Charlemagne dit : Belligant, tu as dit vérité quand tu te flattois que tu serois couronné Roi de France ; je te couronne au champ de bataille, de Joyeuse mon épée. Alors les Chrétiens se mocquoient des Payens, en leur disant ; quoique Charlemagne ait la barbe grise, il fait bien encore un coup d'épée, il a bien montré à Belligant un tour de maître ; car à l'ouvrage on connoît l'ouvrier. Quand les Payens virent leur Roi mort, ils furent fort tristes. Lorsque le Roi Marsille sut que son frere Belligant étoit mort, il s'enfuit secrètement, & ainsi firent Faussard & Justamont. Gallien étoit en la bataille, en laquelle il faisoit grand carnage des Sarrafins : Charlemagne chassoit ses ennemis de telle sorte, que nul n'osoit se trouver devant lui ; puis il fit son oraison à Jésus-Christ, disant : Mon Dieu, je vous supplie qu'il vous plaise de me donner le temps de venger la mort de mes Barons, dont l'intention n'étoit que de multiplier la foi Catholique, & ont été trahis & morts comme des martyrs. Quand Charlemagne vit que le Soleil étoit encore haut, il dit aux Sarrafins, je vous promets qu'il n'échappera personne de vous tous. Gallien passa contre un pré, & vint contre les tentes des Payens, où il trouva plusieurs beaux pavillons que le Roi Marsille avoit fait faire. Il y avoit deux mille Payens qui gardoient la femme dudit Marsille ; mais quand ils virent Gallien ils prirent la fuite. Quand Marsille qui étoit de l'autre côté, vit que Charlemagne le poursuivoit de si près, il jura par Mahon, que jamais il n'entreroit en Ville ni Château qu'il ne tint Pinelle à son plaisir, & puis qu'il ne redouterait pas Charlemagne ni sa puissance. Le Roi Marsille ne pensa qu'à se sauver, & Charlemagne le suivoit toujours de près, Gallien étoit demeuré près d'une rivière où il les attendoit. Quand ils virent Gallien venir, ils entrèrent dedans ladite rivière à pied & à cheval, il y en eut tant de noyés que les vivans passaient par-dessus les morts, tous ceux qui demeurèrent furent tués. Le Roi Marsille voyant le danger où il étoit, par un subtil moyen échappa, & s'en alla à Pinelle, mais comme il fuyoit le jour finit ; c'est pourquoi Charlemagne & Gallien retournèrent en leur camp. Charlemagne remercia Gallien du grand secours qu'il leur avoit donné. Ils logerent cette nuit dedans les Tentes des Payens, lesquels étoient bien garnies de vivres ; chacun prit sa réfection des biens qu'il y trouvèrent, puis après souper chacun se coucha.

Olivier & Videlon firent le guet toute la nuit, Le matin Charlemagne se leva, & s'en alla entendre la Messe d'un S. Abbé ; après cette bonne action chacun se prépara pour retourner en batail, & à la renconrrre des Chrétiens & des Payens, il y eut encore un rude carnage, & la bataille fut si sanglante, qu'à grand'peine pouvoit-on distinguer les Chrétiens d'avec les Payens, dont Charlemagne fut touché de compassion. Gallien l'encouragea le mieux qu'il lui fut possible.

CHAPITRE LX.

Comme Charlemagne s'en alla avec Gallien à Montfufeu, & comme le Noble Gallien épousa la belle Guinarde.

Gallien voyant la tristesse de Charlemagne, & que la bataille étoit finie, il lui dit : Sire, il est vrai que j'ai promis fois & loyauté de mariage à une jeune Dame d'une beauté parfaite, laquelle est fille du Roi Marsille, qui est votre ennemi mortel. Je l'ai trouvée loyale, car elle m'a donné plusieurs fois secours ; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de venir aux Nôces vous réjouir, & que vous la meniez par la main. Alors Charlemagne lui dit : Mon très-cher ami, je le veux bien ; car je dois bien reconnoître votre générosité par quelque endroit, je vous donnerai l'étendart que vous avez conquis. Alors Charlemagne commanda qu'on décampât, & manda aux Seigneurs & Barons qu'ils vinssent vers lui, & que Guidon & Hernaud demeureroient audit lieu avec deux cent Chevaliers richement habillés, lesquels avoient gardé à Roncevaux les douze Pairs de France. Ils demeurèrent jusqu'à ce que Charlemagne fût revenu ; & fût le traître Ganelon bien gardé, lié & garotté pour ladite trahison. Tyerry fut prit, lequel étoit à Montfufeu, accompagné de plusieurs Princes & Nobles Chevaliers, lesquels arrivèrent à Montfuf au la veille d'une bonne Fête. La Ville étoit fermée de muraille & le Palais somptueux, dont Charlemagne fut bien étonné quand il vit l'édifice, il demanda à Gallien à qui étoit le Château ; Sire, il est à vous, & j'en suis le Seigneur. Quand Charlemagne entendit Gallien, il dit ; mon cher ami, vous avez là conquis une belle forteresse ; certes, vous êtes sage & hardi comme étoit votre Pere. La belle Guinarde étoit au Palais où elle passoit son temps : mais quand elle vit les François elle eut peur ; car elle pensoit que ce fussent les Sarrasins qui venoient de l'armée de Belligant. Gallien envoya un messager à la belle Guinarde, lequel la salua, puis lui dit ; Madame Guinarde, Gallien votre ami vous

salue,

salue, lequel vous amene Charlemagne accompagné de plusieurs Barons & Chevaliers de France. Guinarde eut grande joie de ces nouvelles. Elle fit grand appareil par toute la Ville pour recevoir les François. Quand Charlemagne & les Barons furent arrivés, Guinarde descendit du Palais, & vint au-devant de Charlemagne fort honorablement, & lorsqu'il la vit il descendit de dessus son cheval, puis vint vers Guinarde & l'embrassa tendrement, elle lui dit : Bien venu soyez, noble Roi des François, & tous les nobles Chevaliers de votre suite. Charlemagne répondit : Guinarde, Jesus-Christ vous veuille garder de mal. Quand les Seigneurs furent tous au Château, Charlemagne fut richement servi, ainsi que les Chevaliers. Après le souper chacun fut se coucher pour se reposer. Le matin ils vinrent plus de cent Chevaliers au lever de Charlemagne, entre lesquels étoient Gallien & Guinarde, qui le saluèrent humblement : Guinarde dit à Gallien devant tous ; Gallien, cher ami, je vous prie qu'il vous plaise d'accomplir votre promesse pendant que toute la Noblesse est ici, vous savez que vous m'avez promis foi & loyauté de mariage, c'est pourquoi je desir, si c'étoit votre plaisir, d'accomplir cette belle promesse.

Chere amie, dit Gallien, j'en suis bien content, s'ils plaît à Charlemagne, mon Seigneur : Ami, dit Charlemagne, j'y consens très volontiers, puisque chacun en est content. Le Roi fit baptiser Guinarde, après la cérémonie du baptême ils furent épousés, dont grand'joie fut manifestée par toute la contrée. Charlemagne donna à Gallien & à Guinarde pour accroissement de la terre plusieurs Seigneuries, ce que Gallien accepta de lui ; mais il devint encore plus puissant : car il eut en peu de temps encore de plus grande Seigneuries. Après que Charlemagne eut resté huit jours à Montfufeu, il en partit, & y laissa Gallien & sa jeune Epousée ; il mena avec lui l'Ecuyer & Turion qui savoient toute la vérité de la trahison de Ganelon, & s'en alla à Roncevaux ; il prit congé de Gallien & de Guinarde, & laissa avec lui Girard, Hernaud, Beuves & Savary, puis s'en fut à Roncevaux.



CHAPITRE LXI.

Comme un Messager apporta des nouvelles à Gallien qu'il allât secourir sa Mere, qu'on accusoit d'un cas criminel.

Gallien se tint à Montfuseau jusqu'à l'Été, se réjouissant avec Guinarde & ses Chevaliers. Un Messager vint vers lui & lui apporta des nouvelles de sa Mere. Quand il fut devant Gallien, il le salua, disant : Dieu vous veuille garder de mal, fils d'Olivier ; Gallien lui répondit : Jesus-Christ vous maintienne & accroisse votre bonheur. Or dites-moi le sujet pourquoi vous venez vers moi. Le Messager lui dit : Très-cher Seigneur, je vous dirai que les enfans du Roi Hugon ont empoisonné leur Pere, pour avoir son Royaume, & ils disent que c'est votre Mere qui l'a fait, mais jamais elle n'a commis cette action : elle a donné son gage en champ de bataille contr'eux, mais votre Mere n'a trouvé personne qui veuille combattre pour elle.

Elle eût été brûlée l'autre jour, si ce n'eût été l'Evêque de Naples qui lui sauva la vie, & les autres Barons qui en eurent pitié. J'allois querir Olivier pour la défendre, mais on m'a dit que les Payens l'avoient mis à mort, & certes si vous ne lui aidez elle sera brûlée. Quand Gallien entendit le messager il se prit à pleurer, & jeta un soupir en disant : Ah ! mon Dieu, je n'ai jamais connu mon Pere, sinon à la mort, & si je perds ma Mere je n'aurai plus personne. Girard & Hernaud le consoloient ; Gallien dit, mes oncles ont fait ce mauvais traitement à leur Pere, & en accusant ma mere ; il dit dans le moment qu'il iroit la secourir. Gallien qui avoit le cœur marri, se fit armer pour aller au secours de sa Mere ; il laissa à Montfuseau Girard & Hernaud pour garder sa femme, & mena avec lui Beuves, Savary, Geoffroy de Paris, Emery & dix mille Chevaliers bien armés.

Il prit congé de Guinarde & des Chevaliers, puis chemina en si grande diligence qu'il arriva aux lices vers le Soleil couchant. Le Prince de Tarente, nommé Richard de Damas, & Gauthier son frere étoient venus pour loger aux lices, mais ils allèrent à la Cour de Constantinople pour justifier la Dame que l'on vouloit condamner à tort. Quand Gallien fut arrivé les Nobles lui firent grande chere au souper, ensuite ils furent se reposer. Le matin ils cheminèrent par la Romanie, tant qu'ils vinrent à Constantinople ; alors Gallien dit : quand je partis de cette Cité mes deux Oncles me vinrent épier pour me tuer en ce bois ; mais si je peux je leur en ferai bien souvenir. Tant cheminèrent qu'ils arrivèrent en la Cité,

& se logèrent devant sainte Sophie, en laquelle Eglise ils entendirent la Messe ; Gallien étant aux fenêtres du logis, ouït le peuple qui disoit : la meilleure Damoiselle de ce pays sera aujourd'hui exilée à grand tort, les pauvres étoient soutenus par elle ; maudit soit celui qui est la cause que nous la perdons. Quand Gallien les entendit, il se prit à pleurer, Henry & Tibere firent tant par leurs flatteries, qu'ils attirèrent les Barons du Royaume dans leur parti & les menèrent à la Cour.

CHAPITRE LXII.

Comme Jaqueline fut menée à la Cour pour être condamnée à mort par fausses accusations, & comme Gallien la défendit au champ de bataille contre Burgal.

Gallien & tous ses gens allèrent à la Cour, aussi firent les Seigneurs d'Espagne & l'Evêque de Naples. Lorsqu'ils furent arrivés ils dirent hautement, que si on vouloit juger Jaqueline par des faussetés, qu'ils prendroient ses intérêts. Gallien les remercia en leur disant : Seigneurs, je vous promets la foi qu'un jour je vous rendrai le plaisir que vous faites à Jaqueline. Quand ils furent arrivés à la Cour, ils virent qu'on mettoit la Dame hors de prison, laquelle étoit bien désolée : Alor ses deux freres lui dirent, vous serez punie parce que vous avez fait mourir votre Pere. Tibere dit : Vous m'avez aussi voulu perdre, afin que je perdisse ma Seigneurie. Burgaland de Rhodes, dit devant tous : Jaqueline m'a proposé que je sois son ami par amour pour faire mourir ses freres, comme elle a fait mourir son Pere ; s'il y a homme qui veuille dire le contraire, je suis tout prêt de le combattre ; alors les Barons dirent : Si nul ne la défend elle est jugée à mort ; intervint l'Evêque de Naples, lequel dit : Elle n'est pas encore jugée ; il pourra se trouver quelqu'un qui la mettra hors de danger. Quand Jaqueline l'entendit, elle réquit un de ses parens pour la secourir ; mais il dit : Je n'entreprendrai pas de combattre contre Burgaland. Quand Gallien vit sa Mere devant ses deux freres, & que nul ne la vouloit défendre, il la prit par la main & lui dit : Madame, faites bonne chere ; car jusqu'à la mort je prendrai votre cause en main & vous défendrai pour justifier votre innocence. L'Evêque de Naples défendit qu'on ne lui fit aucun mal. Alors Burgaland dit : S'ils étoient quatre tels que vous (en parlant de Gallien) je n'en reculerois pas un pas. Seigneur, dit Gallien, baissez votre épée & vous allez armer ; car mon corps vous défie. La Dame pleuroit son fils & ne le connoissoit point.

CHAPITRE LXIII.

Comme Gallien voulut défendre sa Mere en champ de bataille contre Burgaland, pour fausses accusations à elle imposées, & comme il tua Burgaland.

Tibere, Henry, & plus de cinquante Seigneurs & Barons qui étoient à l'encontre de Jaqueline, montèrent au Palais & jurèrent qu'elle ne leur échapperait jusqu'à la mort. Lors Burgaland fut armé, & vêtit un haubergeon de menu treillis; lequel, comme dit l'Ecriture, fut fait par une Fée, & tout homme qui le portoit ne pouvoit être vaincu en armes, s'il n'étoit faux, traître & parjure; cet haubergeon fut envoyé au Roi Hugon. Burgaland ceignit une épée laquelle avoit un demi-pied de large, & l'histoire dit que cette épée tranchoit le fer. Le plumet & la croisée étoit de fin or massif, elle étoit appelée tranche-fer. Les boucles du heaume étoient de fin or bruni, au cercle de dessus il y avoit des pierreries qui rendoient grande clareté. Etant bien armé, on lui donna un bon cheval, Burgaland monta dessus & mit l'écu à son col, il prit son épieu, lequel étoit envenimé du sang d'un Tigre. Quand Burgaland fut monté, il piqua des éperons & fut au champ de bataille; ceux qui le virent se mirent à dirent que Gallien seroit bientôt vaincu. Burgaland attendoit Gallien au champ de bataille, désirant sa venue pour le vouloir mettre à mort; mais Gallien étoit en son logis qui s'armoit des armes que Regnier lui avoit données quand il partit pour aller à Roncevaux, Beuves & Savary lui donnèrent la lance & le heaume, puis on lui mena Marcepin, & monta dessus comme noble valeureux, puis il prit son écu & partit de son logis. Il appella Savary, & lui dit, faites armer vos gens: car si Tibere & Henry nous vouloient faire quelque outrage, vous me donneriez plutôt du secours. Gallien vint au champ, le Duc Guyon d'Athènes & plus de cent autres l'accompagnèrent. Quand il fut arrivé au champ, Tibere & Henry tinrent conseil, disant que si Burgaland étoit vaincu, qu'ils le secoureroient. Les Barons amenèrent Jaqueline liée bien étroitement, puis Burgaland dit devant tous: Cette Dame a fait mourir son Pere, & vouloit faire mourir ses freres, afin d'avoir le Royaume; elle se vint conseiller à moi, me disant, que si je voulois lui aider à faire ce crime, qu'elle s'abandonneroit à moi; quand Jaqueline l'entendit elle se prit à pleurer; disant, que jamais elle n'avoit eue volonté de le faire; alors Gallien dit à Burgaland: Vous mentez impunément, & vous accusez cette Dame à tort; Burgaland dit: Vous mentez vous-même en voulant la justifier; mais avant qu'il soit nuit vous serez pendu & la Dame brûlée;

Gallien lui répondit: Dieu & le bon droit nous aidera; chacun ferma son heaume, puis on fit crier que nul n'entrât au champ sur peine de la vie. Trois Chevaliers gardoient Jaqueline, laquelle regrettoit son enfant, quoiqu'elle ne le connoissoit point, si elle l'eût connu elle eût mieux aimé être brûlée que de le laisser combattre contre Burgaland.

Quand les deux champions furent prêts de combattre, Gallien appella les Gardes, & leur dit qu'ils gardassent le champ, afin que personne ne les troublât; ils dirent que si aucun n'y entroit qu'incontinent il seroit pendu & étranglé: Gallien les remercia grandement, puis leva la main & fit le signe de la Croix; l'Evêque de Naples lui dit, Dieu vous garde de mal & vous fasse la grace de vaincre votre ennemi Burgaland. Gallien lui dit, certes, j'ai espérance que devant qu'il soit nuit s'il n'a la peau plus dure que l'acier, vous la verrez trancher en plus de trente pièces; les Princes, Seigneurs & Barons furent tous étonnés du courage de ce jeune Chevalier. A l'entour des deux Chevaliers il y avoit grand nombre de gens, lesquels étoient allés pour voir combattre les deux champions; Burgaland cria à haute voix: Vassal, je vous défie, mais jamais je ne vous prendrai à rançon, & ne fera pas Jaqueline par vous défendue; car devant qu'il soit nuit, je vous montrerai que vous n'êtes pas sage de vous mettre en champ de bataille contre moi. Alors Gallien réclama le nom de Jesus, en le priant qu'il lui voulut être en aide, & que la Dame étoit innocente du crime que ses freres l'accusoient. Burgaland piqua Arragon son cheval, & Gallien en fit de même à Marcepin, puis se rencontrèrent de leurs lances si rudement qu'ils en firent voler les éclats en l'air; Gallien frappa Burgaland si fort, que s'il n'eût levé son écu, il eût eu la tête fendue, mais l'écu fut fendu en deux; d'un autre côté il lui ôta une pièce du heaume, & s'il n'eût paré le coup c'étoit fait de lui; car il trancha la coiffe du heaume & coupa jusqu'à la chair, & l'épée glissa au côté fenêtre & trancha la pan de son haubergeon, & la chair fut entamée. Quand Burgaland se sentit frapper de Gallien, il se voulut venger sur le champ, il leva son épée & lui en porta un rude coup, mais Gallien le para avec son écu, sans cela il l'auroit tué; car il lui coupa plus de deux cents mailles de son haubergeon, & une partie de la coiffe, tellement que le sang lui sortoit par la bouche; Gallien chancela & peu s'en fallut qu'il ne tomba par terre, dont les Barons de son parti furent fort chagrins; ils se disoient tout bas les uns aux autres, je crois qu'il sera vaincu, & par conséquent Jaqueline sera brûlée. Quand la pauvre Jaqueline vit ce coup, elle se jeta la face contre terre, & se prit à pleurer en disant: Vrai Dieu! vous savez que je suis accusée

à tort, n'étant coupable aucunement de la mort de mon Pere; protégez, s'il vous plaît, le Chevalier qui combat pour moi. Et comme Gallien se préparoit pour se remettre au combat, Burgaland lui dit; Chevalier, je vous ai déjà montré ce que je fais faire; mais du premier coup que je vous porterai ce sera fait de votre vie: Gallien lui dit, vous en aurez menti, s'il plaît à Dieu, mais ce que vous dites pourra bien vous arriver plutôt qu'à moi. Ils recommencèrent donc à frapper l'un sur l'autre si fort que le sang couloit de toutes parts: Ils se combattirent tant, qu'il étoit midi qu'ils ne s'étoient pas donné le temps de reprendre haleine, ils étoient si las qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Etant un peu reposés, ils se remirent en bataille, & Burgaland dit: Gallien dans peu de temps je te ferai mourir, & ferai aussi brûler Jaqueline. Gallien lui répondit, je ne crains pas tes menaces; lors Burgaland crévoit de dépit d'entendre le mépris que Gallien faisoit de lui, il lui dit encore, tu as beau faire, tu mourras de ma main; Gallien lui répondit: Jesus-Christ a toujours été le Protecteur des innocens, j'ai espérance en lui, & tous tes sermens te pourront bien nuire & te porter dommage: Burgaland écumoit de rage, il sembloit qu'il fût hors de sens, & vint par grande fureur contre Gallien, & Gallien contre lui, lequel se souvint de son Pere Olivier qui ne recula jamais devant un homme. D'autre côté il voyoit sa Mere qui pleuroit, priant Dieu qu'il voulût garder Gallien de mal; cependant elle ne le connoissoit pas. Le peuple qui étoit spectateur du combat avoit grande pitié de Gallien, & disoient les uns aux autres: Certes, ce seroit grand dommage si ce Chevalier étoit mis à mort; Hélas! il est trop jeune, si ce n'étoit son courage il seroit déjà mort; on n'a jamais vu homme si vaillant ni si courageux. Gallien pria Dieu & la Vierge d'être à son secours, puis il prononça les hauts Noms de Notre-Seigneur; car celui qui les réclamera ne périra le jour qui les aura prononcés, s'il n'est faux ou parjure, & qu'il n'ait tort en ce qu'il veut disputer. Quand le Noble Gallien les eut nommés, il fut plus ferme & plus assuré que devant. Burgaland vint contre lui, & lui donna un si grand coup qu'il emporta une partie de la coëffe & du heaume, & l'eût tué si l'épée n'eût pas glissé; nonobstant elle lui trancha une partie du côté fenestre, dont le sang couloit abondamment, & du coup le Noble Gallien chancela un peu. Quand Jaqueline vit ce coup, elle fit un grand cri & tomba pâmée, croyant que le jeune Chevalier fut vaincu: Tibere & Henry étoient bien joyeux du coup que Burgaland avoit fait. Incontinent ledit Burgaland dit plusieurs injures à Gallien; qui ayant entendu ces paroles, tira son épée & en frappa Burgaland si fort qu'il fendit son écu, heaume & la coëffe par

le milieu, lui coupant une grande partie du test, de l'oreille & de la joue, & l'épée lui retomba sur l'épaule qui lui coupa le bras. Quand il sentit le coup il fit un cri, & dit: Jupiter veuillez-moi aider, la force me manque; j'ai en ma vie vaincu en trente champs de bataille, les plus forts de Romanie, & aujourd'hui un jeune homme m'a vaincu; je meurs de mes blessures & de désespoir. Gallien lui dit, il faut que tu périsses par mes mains, orgueilleux Payen. Burgaland qui n'avoit plus qu'un bras voulut faire tomber Gallien par terre; mais celui-ci lui donna du plumbeau de l'épée, dont il tomba par terre; puis Gallien prit l'épée de Burgaland, & lui en donna tant de coups qu'il mourut sur la place.

CHAPITRE LXIV.

Comme après que Gallien eut mis à mort Burgaland, Tibere & Henry le voulurent tuer, & comme ils donnèrent Jaqueline à Antoine de Tyr, & à trois autres Chevaliers pour la faire mourir & comme ils attaquèrent les François.

Gallien ayant mis à mort Burgaland, il monta sur Marcepin son cheval: comme il montoit dessus, Henry vint avec plusieurs soldats pour mettre Gallien à mort, mais il se défendit bien. Tibere fit amener par force Jaqueline, Mere de Gallien, & la donna en garde à Antoine de Tyr, & à trois autres Chevaliers pour la faire mourir. Ils prirent la Dame & la menoient pour être brûlée dont elle dit: Hélas! faut-il mourir étant innocente? Olivier mon ami, vous m'avez trahie; car vous deviez revenir, & c'est pour l'amour de vous que j'ai nourri l'enfant que vous avez engendré avec moi, ce qui fait assez connoître l'estime que j'ai toujours eu pour vous; votre enfant & le mien est parti pour vous aller chercher, ainsi je n'ai plus de support de personne; mes freres me veulent faire mourir: Souverain Dieu! que Charlemagne n'est-il ici avec les Chevaliers François? Quand Gallien entendit les plaintes que faisoit sa Mere, le cœur lui frémit, & promit à Dieu qu'il secoureroit sa Mere jusqu'à la mort. Les Payens frappèrent sur les François, lesquels se trouvèrent en leur Hôtellerie. Gallien alla vers ceux qui menoient sa Mere, sans que personne le suivit: Quand ils le virent ils se mirent en fuite. Les François qui étoient en la bataille retournèrent en leur logis, lequel étoit entouré de bons murs & de bonne défenses; ils fermèrent les Portes. L'Hôte dit: Seigneurs, ne craignez rien, car la maison est forte; mais défendez-vous bien, j'ai pour vivre un an; Beuves le remercia grandement, puis lui dit, Sire, nous avons perdu un de nos parens qui étoit notre appui, dont nous sommes fort tristes. Ceux de la Ville vinrent au

logis criant, mettez-nous en main celui qui a tué Burgaland, ou nous vous ferons tous mourir. L'Hôte répondit : Seigneurs, modérez votre courroux, vous devriez au contraire avoir obligation au jeune Chevalier qui a prit le parti de Jacqueline, & vous avez tort de le chercher pour le mettre à mort ; certes, je crois qu'à la fin il vous en viendra mal, allez vous-en d'ici, traîtres, faussaires, & quoique je sois votre sujet je ne saurois vous flatter, car vous êtes des traîtres, vous l'avez bien fait voir aujourd'hui. Quand Tibere l'entendit parler de la sorte, il entra dans une étrange colere, il commanda que l'on attaquât ladite maison. Les Grecs, Habitans de la Ville, joints à plusieurs autres l'attaquèrent incontinent, l'assaut fut si grand qu'il ne dura guere ; ils firent tant qu'ils rompirent les murs en plusieurs endroits & montèrent dessus. Ceux de dedans se défendoient vigoureusement ; mais quand ils virent que les murs étoient à bas, ils firent un cri. Alors Tibere dit à ses gens ils sont maintenant pris. Quand l'Evêque de Naples, Richar de la Morée, Gauthier de Damas, Guichard, Prince d'Estur, & le Duc d'Athènes entendirent les cris de ceux qui étoient en la maison, chacun d'eux alla en son logis & firent armer leurs gens, ils étoient quinze mille à cheval qui avoient tous promis à Gallien, qu'ils lui donneroient secours en cas de besoin. Chacun partit de son logis richement montés, & vinrent tous ensemble ; les Grecs étoient tous passés les murs quand les Barons leur crièrent, disant : Faux, traîtres, vous faites une injustice à ce jeune Chevalier qui a gagné le champ de bataille, vous le voulez faire mourir, cela crie vengeance. Quand les traîtres les virent ils furent bien étonnés, ils laissèrent l'assaut & s'assemblèrent : L'Evêque de Naples & les autres Seigneurs commencèrent à frapper vigoureusement sur les Grecs, & chacun d'eux crioit au secours ; puis ils se mirent en bataille, tant d'une part que d'autre ; Beuves & Savary écoutoient les cris, & regardoient les valeureux Chevaliers qui se combattoient, entre lesquels ils virent l'Evêque de Naples qui combattoient pour eux : Ils montèrent à cheval & sortirent du logis, Beuves vint le premier & frappa Henry dessus l'écu & lui rompit la boucle d'or dessous, & l'abattit de dessus son cheval, Savary vint devant Tibere & lui donna un si grand coup d'épieu qu'il le mit par terre, dont on croyoit qu'il fût mort. Les Grecs vinrent, qui remontèrent Tibere & Henry : Alors Tibere dit à son frere, certes, si nous demeurons long-tems ici nous serons mis à mort ; Henry répondit, il me paroît qu'oui, mon frere ; car le plus jeune de tous a vaincu Burgaland, il vaut mieux nous sauver secrètement. Nous donnerons aux Barons qui sont de notre parti une grande somme d'argent, afin qu'ils jugent notre sœur à être brûlée, & les tiendrons pour nos amis. Alors Henry

Henry dit, mon frere, vous dites bien. Jacqueline fut donnée à quatre Chevaliers qui la menoient mourir. Tibere & Henry avec tous leurs amis s'enfuirent, dont ceux de Constantinople furent étonnés ; l'Evêque de Naples Guyon de Morée parlèrent à eux, leur disant qu'ils se rendissent, & qu'il missent bas les armes ; ce qu'ils firent volontiers, & demanderent quartier, Beuves & Savary leur pardonnèrent. Tous les autres Barons furent marris de ce qu'Henry & Tibere étoient échapés.

CHAPITRE LXV.

Comme après Gallien eut gagné le champ de bataille il poursuivit les quatre Chevaliers qui menoient sa Mere pour la faire mourir, dont il en tua trois.

Gallien s'en fut piquant des éperons pour attendre les Chevaliers qui menoient sa Mere à la mort ; ils entrèrent dans le bois ; mais les traîtres battirent tant Jacqueline que le sang lui sortoit de tous côtés, dont elle pleuroit amèrement, disant : Hélas ! que j'ai eu de malheur quand je mis mon amitié à Olivier, il m'en coûta bien cher ; ah ! mon fils Gallien, vous me seriez maintenant d'un grand secours ; car à grand tort on me veut faire mourir : Vrai Dieu ! qui êtes mort pour tout le monde, faites-moi la grace de voir encore une fois mon fils Gallien avant de mourir : Hélas ! chacun dit qu'il est bon Chevalier, & qu'il a tué plus de dix mille Payens, s'il étoit ici il me viendrait secourir : Vrai Rédempteur du monde, soyez-moi maintenant en aide, & me faites miséricorde avant que je meure. Si-tôt que Gallien entendit les tristes douleurs de sa Mere, il piqua Marcepin son cheval, il trouva les quatre Chevaliers qui menoient sa Mere, ils étoient pour lors en une lande dessous une roche. Jacqueline étoit si fatiguée des coups qu'elle avoit reçus, qu'elle tomboit par terre, ils la frapportoient encore pour la faire relever. Quand Gallien les vit il leur dit, vous le payerez, laissez aller Jacqueline ; car vous la voulez faire mourir à tort. Quand les Chevaliers virent Gallien, ils dirent l'un à l'autre : Voici le Chevalier qui a mis à mort Burgaland, il faut croire qu'il cherche la sienne à lui-même quand il entreprend de nous poursuivre. Les quatre Chevaliers piquèrent leurs chevaux & vinrent vers Gallien, lequel prit son épée & poussa Marcepin aussi vers eux, dont trois Chevaliers le blessèrent ; & le quatrième bleffa son cheval Marcepin. Alors Gallien frappa dessus eux ; & du premier coup il en tua un de son épée, en lui fendant le heaume & la tête jusques au menton, dont il tomba mort. Quand les autres le virent, ils vinrent

vers Gallien, lequel se défendoit vaillamment; mais nonobstant il étoit fort blessé. Gallien donna tant de coups aux Chevaliers qui menoient sa Mere, qu'ils la laissèrent aller pour se défendre. Quand Jacqueline vit qu'ils étoient si acharnés, elle se mit en fuite. Gallien fut bien marri quand il n'aperçut plus sa Mere, car il avoit grande peur que les bêtes sauvages ne la dévorassent; il banda ses plaies le mieux qu'il pût, puis alla chercher sa Mere dans le bois; mais elle fut de buisson en buisson de peur qu'on ne la trouvât: Elle chemina tant qu'elle se trouvât dessous un arbre d'où il sortoit une belle fontaine, près de laquelle s'assit la belle Jacqueline. Elle étoit fort fatiguée, tant du mauvais traitement qu'on lui avoit fait, que de la peur qu'elle avoit eue, elle commença à réclamer la Sainte Vierge, qu'elle la voulût garder de mal, & qu'elle lui fassé la grace devant que de mourir, de voir son fils Gallien & le Comte Olivier car la nuit étoit venue.

CHAPITRE LXV.

Comme Henry & Tibere pendirent leur sœur Jacqueline par les cheveux à un arbre, & comme Gallien coupa la branche & lui sauva la vie, aussi comme il mena ses Oncles prisonniers à Constantinople.

Quand le matin fut venu, Tibere & Henry vinrent vers le bois pour savoir ce que leur sœur étoit devenue, & comme ils cheminoient vers la fontaine ils la trouverent dormant, dont ils furent fort joyeux, & incontinent descendirent de dessus leurs chevaux, & l'éveillèrent en la battant à grands coups de poing. Quand elle fut éveillée elle se trouva fort étonnée de voir ses deux frères: Hélas! dit-elle, où je me suis-je réfugiée? Tibere dit, vous serez pendue par les cheveux, & puis vous serez mise à mort: dites-moi donc comment vous êtes échappée des mains des quatre Chevaliers à qui je vous avois donnée pour vous mettre à mort. Hélas! dit la pauvre Jacqueline, laissez-moi vivre en ce bois, & je vous promets de ne jamais retourner en votre Royaume. Tibere qui n'avoit point pitié d'elle, il faut mourir, dit-il. Dans ce moment arriva le Chevalier qui s'étoit échappé quand Gallien tua les trois autres. Ce Chevalier étoit nommé Amaury, il raconta à Henry & Tibere, comme ses trois compagnons avoient été mis à mort par le Chevalier qui avoit vaincu Burgaland, & comme Jacqueline s'étoit sauvée par le bois de la peur qu'elle avoit de voir tel carnage; après que ce Chevalier

eut fait ce rapport à Henry & Tibere, ils lui dirent: Poltron, vous avez faussement menti, mais vous-même avez tué vos trois compagnons. Tibere & Henry courroucés en leurs cœurs, le prirent incontinent & le pendirent à un arbre qui étoit près de là. Après que les malheureux traîtres eurent fait mourir Amaury, Henry prit Jacqueline & la pendit par les cheveux à un arbre. Quand elle se sentit ainsi pendue, elle fit un cri si haut que Gallien l'entendit; car il la cherchoit par le bois. Aussi-tôt il piqua son cheval Marcepin, & vint au lieu où sa Mere étoit pendue: quand il la vit il fut hors de lui-même, les larmes lui tomboient des yeux en abondance, car il croyoit qu'elle fut morte. Il tira son épée Haute-claire, & coupa la branche où sa Mere étoit pendue, & elle tomba à terre encore pleine de vie; elle fut bien joyeuse quand elle vit Gallien, aussi le fut-il pareillement quand il s'aperçut qu'elle n'étoit pas morte. Tibere & Henry voulurent approcher vers Jacqueline, mais Gallien leur empêcha bien & les défia. Les traîtres coururent incontinent sur Gallien l'épée à la main, mais il se défendoit intrépidement; il étoit néanmoins bien foible; car il avoit été blessé, & avoit perdu beaucoup de sang, & falloit combattre contre deux hommes courageux & hardis. Quand Jacqueline vit Gallien qui combattoit encore pour l'amour d'elle, se mit de rechef en fuite, & comme elle couroit parmi le bois, elle rancontra Beuves & Savary, lesquels cherchoient Gallien. Ils avoient rencontré un homme de Constantinople qui leur avoit dit avoir vu Gallien qui suivoit la Dame & les quatre Chevaliers, & que Tibere & Henry alloient après. Quand Beuve & Savary virent la Dame, ils la prirent par la main & lui demanderent d'où elle étoit, elle répondit, Seigneurs, je suis celle pour qui le champ de bataille fut fait hier matin. Ils lui dirent Madame, le Chevalier qui vous a défendue est bien votre ami, nous sommes fort en peine de lui depunis que nous vous avons garantie de la mort. Beuves lui demanda par qu'elle occasion elle étoit en ce bois; elle lui raconta comment Gallien lui avoit sauvé la vie, en tuant trois des Chevaliers qui la conduisoient pour la faire mourir; depuis j'ai tombé entre les mains de mes frères, lesquels m'avoient pendue par les cheveux, & m'eussent fait mourir si ce n'eut été ledit Chevalier qui m'a défendue, lequel arriva à tems & coupa la branche avec son épée, & moi craignant la fureur de mes frères je me suis secrètement enfuie. Quand Beuves l'eut ainsi parler la couleur lui changea; il regardoit la Dame avec compassion: Alors Savary lui dit, Madame, foi de Chevalier il sera bien-tôt secouru par nous. La Dame leur montra le lieu où elle les avoit laissés; mais ils ne marcherent pas long-tems qu'ils entendirent le bruit. la bataille fut fort animée entre les champions, Gallien fut mis par terre; mais il se

défendoit avec un courage héroïque; le cheval de Gallien vint à Tibere & se leva debout contre lui, dont il manqua de le renverser; puis il vint à Henry, & lui donna aussi de grands coups de pieds de derrière contre le côté qu'il lui cassa une côte, & le coucha par terre; quand il fut relevé il vint à Gallien d'un côté & Tibere de l'autre, puis frappèrent sur Gallien, & aussi Gallien sur eux: Quand Beuves & Savary les virent, ils vinrent promptement au secours de Gallien: Savary frappa Henry si rudement qu'il l'abattit par terre. Lorsque Gallien les vit, sa force lui redoubla, il frappa Tibere & lui trancha le heaume, & lui blessa la tête, dont il tomba par terre, & Beuves lui prit son épée qui étoit fort belle, avec laquelle il lui vouloit couper le col; mais Gallien lui donna répit jusqu'à ce qu'ils furent à Constantinople, afin qu'on en fit justice, telle qu'il convenoit pour un pareil cas: Beuves en fut fort joyeux, ils prirent les deux traîtres, les lièrent & les menèrent à Constantinople. Gallien monta sur son cheval Marcepin avec grande peine; car il étoit fort blessé & avoit perdu tant de sang, qu'il en avoit le visage tout pâle. Quand Jacqueline les vit, elle eut grande peur; car elle les suivoit de tous côtés. Quand Gallien la vit il en eut grande pitié, il lui dit: Madame, pour l'amour de vous j'ai souffert de grands maux; alors la Dame lui répondit: Noble Chevalier, j'ai envoyé mon fils au Noble Roi de France pour aller chercher son Pere Olivier: le plus Noble du Palais; je suis demeurée seule sans avoir nuls amis; on m'a fausement accusée du cas que vous savez, dont c'est à grand tort, vous & moi avons souffert & enduré grand mal: Je prie Notre-Seigneur Jesus-Christ & sa glorieuse Mere, qu'il leur plaise vous récompenser de votre générosité; car vous m'avez retirée du tourment. Quand Tibere & Henry ouïrent ainsi parler leur sœur, ils furent très-mortifiés. Alors Gallien prit sa Mere par la main & la mit devant lui, puis cheminerent tant qu'ils sortirent du bois, & trouverent leurs gens lesquels faisoient grand deuil; Guyon, le Duc d'Athènes & toute leur suite étoient bien consternés; mais quand ils virent Gallien & sa Mere, ils furent bien joyeux, & les François aussi, & généralement les grands & petits se réjouirent parce que les traîtres étoient pris. Alors le commun peuple retourna en la Ville, quand Gallien fut à Constantinople, il fit interroger Tibere & Henry devant tous les Barons. Ils déclarèrent que malignement ils avoient fait mourir le Roi Hugon leur Pere. Les Chevaliers dirent unanimement qu'on les devoit traîner. Incontinent ils furent attachés à des chevaux & traînés par la Ville, puis furent pendus au pied d'une muraille. Gallien commença à dire en présence de tous: Seigneur, vous avez su la trahison, laquelle on disoit avoir été faite par Jacqueline, mais à présent vous voyez le contraire.

CHAPITRE LVII.

Comme Gallien fut couronné Roi de Constantinople.

Après que Tibere & Henry furent pendus pour la trahison qu'ils avoient commises, en faisant mourir leur Pere, Gallien dit à tous les assistans: Seigneurs, voilà ceux qui doivent succéder au Roi Hugon qui sont morts pour leurs crimes; c'est pourquoi la Dame qui est ici présente doit comme vraie héritière succéder à la couronne: Ainsi je vous prie de lui donner un mari qui soit Noble & vaillant pour maintenir le Royaume en paix & le peuple en amour, Sire, lui dit Jacqueline, je vous prie au nom de Jesus, de ne jamais parler de mariage; car je n'épouserai jamais autre personne que le Comte Olivier, attendu que nous nous sommes promis la foi & loyauté l'un à l'autre: J'ai un beau fils de lui, lequel l'est allé chercher, quand il sera venu il m'épousera. Quand Gallien l'eut entendue, il poussa un grand soupir, & lui dit: Madame, sachez que j'ai le cœur triste quand il me souvient du Comte Olivier; Les payens l'ont tué à Roncevaux, je l'ai vu & parlé à lui; fâché aussi, Madame, que je suis Gallien, votre fils qui partit pour l'aller chercher, dans le temps que mon oncle Tibere me frappa de l'Echiquier.

Quand Jacqueline l'entendit ainsi parler elle fit un cri, puis tomba pâmée; quand elle fut revenue elle commença à pleurer, & vint vers Gallien & l'embrassa, puis dit: Loué soit Dieu, quand il m'a fait la grace de revoir mon fils, & que je le vois en santé devant moi. De tout mal que j'ai souffert & enduré il ne m'inporte puisque j'ai recouvert mon enfant. quand les Barons l'entendirent ils furent émus de tendresse, tant que la plupart pleuroient aussi & disoient les uns aux autres: Je pensois bien que c'étoit lui, mais je n'en osois rien dire de peur que ses Oncles ne l'eussent tué. Tous les Nobles Chevaliers s'assemblerent en Conseil, & conclurent qu'ils le feroient Seigneurs du pays. Incontinent ils monterent au Palais, désarmèrent Gallien, Beuves & Savary; Puis on fit venir les Médecins & Chirurgiens pour guérir Gallien. Jacqueline pleuroit sans discontinuer la mort d'Olivier, mais Gallien la consolait, disant, c'est folie de tant pleurer mon Pere, puisqu'il est mort pour la défense de la Religion, il faut plutôt prier Dieu qu'il veuille lui faire pardon. Il est à propos que vous épousiez un Noble Baron pour maintenir cette terre. Elle lui dit, mon enfant, je vous prie, ne m'en parlez plus; car jamais je n'épouserai homme, telle chose qu'on me dise; mais de présent, je

promets chasteté à Jesus-Christ, & veut être Nonain, & vous aurez la terre s'il vous plaît : Vous serez Roi, & maintiendrez le pays. Tous les Seigneurs dirent qu'elle avoit bien dit, car il lui appartenoit mieux qu'à personne, puisqu'il l'avoit si vaillamment acheté au prix de son sang. Tous les Barons & Chevaliers du pays & de la contrée montèrent au Palais, puis couronnèrent Gallien somptueusement, & firent grande Fête & solemnité.

CHAPITRE LXVII.

Comme quinze Rois Payens vinrent attaquer le Château de Montfuseau, où étoit la belle Guinarde, & comme les François gagnèrent l'étendart des Payens.

Quand les Payens apprirent qu'il y avoit long-tems que Gallien étoit hors du pays, ils pensèrent qu'il étoit allé à Paris, afin d'être Empereur, & qu'il ne retourneroit plus à Montfuseau. Ils résolurent d'attaquer le Château, pour lors Gallien étoit à Constantinople avec plusieurs Nobles Barons qu'il régaloit d'un somptueux dîner, & ainsi comme ils faisoient bonne chère, un Messager arriva qui entra en la grande Salle & salua Gallien, en disant : Noble Roi, Guinarde vous salue, & vous prie au nom de Jesus-Christ que vous la secouriez ; car les Sarrafins ont assiégé le Château de Montfuseau ; les assiégeans sont : Lamathour des Cordes, le Roi Faufferon, le Roi Clarion, Albirant de Sicile, le Roi Rubion, Aquilant de Lucerne, le Roi Amalagres le Roi Amadon, Amible de Superne, Carbin, Airable, le Roi Conimbres, le Roi Nerion, Trufier de Luzebonne & le Roi Lucion : Enfin, ils sont quinze Rois qui ont juré la perte de Montfuseau & de ses habitans ; ils ont brûlé votre femme Guinarde, pour laquelle les François furent délivrés de prison, & disent aussi qu'ils vous feront pendre ; Girard, Hernaud, Emery, Savary & Beuves sont déjà en prison, & croyez qu'ils les feront mourir si vous ne les secourez. Gallien l'entendant fut dans une grande tristesse, il prit un couteau & en frappa sur la table, il se leva tout en colère & se promenoit par le Palais fort triste & pensif ; puis il dit à ses gens, Seigneurs, je vous prie qu'il vous plaise de venir avec moi, car il est de nécessité.

Alors il fit ouvrir tous les Trésors du Château qui appartenoint au défunt Roi Hugon, il en fit part à tous, dont chacun fut content de ses libéralités ; incontinent ils dirent tous : Sire, quand il vous plaira vous partirez, nous sommes tous disposés à vous suivre, & à ne vous point

quitter qu'à la mort. Gallien fut joyeux quand il entendit la bonne volonté de ses sujets ; il fit aussi-tôt crier son Ban pour que tous fussent prêts & armés. Les Barons firent équiper les Vaisseaux pour l'embarquement, les préparatifs furent faits si diligemment, que le troisième jour ils entrèrent dans les Vaisseaux & mirent à la voile. Gallien fit l'Hôte (dont nous avons parlé ci-devant) Castellan, pour avoir soutenu son parti & donné retraite à ses Chevaliers. Ensuite il prit congé de sa Mere, laquelle pleuroit tendrement.

Après qu'elle fut un peu rassurée, Gallien partit avec Beuves, Savary & tous ses gens ; ils arrivèrent le soir à un port qui appartenoit aux Sarrafins, où il y avoit un puissant Amiral, nommé forbaine : Gallien se saisit d'abord de lui, & le fit mettre en prison, puis marchèrent par terre droit à Montfuseau. Le Messager Mauprin qui savoit les détours, les conduisit en un Poste avantageux, ils campèrent à six lieues de l'armée de Lamathour. Le marin Gallien commanda à Beuves, Savary & Emery de conduire l'avant-garde, il leur fit donner dix mille hommes de bonnes troupes, & Mauprin pour les conduire dans le chemin qu'ils devoient tenir. Dans le moment l'armée commença à marcher, les plus grands & les plus hardies à la tête ; ils avoient encore devant eux trois mille Archers ou Arbalétriers ; ils passèrent une plaine & montèrent un grand rocher, ils apperçurent deux Sarrafins qui étoient en embuscade, & plus loin deux mille Sarrafins qui menaient Girard & Hernud en prison, lesquels ils avoient pris deux jours avant qu'ils attaquèrent le Château pour avoir des vivres, il les menaient attachés avec des cordes, & avec eux trente prisonniers aussi étroitement attachés, & si fortement ferrés que le sang leur sortoit par les ongles, ils prioient Jesus-Christ de tout leur cœur d'être à leur secours, & disoient tristement : Ah ! Gallien & Guinarde, vous ne nous verrez plus, c'est fait de nous. Beuves & Savary entendirent crier, ils prirent leur lances en main, & piquèrent leur chevaux & furent à leur rencontre : Beuves frappa Brandimur dans l'écu & lui passa la lance au travers du corps ; Savary abattit un autre payen, & tous les autres François combattoient généreusement, les payens voyant cela prirent la fuite ; mais les troupes de Gallien les poursuivoient rudement. Mauprin délia Girard & tous les autres prisonniers puis leur donna à chacun des chevaux & des armes, puis ils coururent aussi comme les autres après les Sarrafins passant au travers d'une rivière impétueuse ; s'ils n'eussent été bien montés, ils eussent tous été noyés. Ils étoient bien trente mille Sarrafins, dont les François en tuèrent bien dix mille, en contant ceux qui furent noyés ; le reste prit la fuite : c'est pourquoi Beuves & Savary furent joyeux, de ce qu'ils avoient délivrés

Girard, Hernaud & les trente autres prisonniers. Gallien vint après avec le reste des troupes, lequel fut bien joyeux quand il vit ses Oncles, il leur demanda comment se portoit Guinarde, Girard répondit tout bas, elle a beaucoup de nécessité; car les vivres nous ont manqué il y a huit jours, nous sortîmes pour tâcher d'en avoir, mais les Sarrafins nous prirent & nous menèrent bien étroitement liés: Beuves & Savary nous ont sauvés de la prison & délivrés de la mort. Puisque vous voilà, secourez Guinarde qui vous aime si tendrement, elle est aussi dans une grande mélancolie au sujet de votre longue absence. Pendant qu'ils discourroient ensemble un payen vint à l'Amiral, & lui dit: Sire, nous sommes échappés des mains de Gallien, lequel amène si grand nombre de gens, qu'à peine les sauroit-on nombrer, ils nous auroient tous tués si nous n'eussions pris la fuite pour sauver notre vie; sachez que si vous les attendez, qu'ils vous tailleront tous en pièces, car ce ne sont pas des hommes, mais des diables pour le courage: Quand l'Amiral entendit ces paroles il fut étrangement surpris, il ordonna de se tenir sur ses gardes, les principaux coururent à l'Etendart, chacun se prépara; ceux qui attaquoient le Château furent si épouvantés qu'ils se laissoient tomber dans les fossés. L'Amiral & ses gens se rengèrent pour donner bataille, & dressèrent leur Etendart: Aquiland de Colande eut la charge de le garder; Gallien fit l'approche des Payens sans nul délai, puis il dit à gens: Seigneurs, j'ai pitié de vous, car il faudra combattre de toutes nos forces ces maudits payens: Je vous prie tous que chacun fasse son devoir & prenne bon courage; car le grand Dieu qui est au Ciel vous récompensera. A cette parole ils s'embrassèrent & prièrent tous notre Seigneur de les fortifier: puis ils se mirent en bon ordre, & s'en allèrent avec un grand courage sur les payens; le Noble Gallien s'employoit de toute ses forces, Girard & Emery n'en faisoient pas moins, & les François de même; il fut fait dans cette attaque tel carnage des payens qu'il en mourut bien dix mille, & le reste se retira vers l'Etendart. Quand l'Amiral vit cela il étoit, au désespoir, il fit rallier ses gens, & les fit venir sur les François, Guérin de Neuf-marge étoit là qui rencontra le Roi Corbion, & le mit à mort. Josian du Plessis tua le Roi Gracion. Les Payens tuèrent le Duc d'Esture, Richard de la Morée étoit en grand danger; mais Gallien le vint secourir. Quand il vit le Duc d'Esture mort, il dit: Ah! malheureux payens, si mon épée ne casse en deux, c'est fait de vous. D'autre part Gallien vit le Vicomte de Naples en grand danger, dont Guinarde de la Morée s'écria, disant: Ah! Sire Gallien, nous avons maintenant bien besoin de vous & si vous ne nous secourez, jamais nous n'échapperons d'ici. Quand Gallien l'entendit, il appella Beuves, Emery, Girard, Hernaud,

Huon

Huon, & leur dit à haute voix: Barons, suivez-moi maintenant & vous tenez serrés, car les Payens sont forts & ont aussi grand nombre de troupes; nous sommes en risque si Dieu ne nous aide, je vous prie que nul ne se repargne, & j'espère que Dieu nous protégera. Ils répondirent, nous ferons tout ce que nous pourrons. Gallien piqua son cheval, & passa au travers du détour de Compharion & tua le Roi Machabre, puis il tira son épée Haute-claire, & vint à un autre à qui il en fit autant; Hernaud tua le Roi Fausseron, & Girard vint à Saleprend, & le jeta à bas de son cheval & le coupa par pièces & par morceaux: Emery tua le Roi Corbon; & Beuves frappoit de si grande puissance qu'il sembloit que ce fût un Lion, tant il avoit un merveilleux courage, & bref plus de dix mille Payens moururent. Gallien fit sonner son cor pour railler ses gens & c'assèrent les Payens jusqu'à l'Etendart, il y en eût tant de tués que la terre étoit couverte de corps morts. Gallien prit courage, & vint vers Aquilant de Corfande & à un autre Roi: Les Payens se mirent en fuite, & les François couroient après les Payens qui disoient les uns aux autres, nous sommes bien malheureux, il est bien fâcheux pour nous de nous laisser battre ainsi par ces Chrétiens; l'Amiral est bien fol de penser avoir les François: Dans ce moment Gallien donna un tel coup sur l'Etendart des Payens que leurs Dieux Jupiter & Tarvagant tombèrent par terre, dont les Payens furent fort dolens, l'Amiral écumoit de rage quand il vit que son Etendart étoit perdu, & qu'il voyoit ses gens fuir de toutes parts, il les voulut rassembler; mais il ne put, car ils fuyoient de côté & d'autre. Gallien frappa un Turc des plus forts qui fût en la Turquie; car il étoit grand & robuste, le visage si furieux que nul n'osoit le regarder, il lui porta un si furieux coup qu'il lui fit voler la cervelle. Beuves & Savary faisoient un massacre épouvantable. L'Amiral se vouloit faire mourir de dépit quand il vit les François victorieux; incontinent il s'enfuit & n'emmena avec lui que le quart de ses gens, & en s'enfuyant, il disoit qu'il feroit pendre ceux qui avoient laissé prendre son Etendart.



CHAPITRE LXIX.

Comme l'Amiral s'enfuit au Château de Mont-Jardin, & Comme Gallien le suivit après qu'il eut donné des vivres à la belle Guinarde, & à toute la Ville de Montfufeu.

L'Amiral voyant la défaite de ses gens fut si mélancolique intérieure-ment qu'il se mit en fuite : Gallien & les autres François mettoient au tranchant de l'épée plusieurs Payens qu'ils trouvèrent sur le bord de la mere & les autres noyés ; il y en eut tant de mort que cela étoit digne de compassion : Ceux qui échappèrent avec l'Amiral furent au Château de Mont-jardin. Quand Gallien vit que les Payens avoient abandonné leur Camp, il vint en leurs Tentes où il trouva de grandes richesses, lesquelles il fit porter au Château de Montfufeu. Lorsque Gallien approcha dudit Château, il fut bien fâché quand il vit les murs abattus, les fossés remplis, le Palais rompu, les Salles gâtées, les tours démolies, la porte par terre ; les Chevaliers, Bourgeois, Bourgeoises étoient si affamés qu'ils tomboient de foiblesse.

La belle Guinarde avoit été deux jours sans manger, mais quand elle sçut que Gallien étoit venu, & qu'il avoit délivré ses deux Oncles, & que les Payens étoient chassés, elle eut grande joie, elle fut au-devant de lui, l'embrassa tendrement ; quand Gallien la vit si maigre, il lui dit : Ma chere, vous avez eu disette de vivres, dont il me fâche ; elle lui répondit, Sire, je ne m'en souviens plus du moment que je vous vois, mais si vous eussiez tardé à venir, je serois morte de chagrin. Lors ils montèrent au Palais pour prendre leur réfection, incontinent le souper fut prêt, puis Gallien s'assit & la belle Guinarde auprès de lui. Gallien dit, Seigneurs & Dames, faites bonne chere ; car nous avons des vivres abondamment, vous avez été un peu affamés ; mais Dieu nous a aidé en dissipant nos ennemis.

Gallien fit appeller tous les Habitans de la Ville pour savoir ce qu'ils avoient perdus, tant en bien-meubles, que maisons brûlées ; & quand chacun eut dit sa perte il les dédommagea. Ensuite il partagea à ses gens d'armes, tant grands que petits, tout le trésor qu'il avoit conquis, ils se disoient les uns aux autres, Dieu veuille maintenir Gallien, car il nous a donné tout ce qu'il a gagné aux Sarrasins : chacun se coucha & reposa cette nuit. Le lendemain Gallien commanda aux Chevaliers qu'ils fussent prêts pour marcher au Château de Mont-jardin ; Mauprin qui étoit présent, dit à Gallien : Seigneur, je vous prie d'amener promptement vos

Chevaliers, & j'irai devant faire l'espion, & si je peux j'entrerai au Château ; car je sais bien parler leur langue : Si je parviens au dedans, je vous y ferai entrer malgré toute leur puissance. Allez, dit Gallien, je prie Dieu le Créateur Tout-puissant qu'il vous veuille bien conduire, j'irai après vous avec mes gens & les menerai devant le Château, & s'ils sortent nous combattrons contre eux ; mais tâchez de venir à bout de votre dessein. Mauprin répondit, j'y ferai mon possible : Il prit congé des François, puis s'en alla vers les payens monté sur un Rouffin, & quand il vit le Château, il descendit de dessus sa monture en la prairie, il prit un bâton qu'il trouva, & le tenoit en sa main, puis cheminoit pas à pas, & s'appuyoit sur ledit bâton feignant d'être boiteux. Quand les Payens qui étoient au Château le virent, ils dirent : Voici un Sarrasin qui vient avec bien de la peine, il parroit être beaucoup blessé ; car il ne peut presque marcher, ouvrez-lui la porte & le faites boire & manger, car il en a grand besoin. Mauprin alla jusqu'au maître Donjon, contrefaisant le boiteux, on lui ouvrit la porte ; lorsqu'il fut devant les Payens il se mit à genoux, & les salua de par Mahon & Tarvagant. Les Payens lui demandèrent d'où il étoit, il leur répondit : Seigneurs, cela me fait de la peine que vous me demandiez qui je suis, ne me connoissez-vous pas bien ? Non, dirent les Payens, si tu ne nous dis ton nom ; il dit, je suis le Baron Mauprin, les François me prirent il y a long-tems, & m'ont tenu en prison à Montfufeu, le mari de Guinarde a été long-tems hors du pays, mais il est revenu avec grand nombre de gens, & pour la grande joie de Guinarde m'a délivré de sa prison, & m'ont donné à boire & à manger, & je fais autant leurs affaires qu'homme du monde. Les payens le menèrent au Château, quand Mauprin fut entré on ferma la porte & passa en la salle ; là, on lui demanda comment les François avoient ordonné leur armée pour avoir vaincu l'Amiral, & un Roi payen si fort qui étoit venu au secours. Cet Amiral dit à Mauprin, je te promets que les François sont rudes en bataille, ils ont défait beaucoup de nos gens depuis trois jours, nul ne les peut vaincre au tranchant de l'épée. Sire, dit Mauprin, vous dites la vérité ; ils ont mis à mort quantité de vos gens, & si feront encore dans peu, si votre armée n'est pas bien ordonnée par mon moyen ; car Gallien vient qui amene plus de trente mille combattans. Alors l'Amiral dit, hélas ! nous ne demeurerons gueres devant eux. Mauprin lui répondit, pardonnez moi, ne vous embarrassez point, car étant dans leur prison je leur ai entendu dire la maniere comme ils prennent les Châteaux en France, & pareillement la maniere de les défendre, car si j'étois en ce Château & cent hommes avec moi, je défierois à toute l'armée des François de le prendre, & ne craindrois chose qu'ils

pussent faire, fussent-ils deux fois autant. Alors l'Amiral lui dit, si vous me voulez dire la manière, je vous donnerai de grandes richesses; car j'ai grand desir de mettre à bas les Chrétiens: Sire Amiral, dit Mauprin, je suis en ce lieu pour vous aider, jamais vous ne les vaincrez sinon par moi, je fais leur manière de faire. L'Amiral pria derechef Mauprin de lui dire le secret; Mauprin dit, quand vous verrez les François devant le Château & à l'entour, vous attendrez jusqu'au soir, puis vous ferez partir le Roi Brisemur, lequel menera avec lui dix mille hommes qui iront coucher dans le bois ci-près, & ne diront mot jusqu'au matin, puis me donnerez un bon cheval & j'irai droit aux François comme messager, & leur dirai que vous manquez de vivres, & qu'ils viennent hardiment en ce Château, & que vous leur rendrez; & quand ils viendront au Château, je serai sur la porte pour mieux les tromper, & en laisserai entrer dedans, quand ils seront vers le Palais je les ferai tous tuer; le Roi Brisemur viendra par derrière & tuera ceux qui seront au dehors. Quand l'Amiral l'entendit, il dit: Mauprin, cher ami, vous dites bien; je vous prie, mettez la chose à effet. Mauprin lui accorda, mais n'avoit garde de ce faire; car il ne desiroit que la mort des payens: ses gens marchèrent tant qu'ils arrivèrent devant Mont-jardin, auquel lieu ils posèrent leurs Pavillons, & y logèrent jusqu'au matin. Le Roi Brisemur & dix mille payens s'en allèrent au bois pour former l'embuscade, l'Amiral prioit souvent Mauprin de faire réussir la chose, & qu'il auroit bonne récompense.

CHAPITRE XXL.

Comme Gallien tua Brisemur, & comme il prit le Château de Mont-jardin.

LE lendemain de grand matin, l'Amiral vint à Mauprin, & le pria l'accomplir son dessein afin que les Chrétiens fussent tous tués. Mauprin lui répondit, s'il vous plaît de me donner congé afin que j'aille au-devant des François pour les tromper; l'Amiral lui octroya. Mauprin prit un cheval & monta dessus, il sortit du Câteau & fut jusqu'à l'armée de Gallien: Quand Gallien le vit, il lui dit; Mauprin, comment vous va, vous avez un autre cheval que vous n'aviez hier: il est vrai, dit Mauprin, & si j'ai tant fait que cette nuit vous entrerez au Château de Mont-jardin. Gallien le remercia, lui demandant par quel moyen Mauprin dit, Sire, j'ai fait entendre à l'Amiral que je vous ferois entrer au Château pour vous faire mourir, & lui conta aussi comme Brisemur étoit embusqué dans le bois, quand Gallien l'entendit, il fut bien joyeux, ils

se mirent en armes promptement, puis allèrent attaquer les dix mille payens qui étoient embusqués dans le bois. Mauprin s'en retourna au Château, dont l'Amiral fut très-joyeux; mais il entendit les coups que les François donnoient sur les payens qui étoient audit bois, dont il avoit grand doute, nonobstant il avertit Mauprin, & lui dit que les François venoient au Château.

L'Amiral dit encore, il me semble que j'entends les épées frapper sur les heaumes; Mauprin répondit, Sire, ce sont les François que j'ai vus qui croient maintenant entrer dans le Château; mais nous les ferons tous mourir. Alors on abaissa le pont du Château, on ouvrit les portes. L'assaut fut si rude dans le bois que grand nombre de payens restèrent sur le champ de bataille; Mauprin alla vers l'Amiral; & lui dit, Sire, ne manquez pas qu'incontinent qu'ils seront passés de fermer la porte, puis nous les égorgerons tous. Quand le Roi Brisemur qui étoit embusqué au bois vit venir Gallien, il fut avec fureur sur les François; mais Gallien mit la lance en main & piqua son cheval vers Brisemur. & se donnèrent sur les écus de si rudes coups qu'ils les fendirent par dessus les boucles, ils se donnèrent aussi plusieurs coups de lances, dont ils tombèrent tous deux par terre, ils se relevèrent & Brisemur tira son épée & en frappa Gallien sur le heaume si rudement, qu'il en abattit les fleurs & les pierres précieuses, mais l'épée ne le put entamer & coula sur l'épaule & lui coupa l'éperon de derrière: Quand Gallien sentit le coup la couleur lui changea & dit, Payen, tu es à priser; car tu manie bien une épée, je te prie de me dire ton nom; certes tu ne me le dois pas céler. Le payen lui dit: François, je ne te le nierai pas, j'ai nom Brisemur, je suis frère de Trufsier, & il n'y a mur si fort au monde que je ne mette par terre; & moi, dit Gallien, j'ai nom brise tout; c'est bon, dit le Payen, à telle pot telle cuiller. Lors Gallien leva son épée & frappa de si grande force sur Brisemur, qu'il lui fendit la tête & lui mit la cervelle en l'air; les François eurent bien-tôt vaincus les dix mille payens qui étoient embusqués dans le bois; puis après ils vinrent au Château: Mauprin étoit à la porte, & l'Amiral crut qu'il falloit vîtement abaisser le Pont-levis & fermer la porte quand ils verroient entrer Gallien & trois ou quatre cens Barons; mais il n'avoit garde, car il laissa entrer tous les François dans le Château, Gallien avoit son épée en sa main & commença à frapper fortement sur tous ceux qui se rencontrèrent devant lui, aussi firent Girard, Hernaud & les autres François, en telle façon qu'ils tuèrent tous ceux qui ne voulurent pas croire en Jésus-Christ.

Quand l'Amiral vit le massacre des Payens; il crioit, Mauprin ferme la porte & leve le pont; je n'en ferai rien, dit Mauprin, Dieu m'en

préserve. Quand l'Amiral entendit que Mauprin parloit de Dieu, il connut bien qu'il étoit trahi; il le maudit en disant: Mahon te puisse confondre de me trahir ainsi. Il se remit en la bataille des plus avant, comme un furieux, tellement qu'il rencontra Gallien devant lui, mais dans le moment ils s'entreprirent tellement que Gallien vint vers l'Amiral & lui porta un tel coup qu'il lui trancha la tête: Puis enfonça les prisons & délivra les prisonniers, & les fit monter sur de bons chevaux; enfin, il extermina tous les payens qui ne voulurent pas croire au vrai Dieu. Il fit abattre le Château de Mont-jardin, & fit transporter toutes les bonnes pierres à Montfuseau pour rétablir le Château & la Ville. Gallien & ses gens s'en retournèrent louant Dieu joyeusement de la victoire qu'ils avoient eue. Guinarde vint au-devant de Gallien en grande joie, & les Nobles Chevaliers entrèrent à Montfuseau faisant grande réjouissance. Incontinent Gallien envoya chercher des Maçons de toutes parts & fit réparer la Ville & le Palais à ses propres frais; il rendit à chacun ce qu'ils avoient perdu & demeura en bonne paix avec ses gens, qui souvent remercioient notre Seigneur de la victoire qu'ils avoient emportée sur les Payens: Girar & Hernaud voyant que Gallien étoit en paix & en grande tranquillité, & que d'ailleurs il y avoit long-tems qu'ils étoient dehors de leurs pays, ils vinrent à Gallien & lui dirent: Neveu, nous allons prendre congé de vous pour retourner dans notre pays, car vous savez très-bien qu'il y a du temps que nous sommes ici, & que depuis nous n'avons eu aucunes nouvelles de notre pays; c'est pourquoi nous vous disons aujourd'hui notre dessein, nous emmènerons aussi avec nous, Beuves, Savary, & mon neveu Emery. Quand Gallien entendit qu'ils vouloient s'en retourner, il fut dans une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer, il se prit à pleurer, (chose qui lui arrivoit très-peu.) Girard lui recommanda avant de partir de toujours bien gouverner son Peuple, de leur être doux & affable, de ne point souffrir auprès de lui de mauvais Courtisans; enfin, d'honorer Dieu & l'Eglise: ce que Gallien lui promit de faire, suivant ses bonnes instructions.



CHAPITRE LXXI.

Comme Charlemagne fit venir devant lui le traître Ganelon en son Palais de Laon, où il le voulut faire mourir; mais il demanda champ de bataille contre le Duc d'Anjou, lequel lui accorda, & comme le traître fit ferrer son cheval à rebours & s'enfuit.

Nous avons déjà parlé ci-devant de la trahison de Ganelon, lorsque nous avons fait mention de la mort des Pairs de France, que ce malheureux vendit aux Payens: Mais à présent nous allons parler comme le traître Ganelon fut puni. Charlemagne ayant donc vaincu le Roi Marsille & Belligant, & aussi qu'il eut fait enterrer tous les morts & fait prier Dieu pour leurs âmes, il retourna en France & vint à Laon. Quand il fut arrivé en son Palais, il envoya querir le traître Ganelon pour en faire le Jugement.

Quand il fut devant l'Empereur, il lui dit; malheureux traître, vous m'avez faussement trahi, moi & mes gens, dont vous en serez puni rigoureusement. Ah! dit Ganelon, Sire, vous m'accusez à tort, jamais je n'ai pensé à commettre une telle action. Parbleu, dit le Duc d'Anjou, vous mentez impunément, je veux vous le prouver au tranchant de l'épée, & voilà mon gand de bataille que je jette, Ganelon le leva & le Duc demanda caution.

Alors les Parens de Ganelon le cautionnèrent & promirent sur leur vie de le ramener le matin. Le champ fut choisi, & Charlemagne donna Ganelon à ses parens, suivant la condition qu'ils avoient faite, ainsi fut arrêté; mais les traîtres lui donnèrent un cheval qui couroit comme un cerf, & lui firent ferrer les quatre pieds à rebours. Et quand ce vint le lendemain ils le représentèrent au champ, mais quand il fut dedans il piqua son cheval si rudement des éperons, qu'il s'enfuit devant tous. Alors Charlemagne dit, courez après & qu'il me soit ramené, celui qui me le livrera je lui donnerai grande récompense. Dans ce moment ils coururent de tout côtés; il fut suivi, mais ce fut inutilement; car les fers du cheval vantoient contre eux. Quand les François eurent courus après l'espace de sept ou huit lieues, ils revinrent voyant qu'ils ne le trouvoient point: Charlemagne & le Duc d'Anjou eurent bien du chagrin quand ils virent qu'ils ne l'avoient point trouvé. Ledit Duc promit à Charlemagne qu'il alloit parcourir tout le pays jusqu'à ce qu'il l'eut trouvé. Quand Charlemagne l'entendit il en fut bien joyeux, il lui promit de lui donner de grandes récompenses.

Alors on lui donna dix mille hommes pour garder toutes les frontières du pays, & leur dit que s'ils le pouvoient prendre qu'ils les feroient tous riches. Aussi-tôt le Duc Thierry d'Anjou prit congé de Charlemagne, & s'en alla avec les dix mille hommes, lesquels étoient tous bien armés & montés sur de bons chevaux. Arragonnois ils s'en furent traverser & chercher par toutes les terres de Laon.

Ganelon s'étoit sauvé dans le bois avec son cheval où il se cacha dans un buisson fort épais : Quand il fut nuit il descendit & lia son cheval à un arbre, puis il monta dessus un rocher pour voir s'il découvroit quelque maison pour se loger ; quand le traître fut au haut du rocher, il vit plus de dix lieues à la ronde les gens d'armes de Charlemagne qui avoient environné tout le pays, dont il fut bien étonné. Lors il descendit croyant qu'il pourroit encore échapper, il vint à l'arbre où il avoit lié son cheval ; mais il ne le trouva point, dont il fut bien surpris. Le cheval s'enfuyoit par le bois, & sentit les autres qui hennissoient dans les champs, & les cherchoit ; les François venoient courant vers le bois, & appercurent le cheval de Ganelon. Quand le Duc d'Anjou le vit il le fit prendre & lui fit lever les pieds ; il fut trouvé qu'il étoit ferré le devant derrière, dont il fut bien étonné, il dit à haute voix : Seigneurs, sachez que Ganelon est près d'ici, où il est mort ou il est prit : voici son cheval.

Dans le moment les François entrèrent dans le bois, ils alloient & venoient le cherchant, mais ils ne pouvoient trouver le chemin par où le cheval avoit passé. Ganelon étoit pour lors dans le bois, où il mourroit de faim & de soif. Quand ce vint au troisième jour il sortit hors du buisson où il étoit pour se défarmer, puis déchira son habit en plus de cent endroits ; il prit un bâton en sa main, & marcha toute la nuit jusqu'au point du jour, il vint à trois lieues d'un Village, où il croyoit que les Chevaliers de Charlemagne ne fussent pas répandus jusques-là, & qu'ils étoient d'un autre côté.

Et ainsi qu'il venoit au Village pour trouver à manger, il disoit en soi-même, que s'il pouvoit gagner quelque maison, qu'il s'habilleroit d'une telle manière que les François ne le pourroient jamais connoître. Il approcha dudit endroit un bâton en sa main ; mais Dieu permit, avant qu'il entrât en aucune maison, qu'il fut rencontré d'un noble & vaillant Chevalier, nommé Gauthier de Dijon, lequel l'aperçut comme il étoit près d'entrer dedans.

Le Chevalier courut incontinent l'épée à la main, il reconnut d'abord que c'étoit Ganelon ; il lui dit : malheureux, c'est toi que nous cherchons avec tant d'empressement, je ne fais à qui tient que je ne te tranche par morceaux ; mais le grand Charlemagne nous a commandé de te mener vivant

vivant devant lui : Quand ledit Chevalier eut arrêté Ganelon, il appella les autres Chevaliers, le Duc d'Anjou y accourut à toute bride, étant fort réjoui de la prise de ce déloyal ; il le fit lier & garotter, & dans cet état on le mena à Laon Laonois, où étoit Charlemagne avec plusieurs Princes & Seigneurs.

GANELON TIRÉ A QUATRE CHEVAUX.



CHAPITRE LXXII.

Comme Pinabel, Neveu de Ganelon demanda la justice pour son Oncle, & comme il fut vaincu, & Ganelon tiré à quatre chevaux.

Quand le traître Ganelon fut pris, le Duc d'Anjou le mena en la Ville de Laon Lanois, & le présenta à Charlemagne. Quand il le vit, il eut une joie sans pareille, de se voir en état de punir ce malheureux traître, qui étoit cause de la perte de la Noblesse de France.

Il manda ses Barons pour en faire le Jugement, & quand ils furent la prise de Ganelon, ils vinrent tous promptement. Charlemagne leur dit ; Barons, je vous ai mandés afin de faire le jugement de ce misérable. Les Barons dirent, il n'y a point de supplice qu'il ne mérite, que très-

volontiers le feroient ; il fut jugé à être écartelé. Quand Ganelon entendit sa sentence, il soupira & dit, Sire, on m'a fait une injustice ; car jamais je n'ai pensé au crime dont vous m'accusez, & je n'ai jamais eu la volonté de trahir les Pairs de France. Vous mentez, dit Charlemagne ; vous êtes traître prouvé, par vous j'ai perdu tout ce que jamais au monde, c'est pourquoi vous mourrez d'une mort cruelle : alors Ganelon redoubla ses larmes.

Dans ce moment, Pinabel son neveu arriva, qui dit à Charlemagne : Sire, vous accusez mon Oncle à tort ; car jamais il n'a pensé à la trahison, & si quelqu'un veut dire le contraire, je le veux combattre.

Charlemagne fut surpris de l'audace de Pinabel, il lui dit, ton Oncle est jugé ; c'est pourquoi tu n'auras pas de champ de bataille. Aussi-tôt trente parens de Ganelon commencèrent à crier à haute voix ; disant : Sire, faites-nous droit ; car qui demande selon le droit, le champ de bataille lui doit être octroyé, c'est pourquoi plaise à votre Majesté de lui accorder. Il y avoit là le Duc Naimés de Bavière, Oger le Danois & Richard, lesquels dirent qu'il leur falloit accorder, crainte d'en avoir des reproches, & lui dirent, Sire, on pourroit dire que vous l'auriez fait mourir par faux jugement. Alors le Duc d'Anjou demanda la bataille, & le Roi Charlemagne n'y accorda qu'avec peine, par la trahison de Ganelon lui tenoit au cœur, ensuite les champions s'armèrent.

Après qu'ils furent armés ils entrèrent au champ de bataille & firent les fermens accoutumés en pareil cas, après que le Roi eut reçu lesdits fermens, ils entrèrent au champ la lance à main, puis piquèrent leurs chevaux, furent à la rencontre l'un de l'autre avec si grande roideur, qu'ils percèrent leur écus, Pinabel rompit sa lance par éclats, & le Duc d'Anjou rencontra Pinabel de si grande force, qu'il renversa homme & cheval par terre : Mais quoiqu'à bas il tira son épée & puis il vint au cheval du Duc d'Anjou & lui trancha la tête, & le Duc tomba par terre ; mais il se releva & vint à Pinabel l'épée en main : Pinabel lui donna un si grand coup sur le heaume, qu'il coupa la coëffe & la boucle, & si l'épée n'eut glissé à côté, il lui eut tranché la tête ; quand le Duc sentit le coup il fut bien étourdi, il vint vers Pinabel & déchargea un coup sur le heaume qui lui trança les cercles, la coëffe & un peu de la joue, il tomba à terre ; le Duc d'Anjou courut sur lui & lui coupa la tête, il fit un cri épouvantable quand il lui coupa ; le Duc lui dit : Dieu veut jeu, il ne laisse point le crime impuni. Aussi-tôt Charlemagne fit amener le traître Ganelon près de Saint Martin, hors la ville de Laon, & dit à haute voix devant tous ses parens, qu'on lui amenât quatre chevaux pour le démembrer. Quand Ganelon fut devant toute la

Baronnie, il fut dépouillé en chemise, & puis on lui prononça encore sa Sentence d'être tiré à quatre chevaux. Le bourreau vint, & puis l'attela à quatre chevaux ; c'est-à-dire, aux pieds & aux mains, & sur chacun cheval il y avoit un homme pour le chasser ; puis quand le traître Ganelon fut bien attaché, le bourreau & ses valets frappèrent les quatre chevaux, lesquels tirèrent si fort, qu'il fut démembré & mis en pièces. Charlemagne lui fit encore trancher la tête, & la fit mettre au bout d'une lance, laquelle fut posée au plus haut de la Tour de Laon, pour la mieux voir. Les quatre membres furent pendus dans les quatre plus grandes Villes que Charlemagne eût ; puis il fit brûler le corps & jeter les cendres au vent : Son neveu Pinabel fut perdu aux fourches, au lieu où la bataille fut faite ; les parens & amis de Ganelon furent bien fâchés d'une mort si tragique, Après que tout fut fait, Charlemagne manda le Duc d'Anjou, & lui donna toutes les terres & Seigneuries que Ganelon avoit, après cette exécution, les parens & amis dudit Ganelon retournèrent en leur pays, étant fort affligés de la fin malheureuse de leurs parens. Il ne nous reste plus pour finir cette Histoire, qu'à parler de Gallien & de Guinarde, qui restèrent à Montfuseau après le départ de ses Oncles.

CHAPITRE LXXIII.

Après que les Oncles de Gallien furent partis, il donna son Royaume de Montfuseau à Mauprin ; puis s'en alla à Constantinople, & mena avec lui Guinarde ; ensuite comme il moutut à Roncevaux, auprès de la sépulture de son Père le Noble Olivier.

SI-tôt que Gallien vit que ses Oncles vouloient s'en aller, il leur donna trois sommiers chargés d'or, tant pour les récompenser de leurs peines, que pour faire leur voyage : Guinarde ne fut pas moins chagrine de leur départ que Gallien ; ils les remercièrent humblement du bon secours qu'ils leurs avoient donné ; ils les conduisirent fort loin, ils se firent enfin les derniers adieux avec de grandes marques d'estime & d'amitié de part & d'autre. Après s'être quitté, Gallien, Guinarde & les autres Barons retournèrent à Montfuseau, où ils firent de grandes libéralités.

Ensuite Gallien dit à Guinarde qu'il desiroit aller à Constantinople, à laquelle chose elle consentit volontiers ; pour ce sujet il établit Mauprin Viceroy de Montfuseau, il donna aussi de grandes récompenses à Durgrand, le Portier : Puis on équipa des Vaisseaux pour les transporter à

Constantinople, si-tôt qu'ils furent prêts, ils entrèrent dedans & mirent à la voile : quand ils furent arrivés au Port S. Georges, la Noblesse de Constantinople & aussi le menu Peuple vinrent au-devant d'eux en grande joie & magnificence. Etant entrés dans la Ville, on célébra une Messe solennelle où Guinarde fut couronnée Reine de Constantinople, en présence de toute la Noblesse. Ensuite il y eut une Fête au Palais pendant un mois entier, après quoi toute la Noblesse se retira chacun chez soi, laissant Gallien & Guinarde dans une bonne santé & dans une grande union. Au bout de quelques temps, Guinarde fut attaquée d'une violente maladie, dont elle mourut sans avoir d'Enfans. Gallien en fut si chagrin qu'il se revêtit de pauvres habits, & partit de Constantinople secrètement, pour mener une vie pauvre & humiliante à l'imitation de Jesus-Christ ; il chemina tant qu'il arriva à Roncevaux, où Olivier son Pere étoit enterré. Quand Gallien fut près de la Sépulture de son Pere, il pleura amèrement ; étant ainsi dans ses cuisans regrets, il se ferra si fort au cœur qu'il tomba en foiblesse ; quand il fut un peu revenu, connoissant qu'il alloit mourir, il déclara à ceux qui étoient auprès de lui, qu'il étoit Gallien, fils d'Olivier le Marquis & de Jacqueline, fille du Roi Hugon. Après qu'il se fut ainsi déclaré, il fit sa priere à Dieu, à la fin de laquelle il rendi les derniers, soupirs ; ainsi mourut ce généreux Défenseur de la Religion Chrétienne.

F I N.

unus

- 76
e

